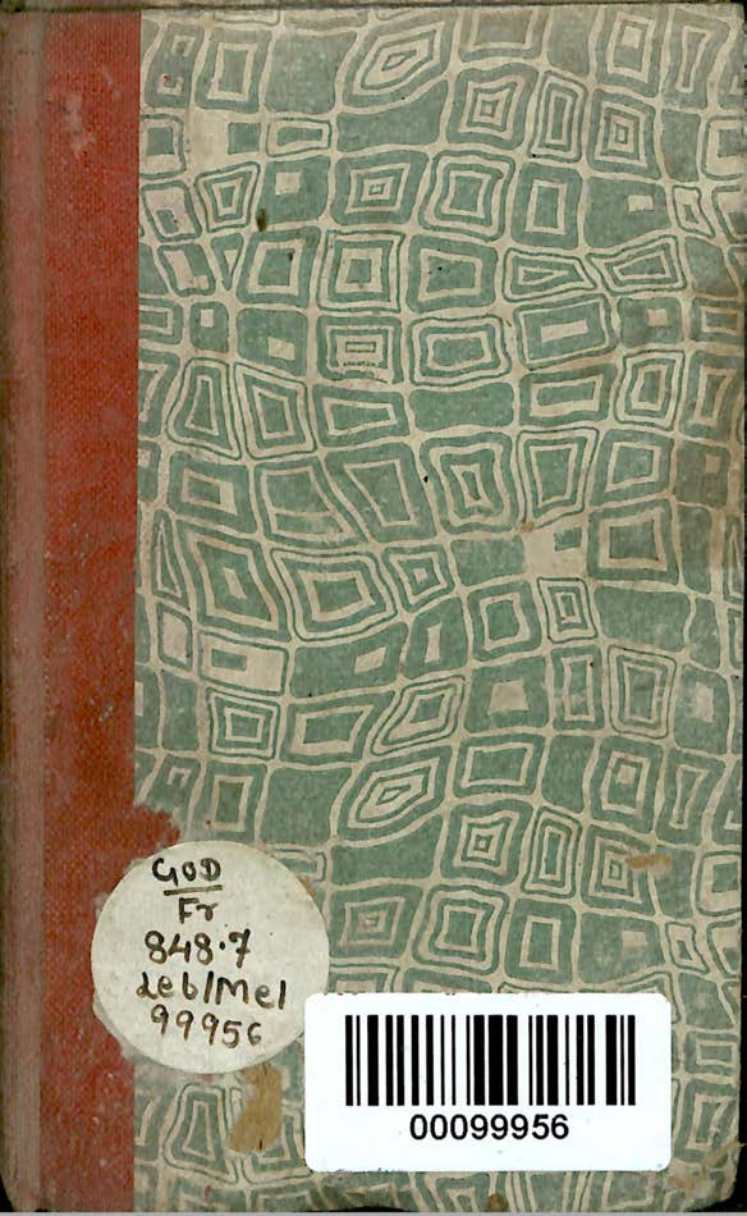
GOD
Fr
848.7
Leb/Mel
99956
00099956

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

MÉLANGES
LITTÉRAIRES
ET CRITIQUES.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES

ET CRITIQUES,

PAR PIGAULT LE BRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

In variatate voluptas.

99956

TOME SECOND.

PARIS.

BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre Français, n° 51.

1816.

99956

00099956

MÉLANGES

LITTÉRAIRES

ET CRITIQUES.

DIMANCHE.

Ce jour-là est consacré au repos et au plaisir. C'est le jour où on se retrouve soi-même, où on dispose de son être, où on oublie si volontiers le travail, le devoir, les affaires.

Je m'habille, je sors sans détermination, sans objet. Je sors pour sortir, pour user de mon indépendance, pour être moi : c'est dimanche.

Je ne me courberai pas aujourd'hui devant l'homme superbe donc la nécessité me fait supporter le dédain ; qui

rudoie en accordant ce que l'importunité lui arrache, qui ne se doute pas que l'aménité fait valoir le bienfait, et que donner n'est rien que par la manière dont on donne. J'ai mon habit neuf; je marche la tête haute; je fixe tout le monde; je suis l'égal de tout le monde : c'est dimanche.

Je passe devant une église. La foule s'y porte avec empressement. Que va-t-on faire? Une procession peut-être... Non, ce n'est pas une procession. Un prédicateur célèbre va monter en chaire. Ma foi, je m'assieds. Otez d'un sermon les citations latines, les divisions, les subdivisions, les subtilités, les longueurs, ce qui reste est très-bon.

Ah, ah, l'orateur prêche contre l'orgueil. L'église est pleine; mais elle est trop petite : tout Paris devrait être ici. L'homme riche a l'orgueil de croire valoir mieux que ses égaux et ses supérieurs. Il leur cache cet orgueil-là; il le laisse percer avec complaisance,

lorsqu'il est avec ses inférieurs. Ainsi, de proche en proche, et des premiers échelons jusqu'au chiffonnier, nous affectons tous une supériorité réelle ou imaginaire, sur tout ce qui paraît être au-dessous de nous; et le chiffonnier se venge sur son chien, du chagrin cuisant de n'avoir personne au-dessous de lui.

Oh, comme cet orateur prêche l'humilité! quelle pureté, quelle élégance dans le style! quel charme, quelle séduction dans le débit! quelle harmonie dans l'organe! quelle noble facilité dans le geste! Est-ce bien par humilité, que cet homme a acquis ces talens? Ne met-il pas plutôt de l'orgueil à bien faire et à bien dire?

Cette dame, qui paraît si vaine de ses appas, écoute avec beaucoup d'attention. Elle est sourde aux principes; mais elle cède à l'attrait de l'éloquence. Elle louera, elle félicitera le prédicateur. Vous croyez qu'il se flattera de

l'avoir convertie. Ce n'est pas pour cela qu'il prêche. Il veut rappeler, égaler, surpasser Bourdaloue et Massillon.

Je sors, je marche, j'entre dans les salles du Muséum. Je ne me connais pas en peinture; mais on regarde, et je regarde aussi. J'admire sur parole un Raphaël, dont tout le mérite est pour moi dans le cadre. J'écoute modestement ce qu'on en dit. L'admiration des interlocuteurs passe insensiblement dans mon âme; je proclame Raphaël un grand peintre. Si ce tableau eût servi d'enseigne, je ne l'aurais pas regardé; personne peut-être n'eût deviné son mérite : il doit tout à sa position. Il en est de même des hommes. Tel, dont les talens sont inconnus, vit dans l'obscurité : il lui manque un cadre. Tel autre ne brille que par le sien.

On dîne le dimanche comme un autre jour. On a la tête plus libre, et on digère mieux. J'entre chez un restaurateur. Vingt à trente personnes man-

gent isolément, sans se parler, sans se regarder. La gaieté, le sourire ne pénètrent pas dans ce salon. Les uns mangent pour manger. Les autres paraissent occupés des succès ou des revers de la veille, des espérances du lendemain : il n'y a pas pour eux de dimanche.

Je ne dînerai pas là, je veux m'amuser. Je vais chercher un de ces endroits où on retrouve quelques traits primitifs de l'homme, l'abandon, la franchise, la bonhommie. Je traverse les Tuileries. Des femmes, mieux mises les unes que les autres, sont rangées en file sur des chaises; elles sont là pour voir et être vues. Des hommes passent, repassent, les regardent avec une affectation offensante : on appelle cela se promener. Ce n'est pas ainsi que je me promène le dimanche.

Je passe le pont Tournant, je prends les Champs-Elysées; j'entre dans ces guinguettes où l'artisan aisé se délasse

des travaux de la semaine, où le modeste bourgeois arrive le melon sous un bras, le parasol de madame sous l'autre. Ils oublient les privations du samedi, celles qu'ils s'imposeront le lendemain. Madame a mis chaque jour quelque chose de côté; ils viennent manger gaiement leurs petites économies.

Leur fille Angélique, à qui ce nom va très-bien, est parée de sa robe de percale..... si quelque chose peut la parer. L'étoffe n'est pas fine, mais elle est si blanche! un tablier de taffetas noir fait ressortir l'éclat de son teint; un bas de soie blanc, un soulier de prunelle pressent le pied le plus mignon, la jambe la mieux tournée; un petit bonnet d'assez mauvais goût couvre ses cheveux blonds: qu'importe le bonnet? Angélique est si jolie! quand on la regarde, sa parure n'est rien.

Je la regarde, je la regarde encore; je ne peux voir qu'elle: elle baisse les yeux, et rougit. Je m'éloigne; je ne

veux pas embarrasser, gêner Angélique. Qu'elle jouisse sans contrainte d'un beau jour, d'un air pur, de sa tonnelle de chèvrefeuille, de son dimanche.

Je rencontre un jeune homme et une jeune fille dînant tête à tête; ils ne voient, ils n'entendent rien de ce qui se fait autour d'eux. Ils boivent dans le même verre; ce vin est excellent, dès que l'autre y a goûté. L'aile, le blanc de poulet passent d'une assiette sur l'autre; ils se disputent ce qu'ils ont touché. De tems en tems ils s'arrêtent, ils se regardent; le sourire est sur leurs lèvres, la volupté dans leurs yeux..... La petite personne avance la main; le jeune homme la saisit, la baise..... Hé, mais..... un anneau nuptial!.... ils sont époux. Ah, les convenances, l'intérêt n'ont pas fait ce mariage-là. Puissent-ils s'aimer long-tems! puissent chaque jour de l'année être pour eux dimanche!

Plus loin règne la grosse gaieté, l'intempérance. — Passons, passons.

A cette table est un jeune homme seul. Il est triste, rêveur. Souvent ses yeux se portent sur les jeunes époux, et il les détourne aussitôt; l'aspect du bonheur semble l'affliger. Il est à peine au printems de la vie, et il est malheureux! Que de jours, que d'années il a encore à souffrir!

Quand il cesse de regarder les jeunes époux, son œil cherche à pénétrer sous la feuillée, qui lui dérobe une partie des charmes d'Angélique. Ah, je devine. Il est amoureux; il envie le sort de ces jeunes gens; il désespère du sien. Pauvre garçon!

Je le prie de m'abandonner un coin de sa petite table, et il se réserve à peine de quoi placer son assiette et son petit plat, son petit plat auquel il ne touche point.

Je demande à dîner, et je veux faire parler ce jeune homme; il ne me répond que *oui et non*. Oh, parbleu, il parlera.

Je passe en revue tous ceux qui nous environnent; c'est un détour que je prends pour arriver à mademoiselle Angélique. Je loue sa beauté, sa modestie, ses grâces. La figure de mon jeune homme se développe; son œil s'anime; son âme expansive s'ouvre; il parle, et il parle bien, parce qu'il aime : je n'ai plus qu'à écouter.

C'est un garçon marchand; il ne possède au monde que ses appointemens et son cœur. Le père d'Angélique n'a que quinze cents livres de rente; il ne peut rien donner à sa fille, et il a éloigné Firmin; et Firmin et Angélique souffrent, se désolent; il n'y a plus de dimanche pour eux.

Firmin passe devant la porte d'Angélique, avant d'ouvrir son magasin; il y passe après l'avoir fermé, et s'il l'a entrevue, il emporte peine et bonheur pour le reste de la journée.

Ce matin, il a vu faire les dispositions du petit dîner champêtre. Il ne s'est pas

écarté, il a suivi de loin, de très-loin, et ici il s'est placé à l'extrémité du jardin pour ne pas déplaire à M. Soreau.

C'est un honnête garçon que ce Firmin. Combien lui faudrait-il pour monter un petit commerce?... Douze mille francs, dit-il! Diable, je n'en ai que la moitié et j'en ai besoin..... Besoin! qui en a le plus de celui qui est amoureux, ou de celui qui ne l'est pas?... Mais je ne connais Firmin.... Hé! s'il était mon frère ou mon ami, quel mérite y aurait-il à l'obliger? D'ailleurs je ne l'obligerai pas seul, et sa petite Angélique est si séduisante!

Je le fais lever, et je le mène droit à la tonnelle de chèvrefeuille. Il hésite, il tremble, il recule; je le pousse devant moi; il est auprès d'Angélique. Les pauvres enfans n'osent se regarder, et le père Soreau ouvre des yeux!....

Il les ouvre plus grands encore, lorsqu'il apprend que Firmin a trouvé un ami, qui lui prête six mille francs, et

qui lui fera avoir du crédit pour six mille autres. Il n'a plus que des éloges à donner à la bonne conduite, à l'application de Firmin, à son amour constant et désintéressé. Il lui sourit, il lui présente la main, il l'embrasse. Madame Soreau l'embrasse à son tour. Angélique s'attend bien à être embrassée aussi; Firmin en brûle d'envie, et il reste immobile devant elle.

Je le pousse encore, doucement, bien doucement. Madame Soreau pousse sa fille. Ils s'enhardissent, ils se regardent, ils sont dans les bras l'un de l'autre. Le joli tableau! celui-là est sans cadre, et il est ravissant.

Nous mettons nos dîners ensemble. Firmin va retrouver l'appétit avec la gaieté. Angélique et lui me fêtent, me caressent; ils me font asseoir entre eux. Firmin ne me remercie pas; mais il me regarde! Il n'est pas de langue qui puisse exprimer ce que dit ce regard-là. La main d'Angélique vient errer

autour de la mienne. Je la prends, je la presse. Elle m'offre franchement sa joue; je la baise avec un plaisir !... Voilà l'intérêt de mon argent.

On parle, on mange, on rit, on boit, on déraisonne : c'est dimanche, oh ! bien dimanche pour tous ceux qui sont sous la tonnelle.

Demain on signera le contrat : ce sera encore dimanche.

J'irai souvent voir Angélique et Firmin : auprès des heureux qu'on a faits, c'est toujours dimanche.

LA RÉSURRECTION DE L'AMOUR.

En ce tems-là, Alcibiade vivait, et il illustrait sa patrie par sa valeur, son esprit, ses talens et ses grâces. Les jeunes gens d'Athènes s'efforçaient de l'imiter, et la plupart n'avaient pris que ses ridicules et ses travers. Alcibiade en avait; qui n'en a pas?

Ce début me rappelle l'époque où les *petits maîtres* abondaient en France.

On appelait ainsi des jeunes gens d'une haute naissance, d'une figure aimable, d'une imagination brillante, d'une valeur éprouvée, remplis d'ailleurs de grâces et de défauts. Distingués par des actions d'éclat, dangereux par leur influence, ils jouaient un rôle dans l'état; ils avaient du crédit auprès du maître;

ils méritaient des éloges, avaient besoin d'indulgence, et possédaient l'art de tout obtenir. Tels furent les d'Epernon, les Caylus, les Maugiron, les Bussy-d'Amboise. Leurs successeurs ne leur ressemblaient pas, et le titre de *petit maître* ne se donna plus que par dérision à de pauvres sujets, qui cherchaient, sans les atteindre, les travers distingués de leurs modèles.

Ainsi l'exemple d'Alcibiade avait entraîné jusqu'à ceux qui avaient avec lui le moins de ressemblance. Il était homme à *bonnes fortunes;* chacun voulut l'être comme lui.

Alcibiade avait obtenu ce titre à force d'agrémens et d'amabilité. Avant d'oser s'en faire honneur, il était persuadé de son mérite, par les préférences dont il était l'objet. Trop recherché pour être constant, il était entraîné par le nombre de femmes aimables, qui venaient, pour ainsi dire, s'offrir à lui. L'inconstance était souvent, moins l'effet de son carac-

tère, que celui de sa situation. Il était léger, sans être perfide. La perfidie devint le grand ressort de ceux qui lui succédèrent, parce qu'ils n'avaient pas d'autres moyens. Ils semblaient être appelés à un rôle tout différent de celui qu'ils prétendaient jouer. Ce rôle était devenu une profession ouverte, comme celle de capitaine, ou d'orateur. On l'exerçait, sans s'interroger sur sa figure, sur ses moyens de plaire, et, en général, tout cela était indifférent au succès. Pour réussir dans cette carrière, il suffisait de s'y présenter. On y voyait briller des jeunes gens, à qui on eût pu conseiller d'acquérir quelques qualités qui pussent faire oublier leur peu d'agrémens. Ces détails ne font pas honneur au goût, aux principes des dames d'Athènes, je le sais. Mais elles ne sont plus; j'écris pour nos Françaises, *qui ne leur ressemblent en rien*, et je ne crains le ressentiment ni des unes, ni des autres.

L'amour se nourrit d'espérances; il

aime à s'envelopper des ombres du mystère ; il redoute la satiété. A Athènes, on n'avouait pas ses liaisons ; mais on aimait à se laisser pénétrer. La satiété précédait le sentiment, ou plutôt elle l'empêchait de naître. Telle femme était à la mode ; il était du bon ton d'avoir tel homme ; on ne s'aimait pas ; on ne s'estimait pas ; on se prenait, avec l'intention bien déterminée de se quitter quelques jours après. On savait déjà à quelle nouvelle maîtresse on porterait ses hommages, à quel amant nouveau on permettrait d'être *heureux*. Les maris, inconstans comme leurs femmes, fermaient les yeux sur des écarts qui ne les touchaient plus. Où il n'y a pas de mœurs, *honte* est un mot vide de sens. Les classes inférieures suivaient cet exemple, à l'éclat près. L'amour n'était plus qu'un mot, le mariage qu'un contrat. Les cœurs étaient froids, les sens usés, la débauche était partout, et on la décorait du masque du plaisir. Le

plaisir, compagnon fidèle des sentimens doux, avait disparu avec eux. La médisance était l'âme des conversations. Il était presqu'impossible de calomnier.

Long-tems le culte de Vénus avait été épuré par la délicatesse ; son temple était honoré, ses autels chargés d'offrandes, pures comme les cœurs qui les offraient. La déesse souriait aux amans que lui présentait son fils. Ils venaient jurer de s'aimer toujours. La bonne foi dictait leurs sermens ; et s'il arrivait à quelques-uns de les enfreindre, ils invoquaient l'amour, qui daignait quelquefois rallumer son flambeau.

Mais alors le temple était désert, les autels sans sacrifices ; la ronce et le chardon encombraient les portiques : les prêtres seuls conservaient le souvenir de ce qu'il avait été.

Le peuple se portait en foule dans un antre obscur où la licence était adorée. A l'entrée étaient les jeux et les ris ; les soucis dévorans poursuivaient ceux qui

en sortaient. Incapables de se connaître et de penser, ils n'étaient plus que des ombres errantes, et ils ne s'en apercevaient pas.

Vénus, indignée, résolut de châtier ce peuple ingrat et aveugle. Cléomènes, le plus vieux et le plus zélé de ses prêtres, était entré dans le temple. Il est frappé de terreur. La statue de la déesse se renverse, se brise; les traits, l'arc de l'Amour tombent en éclats; le tonnerre gronde, et une voix se fait entendre : *L'Amour n'est plus; la satiété l'a tué.*

« Ah ! dit Cléomènes en soupirant, je » l'avais prévu. Quand les femmes dis- » pensent les hommes de l'estime, il faut » que l'amour périsse. »

Il élève vers le ciel ses bras affaiblis; il prie avec ferveur; il offre deux colombes, qui prennent leur vol vers l'empirée. La foudre s'arrête, la nue se dissipe, et la même voix dit : *Cléomènes rendra la vie à l'Amour quand il aura trouvé deux cœurs neufs et innocens.*

« Où sont-ils ? s'écria le vieillard ; » dans cette ville, la corruption précède » l'âge. »

Il va, il vient, il interroge, il consulte. On le raille, ou on ne l'écoute pas. Des jeunes gens, à peine sortis de l'enfance, rient des mots *constance, mœurs, procédés;* de jeunes filles du même âge ne savent déjà plus rougir. Cléomènes sort de la ville.

A quelques stades d'Athènes est une riante vallée, que des roches escarpées semblent avoir séparée du reste du monde. Peut-être, pense Cléomènes, l'innocence a choisi cet asile. Il monte, il gravit, il descend, il arrive. Il pénètre dans un bois de citronniers, où le silence n'est interrompu que par le chant des oiseaux. Il avance, il regarde, il écoute. Une voix plaintive frappe enfin son oreille : « Les dieux récompenseront » Asthénie, qui se sacrifie pour moi. »

Asthénie est simple comme les objets qui l'environnent; elle est fraîche et

pure comme eux. Elle soutient et guide un vieillard privé de la vue : nouvelle *Antigone*, elle remplit envers son père un devoir qui ne coûte rien à son cœur. Cléomènes les aborde, leur parle, les interroge. Leurs réponses sont naïves, touchantes. Cléomènes les presse dans ses bras. « Elle sera digne d'un tendre » époux, dit-il, celle qui chérit si reli» gieusement son père. Mais où trouver » le cœur qui doit répondre au sien ? »

Asthénie ne sait pas encore qu'elle a un cœur. Elle ne comprend pas ce que vient de dire Cléomènes ; elle ne cherche pas à le comprendre : elle fait mieux, elle lui offre des fruits et du lait. Cléomènes s'assied à l'entrée de la cabane, entre le vieillard et sa fille. Ils ont peu, se disait-il, et ils exercent l'hospitalité ! Les vertus paisibles sont toujours les compagnes de l'innocence. Elles se sont réfugiées dans cette vallée solitaire : l'air des grandes villes est mortel pour elles.

Un jeune homme paraît tout à coup. Il est couvert de sueur et de poussière. Il arrive jusqu'au seuil de la cabane; il tombe excédé de lassitude. Asthénie le relève; elle essuye la sueur de son front; elle lui présente un petit pain d'orge. Il est précieux; c'est le seul qui lui reste, et ses mains l'ont pétri.

Aëdon a une jeune sœur. Un vautour a enlevé son agneau chéri; il l'a emporté pardessus les roches qui environnent la vallée. Aëdon a suivi le ravisseur; il a couru de roche en roche avec la légèreté du daim. Il n'a pas retrouvé l'agneau chéri; il s'afflige de la peine de sa sœur.

« Que votre sœur est heureuse d'a-» voir un frère! lui dit Asthénie : elle » peut vous aimer et vous le dire. »

Aëdon fixe la jeune personne. Plus il la regarde et moins sa douleur est cuisante. « J'oublie ma sœur auprès » de vous, lui dit-il; il faut que je » vous quitte; mais j'emporte votre

» image; elle vivra toujours dans mon » cœur. »

Ils ont parlé, et Zéphire semble agiter plus mollement le feuillage; le parfum des fleurs a plus de suavité; le ciel se pare d'un azur plus vif; un enfant ailé voltige dans les airs. Aëdon et Asthénie ont rendu la vie à l'Amour.

Il tire deux traits de son carquois, non de ces traits cruels qui égarent l'imagination et qui corrompent le cœur. Celui de l'Amour est épuré; il a recouvré sa première innocence. Les traits qu'il dirige sur Aëdon et Asthénie font naître ce sentiment doux et délicieux qui fait le charme de la vie, et qui peut durer autant qu'elle. Le petit dieu s'est dépouillé de son bandeau : « Je le ré- » serve, dit-il, pour les amans des cités. » Vous pouvez vous voir ce que vous » êtes. »

Asthénie prie son père de la bénir. « Vous n'aviez qu'un enfant, lui dit » Aëdon; vous en aurez trois. Ma sœur

» sera l'amie d'Asthénie. Dans des cœurs » comme les nôtres, l'amitié est néces- » saire à l'amour : elle en est l'appui, » la confidente, le repos. »

Cléomènes consacre l'union des jeunes amans. « Allez chercher votre sœur, » dit-il à Aëdon. Amenez-la ici; ne » sortez plus de cette vallée, et tâchez » d'y fixer l'Amour. Gardez-vous sur- » tout de lui faire respirer l'air d'A- » thènes : il dégénèrerait bientôt. »

Aëdon et Asthénie ont marié leur jeune sœur à un homme digne d'elle. Ils ont vieilli comme Philémon et Baucis, et l'Amour ne les a pas quittés. Il s'est fixé au milieu de leurs descendans, simples et purs comme eux. Ailleurs, un imposteur a pris sa figure et son nom. Il dédaigne la médiocrité, la pudeur, l'innocence; il égare ceux qu'il perce de ses traits; il rit des maux qu'il cause, et il ne laisse rien après lui qui soutienne ou qui console.

Une ancienne tradition dit que le vé-

ritable Amour est encore dans la vallée solitaire. Mais il n'y a dans cette vallée ni palais, ni or, ni dignités. Elle est abandonnée à ceux qu'elle a vus naître, et ils n'en sont que plus fortunés.

LE TEMS PASSÉ.

MONSIEUR et madame de Lamotte venaient de partir d'Amiens pour voir encore Paris, et les prodiges nouveaux que chaque jour présente à l'imagination étonnée (1).

« Ma chère amie, disait M. de La» motte, les arts décroissent, tombent, » s'anéantissent. Les carrossiers mêmes » ne font plus rien de bon. Vous rap» pelez-vous combien était douce cette » chaise de poste dans laquelle nous » roulâmes le lendemain de notre ma» riage? — Si je m'en souviens, mon » ami! Et les chevaux qui nous traî» naient! ils semblaient avoir des ailes. » Ceux-ci trotillent à peine. »

(1) En 1812.

M. et madame de Lamotte s'aimaient passionnément alors, et toute voiture convient à des époux amans. L'amour ne comptait pas les heures, et les chevaux sont toujours excellens quand on n'est pas pressé d'arriver.

Aujourd'hui M. et madame de Lamotte sentent tout le désagrément des cahots, des lenteurs; et impatiens de sortir d'une boîte, toujours incommode quand on n'a plus rien à se dire, ils trouvaient le voyage interminable.

« Ma chère amie, combien étaient » jolies et intéressantes ces jeunes pay- » sannes qui dansaient sous ce tilleul, » à une lieue d'Abbeville! — Et les » petits pâtres qui sautaient avec elles? » ils étaient charmans. — Nous allons » arriver à ce village. C'est aujourd'hui » dimanche; on dansera. Nous nous » arrêterons un moment. — Un peu de » repos nous est nécessaire, et nous joui- » rons encore d'un spectacle qui nous a » si vivement intéressés. »

On arrive. Madame de Lamotte prend le bras de son mari. Ils s'avancent lentement vers ce tilleul qui leur a laissé de si doux souvenirs. Ils se regardent et ne se parlent pas; mais ils pensent, chacun de son côté, et ils trouvent que le tilleul n'est plus si élevé, que ses rameaux sont moins touffus, que son feuillage est moins vert. Le tilleul n'a pas changé; mais les yeux de M. et de madame de Lamotte ne sont plus les mêmes.

M. de Lamotte trouve les pâtres grossiers et lourds. Madame de Lamotte trouve les jeunes paysannes sans agrément, sans physionomie; leur danse n'a plus d'expression; le plaisir ne règle plus leurs mouvemens. « Oh, ma chère » amie, ce tems-ci ne vaut pas le nôtre. » — Quelle différence, mon ami! Tout » est méconnaissable. »

Les villageois et leurs compagnes dansaient avec l'abandon d'une gaieté franche; le desir brillait partout; il embel-

lissait tout. Mais M. et madame de Lamotte avaient perdu cette chaleur sympatique qui nous met en rapport avec tous les objets ; ils avaient perdu le prisme enchanteur qui les pare du coloris de notre imagination.

« Ne trouvez-vous pas, ma chère » amie, que la porte Saint-Denis a » beaucoup perdu depuis qu'on l'a » restaurée ? » Elle était couverte de mousse quand M. de Lamotte la vit pour la première fois, et cependant le *grandiose* l'avait frappé. Il est maintenant à l'âge où on ne s'étonne plus de rien, auquel, par conséquent, on n'admire plus rien, où on ne jouit plus de rien.

Ils descendent à l'hôtel garni où ils ont logé trente ans auparavant. Celui qui tenait cette maison est mort sans doute depuis long-tems ; il serait si vieux ! il aurait l'âge de M. et de madame de Lamotte ; mais ils ont vieilli sans s'en apercevoir. Rien n'est changé pour eux

que ce qui les environne. Don heureux de la nature, qui nous fait mourir par degrés, peu à peu, sans que nous nous en doutions.

« Ce maître d'hôtel garni était un bien » bel homme, mon mari! — Sa nièce » était si jolie, ma femme! — Il avait » pour moi mille attentions. — Caroline » ne me regardait jamais sans sourire. » — Les gens de la maison étaient em- » pressés, obligeans; ils prévenaient » nos besoins et nos moindres fantaisies. » — Ceux-ci nous servent et ne nous » aiment pas. — Le cœur humain se » réfroidit tous les jours; il s'éteindra » bientôt. »

M. de Lamotte avait été très-bel homme, et mademoiselle Caroline le trouvait fort à son gré. Madame de Lamotte avait été très-jolie, et l'hôte mettait un plaisir inexprimable à exécuter ses ordres. Ils étaient devenus vieux; on ne les servait plus que pour leur argent; on pesait les soins qu'on

leur rendait, au prix qu'on pouvait en attendre. On les voyait, comme ce voyageur regarde un chêne dépouillé au milieu d'une forêt verdoyante et vigoureuse. Il détourne sa vue attristée; il la repose sur le jeune ermeau, qui la flatte et l'égaye.

Le souvenir de mademoiselle Caroline agitait M. de Lamotte, autant qu'on peut être agité à son âge. Sa mémoire fidèle lui rappelait ses joues arrondies et colorées, ses grands yeux bleus, sa taille élancée, les grâces qu'elle mettait dans le plus simple mouvement, et qu'elle répandait avec profusion autour d'elle. Il ne put résister à l'envie de parler de mademoiselle Caroline, de s'informer de son état actuel, et il descendit chez l'hôte, sans rien dire à madame de Lamotte de l'espèce d'infidélité mentale qu'il lui faisait.

A peine fut-il sorti de son appartement, que madame de Lamotte, cédant aussi à d'aimables souvenirs, voulut sa-

voir comment était mort ce M. Duperron, si beau, si affable, si prévenant.

M. de Lamotte s'adresse à une femme aux yeux éraillés, au front ridé, aux joues cavées, au dos arqué, aux bras décharnés. Madame de Lamotte aborde un vieillard aveugle, impotent, cloué dans un fauteuil à roulettes. Ils demandent des nouvelles de M. Duperron et de mademoiselle Caroline. « C'est moi, » madame. — C'est moi, monsieur. »

M. et madame de Lamotte les avaient crus morts, parce qu'ils ne les avaient pas reconnus; et en effet, ils s'étaient trompés de bien peu de chose : avoir tant perdu et tant à regretter, c'est être privé de la vie, moins le sentiment intime de sa nullité, sur lequel on cherche à s'abuser.

M. Duperron et mademoiselle Caroline demandent à leur tour comment ils sont connus de voyageurs qu'ils voient pour la première fois. M. de Lamotte se nomme; il rappelle certaines particula-

rités de son séjour à l'hôtel de Troyes. « Vous êtes bien changé, monsieur, » lui dit froidement mademoiselle Caroline, et elle va donner quelques ordres dans l'hôtel.

Le vieux Duperron a l'image de madame de Lamotte toujours présente à sa pensée; il croit la voir ce qu'elle était il y a trente ans. Une vieille, qui conserve de l'amour-propre, doit désirer de retrouver aveugle l'ami ou l'amant qu'elle a quitté depuis de longues années; mais qu'elle se garde bien de le toucher.

Duperron avance sa main tremblante; madame de Lamotte hésite à présenter la sienne. Elle la donne enfin par complaisance, par pitié, et avec une sorte de répugnance. « Ah, madame, lui dit » le bon homme, quelle illusion vous » venez de détruire! cette main vient de » m'ôter une de mes plus douces jouis- » sances. Celle de madame de Lamotte » était effilée, potelée, charmante; celle- » ci est sèche est ridée. Je me plaisais à

» vous voir ce que vous fûtes; je ne vous
» verrai désormais que ce que vous êtes.
» Je ne prendrai plus la main de per-
» sonne.

» Voilà des gens bien extraordinaires,
» dit madame de Lamotte, en rentrant
» chez elle. Avoir l'impertinence de nous
» trouver vieillis, eux, qui sont courbés
» sous le poids des infirmités! Mon ami,
» approchons-nous de cette glace; nous
» sommes ce que nous étions hier, il y
» a six mois, il y a un an. »

Si de vingt-cinq à soixante ans nous étions privés de miroirs, et qu'on nous en offrît un tout-à-coup, nous serions terrifiés; mais on se voit chaque jour, à chaque instant, et l'amour-propre est là pour couvrir une ride naissante, pour persuader qu'elle n'existe pas.

M. et madame de Lamotte se font conduire chez un homme d'affaires, avec lequel ils n'ont pas eu de relations depuis longtems, et qu'ils veulent charger de leur placer avantageusement quelques

fonds. On leur dit qu'il est mort. « Cela ne » m'étonne point, répond M. de Lamotte; » il était si vieux ! » Il était plus jeune que lui de dix ans.

Ils s'informent de Thérèse, jolie petite fille, qu'a dû laisser M. de Launay : on les invite à passer au salon. Madame de Lamotte court embrasser une jeune personne de quinze ans. Elle la trouve grandie, embellie. Ce n'est pas Thérèse qu'elle a embrassée ; c'est sa fille. « Comme le tems passe, dit-elle, et » qu'il est fâcheux pour cette jeune » personne que celui-ci ne vaille pas » le nôtre ! »

La petite répond à cette exclamation par un sourire malin. Elle regarde du coin de l'œil, un jeune homme qui lui sourit à son tour. Ils semblent se dire : Ce tems-ci est le meilleur ; puisse-t-il durer toujours ! Il passera pour eux, comme il a passé pour M. et madame de Lamotte.

Le salon se garnit de la plus aimable

jeunesse. On cause, on folâtre, on rit, on chante, on danse. « Quelle démence, quel » bruit ! disait M. de Lamotte ; j'en aurai » la migraine. » M. de Lamotte oublie qu'il a été un danseur infatigable, et qu'il a donné du cor de manière à assourdir ses voisins. L'exercice et le bruit convenaient à ses organes ; ils les fatiguent aujourd'hui.

« On ne sait plus élever un jeune » homme, disait madame de Lamotte. » Autrefois les jeunes gens étaient polis, » prévenans, empressés. Mon mouchoir » est tombé deux fois ; vous seul l'avez » relevé, mon ami. — C'est que je suis » du bon tems, madame de Lamotte. » Et ces petites filles ! Voyez leur gau- » cherie, leur physionomie immobile. » Cela ne sent rien. Que sont devenus » ce doux abandon, cette aimable mol- » lesse, ce ton enchanteur qui distin- » guaient les jeunes personnes de notre » tems ? Je crois, ma bonne amie, que » le globe se réfroidit. »

Madame de Lamotte a les yeux usés, et ne voit pas que les politesses, les prévenances, les empressemens des jeunes gens s'adressent, comme de son tems, aux objets qui les charment. M. de Lamotte, qui n'y voit pas mieux qu'elle, prend la décence pour de la gaucherie, et ne se doute pas que ses regards scrutateurs chassent le sourire, que rappelera un mot de celui qui parle au cœur.

M. et madame de Lamotte allaient partout, vantant le passé, dénigrant le présent. Ils reçurent enfin ce billet:

« Le tems est toujours le même; vous seuls êtes changés. Soumettez-vous, de bonne grâce, à la loi générale, et de ce que vous êtes dépouillés de sensations, ne concluez pas qu'il n'en existe plus. Souvenez-vous surtout de ces deux vers :

On ne médit de la jeunesse
Que par le regret de vieillir. »

LA DOT.

Adèle a seize ans; elle est belle, belle; comme.... comme elle-même, car on ne peut la comparer à personne.

Adèle est faite comme les Grâces, et les Grâces semblent diriger jusqu'au moindre de ses mouvemens.

Adèle a de l'esprit; mais elle n'en a que ce qu'il en faut à une femme pour qu'elle soit sans prétentions.

Adèle est bonne, et la bonté vaut mieux que l'esprit.

Elle a de la pudeur, et la pudeur est le fard de la beauté.

Ce petit chef-d'œuvre de la nature ne se doute pas de ce qu'il vaut, et c'est une qualité de plus.

La nature ne fait rien sans vues. Elle commence à faire sentir les siennes à

Adèle. Adèle soupire et ne sait pas pourquoi.

Théodore et Adolphe, jeunes gens aimables et riches, sont venus passer quelque tems à Paris, et ils ont aussi un penchant décidé pour le mariage. Les beautés de leur petite ville ont grandi avec eux, et de tous les objets qu'il voit croître, l'homme ne s'attache qu'à la plante qu'il a cultivée. Théodore et Adolphe viennent chercher à Paris un objet nouveau, séduisant, une épouse et peut-être une dot. L'amour d'abord: il est tout pour l'adolescence. L'or n'est que le second séducteur de l'homme.

Théodore et Adolphe sont inséparables. Admis dans les meilleures sociétés, ils n'ont pas encore éprouvé cette surprise, cette admiration, ce sentiment subit et profond que produit sur un cœur ardent la femme qu'il est destiné à aimer, qu'il aime déjà, qu'il aimera longtems, dont il conservera toute sa vie un tendre souvenir. Ils promenaient dans Paris

cette inquiétude vague, qui semble appeler l'objet qui doit y mettre un terme. Ils entraient partout, pour se distraire, pour causer, pour acheter, pour échapper un moment à eux-mêmes.

Ils passent devant un superbe magasin de soieries. Pourquoi n'entreraient-ils pas là, comme ailleurs?

Adèle est au comptoir; elle est assise auprès de sa mère. Théodore et Adolphe oublient ce qu'ils allaient demander. Ils ont vu Adèle; ils ne peuvent plus s'occuper d'autre chose. Adèle baisse les yeux et rougit. Elle rougit davantage, lorsqu'elle regarde furtivement Adolphe.

On ne se dit pas un mot, et cependant on s'entend à merveilles. L'expression d'une physionomie heureuse est le plus vrai, comme le plus touchant des langages.

La mère, clairvoyante, ramène les deux jeunes gens à eux-mêmes et aux convenances, en leur demandant ce qu'ils desirent. Acheter, est le seul moyen de

prolonger la plus douce et la plus dangereuse des jouissances. Ils achètent, ils achètent.... et lorsqu'il faut se retirer, ils croyent avoir besoin de quelque chose encore.

Comment se séparer de cette figure enchanteresse, de ces bras arrondis, de ces doigts effilés, qui tantôt tiennent le mètre, et tantôt jouent avec les plis ondoyans de l'étoffe? Les deux jeunes gens sont ivres d'amour et de plaisir; mais les bourses sont vides. On ne reste pas chez une marchande, uniquement parce qu'elle est charmante. Il faut s'éloigner d'Adèle.

On comptait acheter quelques bagatelles; on ne prévoyait pas avoir un ballot à emporter. Point de voitures de place, point de crocheteurs. Un garçon de magasin offre ses services; on accepte avec empressement: on pourra du moins parler d'Adèle, si on ne la voit plus.

Adèle est fille unique. On croit M. La-

roche riche de cent mille écus, et on dit qu'il en donnera le tiers à sa fille, en la mariant. Adolphe et Théodore sont incapables de porter le désordre et l'affliction au sein d'une famille honnête. Il faut épouser Adèle, ou y renoncer; y renoncer est impossible. Pour l'épouser, il faut lui plaire, et il n'est pas possible de lui plaire et de l'épouser tous les deux.

Les deux amis se confient tout ce qu'ils pensent. Ils sont rivaux, ils le savent, ils s'en affligent sincèrement. Chacun pense qu'il ne peut exiger que son ami s'immole à sa félicité. Chacun se promet de ne plus revoir Adèle, et l'un et l'autre cherchent à l'oublier au sein de la dissipation.

Théodore rencontre dans un cercle une demoiselle, qui n'est pas jolie comme Adèle, qui n'est pas faite comme elle, qui pourtant mérite d'être distinguée, et qui a trente mille livres de rente. Quelques jours d'absence ont modéré

l'émotion qu'il croyait devoir croître sous ce [illegible], et Théodore devient calculateur. « Il faut penser, disait-il à son » ami, que des gens comme nous, qui » se marient, sont obligés à tenir une » grande maison. Si la femme qu'on » épouse ne fournit pas à ce surcroît de » dépense, on est forcé de descendre au- » dessous de son état, et crois-tu, » Adolphe, que les jouissances de l'a- » mour soient assez vraies et assez du- » rables pour dédommager d'un pareil » sacrifice? » Adolphe presse tendrement son ami dans ses bras. « Que je suis heu- » reux! lui dit-il. Tu n'as jamais aimé » Adèle, et je peux me livrer à mes » sentimens, sans craindre de faire son » malheur. » Et il court chez M. Laroche.

Théodore va chez son notaire, il lui fait part de ses vues, et comme il ne connaît que lui dans la capitale, il le prie de faire les démarches nécessaires. Ce notaire-là ne ressemble pas à ses

confrères : il aime les pots de vin, et une jeune veuve lui en a promis un considérable. Il parle à Théodore de cette dame, qui n'est pas jolie du tout, mais qui a soixante mille francs de revenu. Il lui fait observer qu'il ne suffit pas que la femme qu'on épouse fournisse à l'accroissement de dépense qu'elle occasionne à son mari ; qu'elle doit encore contribuer à l'entretien, à l'éducation, et par suite à l'établissement des enfans qui peuvent naître. Théodore se rend à la solidité de ces raisons. Il sent que la jeune veuve, qui a soixante mille livres de rente, lui convient beaucoup mieux que la jolie demoiselle, qui n'en a que la moitié. Il se fait présenter chez la jeune veuve.

Il est beau garçon. Les préliminaires ne sont pas aussi longs avec une veuve qu'avec une jeune personne, qui a la timidité de l'inexpérience. Théodore est accueilli de manière à ce qu'il puisse s'expliquer librement. On s'était en-

tendu ce jour-là ; on était d'accord le lendemain.

Adolphe avait couru chez M. Laroche, et il s'était arrêté à la porte. Il sentait le besoin d'un prétexte plausible pour remonter au magasin ; et l'amant qui aime avec passion ne trouve que son cœur. L'esprit du moment et l'adresse sont pour ceux qui n'ont que des sens.

Il faut monter cependant ou se retirer. Se retirer serait bien dur ; mais que dire quand on sera monté ? Adolphe monte, parce qu'il lui est impossible de s'éloigner.

Madame Laroche n'est pas au comptoir ; Adèle y est seule, et l'embarras d'Adolphe augmente. Il s'approche avec timidité ; Adèle rougit comme le premier jour. Il veut lui adresser au moins quelques mots d'excuses, quelques mots d'usage ; il ne peut rien articuler. Adèle ne parle pas : que dirait-elle qui exprime ce qu'elle éprouve ? Elle voit Adolphe,

elle croit l'entendre ; elle ose permettre à ses yeux de lui répondre ; elle se repent d'avoir répondu. Elle n'a pas d'idée précise du danger ; mais une voix intérieure lui dit qu'Adolphe est à craindre. Elle écoute cette voix qui ne trompe jamais ; elle tire avec force le cordon de la sonnette ; M. Laroche paraît.

Ici la scène change. Adèle se rassure, et Adolphe s'enhardit de la crainte de perdre Adele. Il se nomme à M. Laroche, et M. Laroche connaît sa famille. Il parle de son amour ; Adèle a déjà parlé du sien, parce qu'elle n'a pas un sentiment, une pensée qui sortent de ses habitudes, qu'elle ne les confie à ses parens.

Son cœur palpite d'aise en écoutant Adolphe peindre ce qu'il éprouve avec ce charme, cette chaleur, cette éloquence entraînante que l'amour donne seul. Forte de la présence de son père, elle ne pense plus à baisser les yeux. Elle les porte alternativement sur lui et sur son amant. Ils disent à Adolphe :

Vous peignez ce que je sens ; ils disent à son père : Vous ferez mon bonheur.

Le père entend tout. Il embrasse sa fille, il serre la main d'Adolphe, et Adolphe se retire ivre de joie et d'espérance.

Il revient le jour suivant, et ce n'est plus au magasin qu'on le reçoit ; il est admis dans cette chambre reculée où la bonté et la franchise se dépouillent de la réserve austère qu'impose la présence des acheteurs. Il prolonge sa visite ; il revient le lendemain, tous les jours. Chaque jour Adèle aime davantage ; chaque jour elle est plus aimée.

« Vous ne parlez point de dot, dit en» fin M. Laroche à Adolphe. — C'est » Adèle que je vous demande. — On » me croit riche ; mais j'ai essuyé des » pertes. Je ne dois rien ; mais j'ai peu » de chose. — Vous avez Adèle ; n'est» ce pas tout avoir !

» — Adèle, je n'ai plus rien à dire. » C'est à toi maintenant de répondre ».

Adèle laisse tomber sa main dans celle d'Adolphe, et elle cache son trouble dans le sein de sa mère.

Le jour est fixé; il va naître, il paraît. Adolphe se montre brillant de jeunesse, de force et de bonheur. Adèle est parée de ses charmes et de son amour. Ils sont l'un à l'autre. Une fête modeste célèbre leur union. Ils n'avaient pas besoin de fête; ce sera fête pour eux tous les jours : mais leurs amis communs avaient voulu être témoins de leur bonheur et y applaudir.

« Adèle, dit le lendemain Adolphe, » reprends cette petite cornette brodée » et ce tablier de taffetas noir qui te vont » si bien. Tu les avais quand je t'ai vue » pour la première fois. — Mon ami, je » ne me pare que pour te plaire. — Tu » crois donc avoir besoin d'art? Tu te » connais bien peu ». Et Adèle a repris la petite cornette et le tablier noir.

« Adèle, veux-tu venir habiter ma » petite ville? Mes parens seront enchan-

» tés de t'y voir, et nous viendrons visi-
» ter les tiens tous les ans. — Ah ! mon
» ami, un désert et ton cœur ! »

Dédaigner la parure, renoncer aux délices de la capitale, vivre uniquement pour son mari, n'est-ce pas lui avoir apporté une dot ? Qu'en pensez-vous, messieurs, qui n'avez épousé que de l'argent ? Le bonheur est-il caché au fond d'un sac ?

On dit dans tout Paris : Théodore a fait un excellent mariage ; Adolphe s'est marié comme un sot.

Théodore a pris une femme qu'il n'aime pas, et qui dépense en folies le revenu qu'elle lui a apporté. Capricieuse, acariâtre et jalouse, elle se plaint de ne pas inspirer d'amour en faisant tout pour se faire haïr. Elle a rendu sa présence et sa maison insupportables à son mari ; elle l'a forcé de fuir et d'aller cacher, au sein de sa famille, ses chagrins et ses regrets.

Qu'a trouvé Théodore dans sa ville

natale ? Adolphe toujours plus heureux, sa jeune épouse toujours simple, modeste, économe, embellie du bonheur qu'elle donne et qu'elle partage.

Toutes les jeunes personnes sans dot ne sont pas des *Adèle*, je le sais ; je sais aussi qu'il en est qui lui ressemblent et qui ne se marient pas.

VERS

PRÉSENTÉS A MADAME ***,

LE JOUR DE SA FÊTE.

Trop souvent on chanta la Gloire,
Son éclat et son front altier.
Je hais l'implacable Victoire,
Et ses autels, et le laurier
Qu'offre la Muse de l'histoire.
Emblèmes de l'ambition,
Valez-vous la suave rose
D'un sein qui jamais ne repose,
Ou les prodiges d'Amphyon ?

Volez, héros, que le ravage
Annonce vos affreux desirs :
Pour moi, je prétends vivre en sage
Entre les arts et les plaisirs.

Poussé par un tendre délire,
J'ai longtems chanté les amours.
Aux sons affaiblis de ma lyre
Je dois encor quelques beaux jours.

De leur flambeau, prêt à s'éteindre,
J'éloigne la froide pitié :
La vieillesse n'est pas à plaindre,
Quand il lui reste l'amitié.
Toi, qui sais si bien la connaître,
En moduler les doux accens,
Que pour épurer son encens
Sa main prévoyante a fait naître,
Bonne Henriette, autour de toi
Porte cet œil tendre et timide :
Applaudis-toi, nouvelle Armide,
Tout ici reconnaît ta loi,
Non pas cette loi délirante
Qu'imposait une aveugle amante
Au plus amoureux des chrétiens,
Ton joug léger, flatteur, aimable,
Annonce la main adorable
Qui sur nous verse tous les biens.

Vois cet époux, heureux encore
Après quinze où seize printems;
Il brave les progrès du tems;
Sa vie entière est une aurore.
Vois, avec ces jeunes enfans,
Croître le juste orgueil d'un père :
Ils lui promettent les talens,
Les douces vertus de leur mère.

Ici, du plus heureux des choix
L'aimable secret se révèle :
On leur assurait à la fois
Et la leçon et le modèle.

Ces objets de tes premiers vœux
Ne suffisent pas à ton âme,
Il faut à son active flamme
D'autres élans, d'autres heureux.
A l'amitié toujours fidèle
Cette âme expansive, sur nous
Laisse tomber une étincelle
De ce feu si pur et si doux.

Reçois notre plus tendre hommage.
Si nous oublions en ce jour,
Et le clairon et le tambour,
Et le deuil qui suit le carnage,
S'il est un moment pour l'amour,
Ce calme heureux est ton ouvrage.

L'ESPRIT

ET LA CHOSE.

L'ESPRIT et la CHOSE sont deux mots, qui, pour quelques gens, ont la même signification, et sur lesquels, pourtant, il est bon de s'entendre. Dans le cas dont il s'agit, je définis le mot esprit *profession de principes*, et la chose *conduite*. Voyons si la différence est aussi marquée que je viens de l'établir.

Un homme proclame hautement la nécessité de la morale; il conseille à tous la pratique des vertus sociales, et il leur en donne l'exemple. Pour lui l'*esprit* et la *chose* n'ont qu'un sens et ne font qu'un mot.

Un magistrat est pénétré de l'obligation de remplir ses devoirs. Une solliciteuse charmante pénètre jusques dans

son cabinet. Elle tombe à ses genoux, et ses larmes ajoutent à sa beauté l'attrait touchant de la douleur. Le magistrat reste froid, impassible, et il prononce contre elle. Pour lui encore l'*esprit* et la *chose* ne font qu'un.

Un vieux marchand sait, depuis son enfance, que la bonne foi est la première obligation du négociant, et la plus scrupuleuse droiture a toujours réglé sa conduite. Une banqueroute l'a forcé de suspendre ses paiemens. Il a demandé le tems nécessaire pour réaliser ce qu'il a. Il va payer jusqu'au dernier écu, et il quittera le toit qui l'a vu naître, avec le juste orgueil que donnent une conscience pure et une pauvreté noble. Chez lui, l'*esprit* et la *chose* sont en accord parfait.

Pour qui connaît bien ces trois hommes-là, et ne connaît qu'eux, l'*esprit* et la *chose* sont synonymes. Mais celui qui a observé la pauvre espèce humaine..... Hélas, hélas! et quatre fois hélas!

Cette mère n'existe que pour sa fille. La jeune personne a tout au plus quinze ans, et déjà on parle sérieusement de la marier. Sa bonne mère accueille, avec bienfaisance, tous les jeunes gens qui paraissent pouvoir convenir. Huit jours sont écoulés, et aucun ne se prononce. La bonne mère s'afflige profondément. Sa fille a de la naissance, de la beauté, de la fortune; que faut il donc pour fixer un homme? Celui de tous qui convient le moins à Julie ose la demander, et sa mère conclut le mariage. Cette condescendance étonne, fait parler; la maman désarme les censeurs. Sa fille est assez riche, dit-elle, pour ne pas chercher à s'enrichir encore. Il est bien doux pour elle de la marier selon son cœur. Nos momens de bonheur sont si rares, si fugitifs! Priver sa fille d'un jour, d'une heure de félicité, c'est méconnaître ou trahir le premier devoir d'une mère.

Julie n'aime pas celui auquel on la

donne; elle n'aime personne, et ne voit encore dans le mariage que l'indépendance, des diamans, un équipage, une livrée. Pourquoi donc tant de précipitation? Vous ne le devinez pas? Julie est bien, très-bien; elle est l'objet de toutes les préférences, et sa mère n'a que trente-deux ans! Cette mère veut plaire encore, et elle sait qu'elle plaira, quand elle n'aura plus auprès d'elle une rivale dangereuse. Ici, l'*esprit* et la *chose* sont en opposition.

Depuis deux ans, un jeune homme estimable sollicite la main d'Hortense. Le père de la jeune personne diffère de mois en mois, de semaine en semaine. Il veut connaître à fond le caractère et les habitudes de son gendre futur: dans une affaire de cette importance, un père prudent ne précipite rien. Celui-ci convient que le jeune homme aime passionnément Hortense; mais décemment il ne peut passer les jours entiers avec elle, et que fait-il ailleurs? On

sait qu'il a adressé des choses obligeantes à une dame assez jolie, et qu'il a perdu dix louis à la bouillotte. Le bon père s'inquiète, s'alarme. Delmas a du penchant à la galanterie, et il aime le jeu. Il se contraint à présent; mais à peine sera-t-il marié qu'il se livrera sans réserve à ses goûts dominans. Un père doit tout prévoir pour un enfant sans expérience, et l'empêcher de consommer un sacrifice, sur lequel elle gémirait pendant le reste de sa vie. Le mariage est rompu. Voilà l'*esprit*.

Ce père, en mariant sa fille, est obligé de lui rendre compte du bien de sa mère, et il ne veut pas se dégarnir. Voilà la *chose*.

D'après un vieil adage, qui ne connaît que son pays, ne connaît rien. Il faut voyager, observer les mœurs, les coutumes, la politique des différentes nations. C'est de cette comparaison que résulte la connaissance approfondie des hommes. Voilà l'*esprit*; voilà ce que di-

sait un jeune homme fort riche qui avait épuisé les plaisirs de Paris.

Il part, il voyage, il revient. En Italie, il n'a vu qu'une chanteuse; en Angleterre que des chevaux; en Allemagne que le *vidercome*. Il est rentré chez lui avec de l'argent de moins et des ridicules de plus. Voilà la *chose*.

Cette dame ne prononce jamais le mot *vertu* : elle fait mieux; elle donne à la sienne l'extension la plus rigoureuse. Elle n'affecte pas d'aimer passionnément son mari : elle sait que les vaines démonstrations ne persuadent personne. Elle rougit si vous lui touchez le bout du doigt; elle baisse les yeux si vous hasardez quelques mots un peu gais. Elle croit que la pudeur est une glace, que ternit le moindre souffle, et elle veille continuellement sur la sienne : c'est un bien qui ne lui appartient plus, un dépôt sacré dont elle doit compte à son époux. Tels sont les principes que dévoilent ses moindres actions, ses dis-

cours les plus indifférens ; tel est enfin son *esprit*.

Mais elle se dédommage en secret de la contrainte qu'elle s'impose en public. Ce n'est qu'une prude. Voilà la *chose*.

Dupont veut se marier. Il n'est pas absolument nécessaire d'être très-amoureux de sa femme. Mais un homme délicat veut que son épouse jouisse des agrémens de la vie, et pour cela il faut une dot. Dupont estime la famille Roger au point de prendre Amélie avec ses seuls appas, sans les considérations puissantes qu'il vient de développer. Il les soumet au jugement de M. Roger, qui trouve que M. Dupont a le meilleur *esprit*.

Dupont doit cinquante mille écus. Le lendemain de son mariage il apaise ses créanciers. Amélie a de plus un homme dont elle ne se soucie pas, et une dot de moins. Voilà la *chose*.

Il faut de la religion. Elle seule unit toutes les classes de la société, et ga-

rantit à chacun la sûreté de sa personne et de ses propriétés. D'après ce principe, d'une vérité incontestable, madame de Villefranche fait instruire sa petite Amélie dans le dogme, et la ploie à la pratique. Exactitude aux offices, conférences, lectures édifiantes sont pour cette enfant la conséquence du louable *esprit* de sa mère.

Mais cette mère la conduit le soir au bal : il faut un peu de relâche. Les livres pieux ne disent rien à sa raison, qu'ils lui ordonnent de soumettre ; rien à son cœur, qu'ils lui prescrivent de dompter ; rien à son esprit, qu'elle doit tenir dans l'humiliation. La *russe*, la *walse*, parlent à tous ses sens, les éveillent, les charment. Le catéchisme est oublié ; les impressions voluptueuses restent. Voilà la *chose*.

On ne parlait que du désintéressement et de la bienfaisance de l'avocat Forlin. Il donnait au moins cent écus par mois aux pauvres de son arron-

dissement, et il plaidait gratuitement pour ceux qui ne pouvaient lui offrir d'honoraires. Tous les cercles retentissaient de ses éloges; il inspirait une confiance universelle; c'est ce qu'il voulait. Voilà son *esprit*.

L'occasion qu'il épiait se présente enfin. D'un trait de plume, il vient de dépouiller un mineur d'une terre de trente mille livres de rente. Voilà la *chose*.

Cette femme n'est plus jeune; mais elle est belle encore. Célèbre il y a quelques années, elle ne peut se résigner à une vie obscure et oisive. Elle a conservé de brillantes connaissances; elle cultive leur bienveillance avec soin, et elle se fait un plaisir de rendre d'éminens services. Voilà l'*esprit*; voyons la *chose*.

Cette femme est, ce qu'on appelait il y a quelques années, une *intrigante*. Elles sont en assez grand nombre, sans cependant former un corps. Si elles se

connaissent, c'est pour s'éviter, de peur de se trouver en concurrence. Elles prennent chacune un département, comme si, par une convention tacite, elles s'étaient partagé les affaires. La dévotion et l'amour s'allient parfaitement avec l'intrigue. Ce qui serait, pour d'autres, jouissance ou habitude, n'est pour les intrigantes qu'un ressort. Elles n'adoptent rien comme principe; elles emploient tout comme moyen.

On les méprise, on les craint; on les ménage, on les recherche. On leur fait honneur de bien des choses où elles n'ont eu aucune part, quoiqu'elles ne négligent rien pour le faire croire : c'est la fatuité de leur état.

On commence le métier d'intrigante par ambition, par avarice, par inquiétude; on le continue par nécessité, pour conserver la seule existence qu'on ait au monde. Une intrigante est l'objet des prévenances, tant qu'on lui suppose du crédit. Elle tombe dans un avilissement

décidé, du moment où elle reste oisive, parce que cette oisiveté décèle son impuissance.

J'allais continuer mon portrait, lorsqu'un de mes auditeurs m'interrompit assez brusquement. « Hé, que diable, » monsieur, vous avez du genre humain » une singulière opinion. Sur douze ou » quinze individus que vous venez de » peindre, il y en a tout juste trois » d'estimables. — Et c'est beaucoup, » monsieur. — A Paris, peut-être, où » il est si facile de cacher..... — A Paris, » dans toute la France, dans toute l'Eu- » rope, en Turquie même. Qu'est-ce » qu'un derviche? un homme qui porte » continuellement un masque; qui se » venge par la dissimulation, la dupli- » cité, la perfidie, des privations qu'il » s'est imposées. Une famille unie, un » bon ménage lui rappellent qu'il n'a » point de femme, point d'enfans. Tor- » tueux dans sa marche, adroit dans ses » insinuations, et toujours à l'abri du

» reproche, il brouille la femme avec
» son mari, le père avec ses enfans. Il
» porte une mère à donner son bien aux
» vrais croyans, parce que son fils ne
» lit pas le *Koran* et ne fréquente pas les
» *mosquées*. Il aiguise indirectement les
» poignards du fanatisme. Il prêche se-
» crètement l'excellence du célibat, et
» il triomphe quand il a fait un malheu-
» reux comme lui. — Allons, allons,
» monsieur, je suis persuadé qu'il y a
» beaucoup plus d'honnêtes gens que
» vous le croyez. — Tous devraient
» l'être, monsieur; voilà l'*esprit*. Très-
» peu le sont; voilà la *chose*. »

LES USAGES.

Monsieur Werdock est depuis quelques semaines à Paris. Vous désirez savoir ce qu'est M. Werdock? M. Werdock est Lapon, et passe dans son pays pour un très-bel homme, parce qu'il a quatre pieds trois pouces, le nez épaté, et un goître. Il est très-considéré en Laponie, parce qu'il possède cinquante rhènes, ce qui fait qu'il mange du fromage, qu'il boit du lait tous les jours; qu'il est somptueusement vêtu des peaux de ses animaux, mollement couché sur ses vieux habits, et qu'avec son superflu, il a le plaisir, tous les dimanches, de boire un litre d'huile de poisson.

Son éducation a été très-soignée. A la vérité, il ne sait ni lire, ni écrire; mais il a passé ses étés de deux mois dans la

belle ville de Whardus, dont l'étendue est égale au moins à celle du palais Royal et de ses dépendances, et on sait que le ton des grandes villes est ce qui constitue essentiellement l'éducation.

Comme le globe entier est le patrimoine de l'industrie française, M. de Listrac, mauvais cuisinier, mauvais barbier, mauvais écuyer, s'est établi à Whardus, après avoir fait naufrage sur les côtes de Norwège, et il a persuadé aux habitans qu'il est excellent musicien, et meilleur danseur. M. de Listrac est Gascon.

Un grand doit se laisser voler;
C'est un ton qui sent l'opulence.

M. Werdock s'est empressé de se mettre entre les mains de M. de Listrac, qui lui a appris à sauter comme une pie, et à jouer du violon comme un aveugle; ce qui a paru admirable dans la ville de Whardus.

Or, comme M. de Listrac ne sait pas le lapon, il est forcé de parler français

à ses élèves, et M. de Werdock, qui a de l'esprit, et qui sera même de l'académie de Whardus quand il y en aura une, savait assez de mauvais français à la fin de l'année, pour ne pas écorcher les oreilles de ceux qui ne mettent pas de différence entre Crébillon et Voltaire.

Et comme un Gascon a un peu d'amour propre, M. de Listrac a été bien aise de présenter son élève chéri à un savant français, qui a voulu voir la comète de différens points du globe; qui a été fort étonné de ne pas trouver d'observatoire à Whardus, et qui n'en a pas moins écrit un excellent ouvrage, dans lequel il démontre que si on ne sait pas ce qu'est une comète, on ne sait pas non plus ce qu'elle n'est pas.

Et comme on peut savoir tout cela, et n'être pas un échappé de la tour de Babel, notre astronome, qui ne sait pas un mot de lapon, a proposé à M. Werdock de le suivre en qualité de secrétaire-interprète.

Et M. Werdock, très-étonné d'apprendre que les frontières de la Laponie ne fussent pas les bornes du monde, et très-aise de voir des terres et des hommes nouveaux, a mis ordre à ses affaires, et a suivi le savant.

Et le savant, qui s'est bien trouvé de la docilité de M. Werdock, lui a proposé de l'accompagner jusqu'à Paris, et lui a promis de le renvoyer en Laponie sans frais; ce qui paraissait très-facile, puisque les journaux du 30 avril 1812, nous disaient qu'un savant de Tubinge a trouvé le secret de diriger les ballons.

M. Werdock, en arrivant à Paris, a été un peu étourdi et de ce qu'il voyait, et des épithètes qu'on lui prodiguait, et surtout de la répugnance qu'il inspirait aux femmes, lui qui passait pour le plus aimable libertin de la ville de Whardus. Il s'est plaint à son savant, qui lui a répondu qu'il avait un moyen certain de changer les injures en éloges, et le dégoût en marques d'empressement. Il

a publié partout qu'il a amené avec lui un habitant de ce point de la terre où Regnard a écrit :

Stetimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

Et le public, toujours engoué des choses nouvelles, a épuisé aussitôt toutes les éditions des œuvres de Regnard. Chacun voulait savoir ce que c'est qu'un Lapon, en attendant qu'il pût contempler la face grotesque de M. Werdock. On se le dispute, on se l'arrache ; il est du bon ton d'avoir M. Werdock à dîner.

M. Werdock est un homme traitable. Il dîne partout, il mange de tout, et quand on lui donne au dessert un verre d'huile de poisson, il convient franchement qu'on peut s'accoutumer à la cuisine française.

Beaucoup de nos usages déplaisent à M. Werdock, uniquement parce que ce ne sont pas les siens, et à cet égard, M. Werdock juge comme la plupart des hommes. Il ne concevait pas, entre

autres choses, qu'on pût rester trois heures assis, en tenant à la main de petits morceaux de carton rouges et noirs. Son savant, qui sait autre chose que déraisonner sur les comètes, lui a appris que l'origine des cartes est noble, très-noble, puisqu'elles ont été imaginées pour amuser un prince, qui perdait ses états en faisant sa partie. Et comme l'astronome possède son père Daniel, il a prouvé à M. Werdock que le piquet est un jeu symbolique, allégorique, politique, historique; qu'il renferme des maximes très-importantes sur la guerre et le gouvernement, et qu'une foule de gens jouent toujours à ce jeu-là, sans en connaître la profondeur et le mérite.

As est un mot latin, qui signifie *une pièce de monnoie, du bien, des richesses.* Les *as* ont la primauté sur les *rois*, pour marquer que l'argent est le nerf de la guerre.

Le *treſle*, herbe si commune, signifie

qu'un général ne doit jamais faire camper son armée dans des lieux où le fourrage peut lui manquer.

Les *piques* et les *carreaux* désignent les magasins d'armes, qui doivent être toujours bien fournis. Les *carreaux* étaient de lourdes flèches, qu'on nommait ainsi parce que le fer en était carré.

Les *cœurs* représentent le courage des chefs et des soldats.

David, *Alexandre*, *César* et *Charlemagne* sont à la tête des quatre couleurs, pour marquer que quelque braves que soient les troupes, elles ont besoin de généraux courageux, prudens et expérimentés.

Le titre de *varlet* était autrefois honorable, et les grands seigneurs le portaient jusqu'à ce qu'ils eussent été armés chevaliers. Les quatre *varlets*, appelés aujourd'hui valets par corruption, *Ogier*, *Lancelot*, *Lahire* et *Hector* étaient des capitaines distingués du tems de Char-

lémagne et de Charles VII. Les valets représentent donc la noblesse, et les basses cartes désignent les soldats.

Dans tous les tems, les princesses ont visité les camps, et les quatre dames représentent la reine *Marie d'Anjou*, *Agnès Sorel*, *la pucelle d'Orléans* et *Isabeau de Bavière*.

Après que l'astronome eut expliqué à M. Werdock ce qu'étaient David, Alexandre, César et Charlemagne, M. Werdock a montré la plus grande envie d'apprendre le piquet; mais lorsqu'il a su que les dames jouent rarement ce jeu-là, il s'est décidé pour le *boston*, parce quil aime beaucoup les dames, qui ne le regardent que comme un animal curieux. Mais elles ne sont pas fâchées de plaire, même à l'homme qu'elles ne veulent pas aimer.

M. Werdock a fait enfin son début au boston, dans une maison où on lui a donné un splendide dîner. Il a joué assez passablement, pour un Lapon; mais il

a été fort étonné, quand, à la fin de la partie, on lui a demandé l'argent des cartes. A une table voisine, une dame répétait à chaque instant : *au flambeau*. M. Werdock demande ce qu'a de commun le flambeau et la partie ; on lui répond que mettre au flambeau c'est payer les cartes.

M. Werdock juge, avec beaucoup de sagacité, qu'un maître de maison qui tire quinze à vingt francs de cartes qui coûtent trois livres, est un nécessiteux, qui n'a pas le moyen de donner un dîner de cent écus. En conséquence de ce raisonnement, il se lève, après avoir payé ses cartes, et il va glisser dans la main du maître de la maison ce qui lui reste de la monnoie que son savant lui a mise dans la poche. Le maître de la maison lui demande ce que cela signifie. « Puis-» que vous vendez des cartes, lui répond » M. Werdock, à plus forte raison » devez-vous vendre un excellent et cher » dîner, et je paie mon écot. — Je donne

» mon dîner, cher Lapon, et je ne vends
» pas mes cartes : ce sont les profits de
» mes domestiques. — Vous ne payez
» donc pas vos domestiques ? Vous laissez
» ce soin-là à vos amis ? — Je les paie et
» très-exactement. — Et vous leur per-
» mettez de faire chez vous le commerce
» de cartes ? — C'est l'usage. — Et ces
» dames, qui disent : *au flambeau, et*
» *paiez les cartes*, sont donc les dames
» d'affaires de vos domestiques ? — On
» ne les qualifie pas ainsi. — Oh ! la
» qualification ne fait rien à la chose.
» Au reste, vos laquais sont bien heu-
» reux : voilà deux belles dames, qui,
» pendant toute une soirée, ne se sont
» occupées que d'eux. — C'est l'usage.
» — Cet usage-là a quelque chose
» d'ignoble.

» Sans doute l'usage permet aussi à
» vos domestiques de faire payer à vos
» amis les longs bâtons avec lesquels ils
» poussent ces boules blanches, l'huile
» qu'on use pour les éclairer, ces petits

» carrés d'os, tachetés de noir, qu'ils
» jettent avec tant de bruit dans cette
» boîte ouverte, et le sperme de baleine,
» qui brûle auprès d'eux? — L'usage, au
» contraire, défend cela. — Il y a donc
» contradiction dans vos usages? — Hé!
» mon cher Werdock, il n'y a que cela
» dans le monde. Tel qui prêche la tem-
» pérance le matin, s'enivre le soir. Tel
» autre, qui fait profession d'aimer les
» hommes, dépouillerait son voisin, s'il
» pouvait le faire impunément. Celui-ci
» vante les douceurs de la vie privée, et
» intrigue sourdement pour renverser
» un honnête homme, dont il convoite
» la place. Celui-là exige que ceux qui
» sont sous sa dépendance remplissent
» leurs devoirs, et il enfreint tous les
» siens. Que vous dirai-je? ces abus-là
» sont bien plus graves que celui de faire
» payer les cartes, et la société n'en va
» pas moins son train. — A la bonne
» heure. Mais ces abus-là naissent des
» passions, que nous ne sommes pas

» maîtres de détruire, et il suffit d'un » acte de votre volonté, pour que vos » valets cessent de tenir tripot chez vous, » et pour que les dames s'occupent un » peu de ceux qui les entourent, et non » de la recette de l'antichambre. »

Assez bien raisonné pour un Lapon.

M. Werdock s'instruit tous les jours. Son savant se félicite de l'avoir produit dans le grand monde, et nos dames commencent à croire qu'un Lapon est un être pensant.

Comme une idée en amène toujours d'autres, qui sont relatives à la première, une dame, qui a cultivé sa raison et son esprit, et qui n'en est pas moins modeste, demandait au savant si un Lapon est de la même race qu'un Parisien, qui descend évidemment d'Adam; si un Caffre est de la race du Lapon; si un Albinos est de la race des Caffres; si un Nègre est de la race des Albinos. Le savant a répondu qu'un homme, qui a continuellement dans ses mains l'astro-

labe et le télescope, ne s'occupe pas de ces puérilités. M. Werdock a souri, et comme le sourire d'un Lapon doit signifier bien des choses, la dame a pressé M. Werdock de s'expliquer.

« Je pense, dit-il, qu'il est plus aisé » et plus utile d'observer et de con- » naître ce qu'on a sous la main, que » de se perdre dans l'espace à considérer » ce qui n'est pas fait pour nous; et si » un cheval n'engendre pas un éléphant, » un mâtin un roquet, une renne un » ours blanc, il n'est pas présumable » qu'un Parisien, un Lapon, un Caffre, » un Albinos et un Nègre descendent du » même père. »

Quand un Lapon pense et s'exprime ainsi, la curiosité qu'a inspirée sa figure grotesque, change de nature, et on désire le faire parler. Une autre dame, trop jolie pour s'être occupée d'autre chose que d'elle, demande à M. Werdock ce qu'il pense des dames françaises. « Madame, celles qui vous ressemblent

» sont charmantes. » Dire à une femme qu'elle est charmante, et ne lui dire que cela, c'est déclarer qu'on n'a que cela à lui dire, et la dame a bien voulu prendre la réponse de M. Werdock pour un compliment.

Deux divinités sont l'objet du culte de la plupart de nos jeunes dames; la mode d'abord; l'amour après. Il était bien naturel de demander comment se mettent les Laponnes. M. Werdock a répondu qu'elles se mettent toutes d'une manière simple, commode, et absolument uniforme. Qu'ainsi, en Laponie, l'art ne crée pas la beauté; qu'une jolie femme n'y doit rien qu'à la nature; qu'elle n'a pas besoin de ruiner son mari pour paraître belle; qu'enfin le vêtement des Laponnes riches consiste en quelques peaux de rennes, dont elles mettent le poil en dedans l'hiver, et en dehors l'été. « Oh, quelle horreur! — » Prenez garde, madame, qu'il n'est » pas de mode qui ne gâte plus ou

» moins la nature, et que ce qui paraît
» ridicule au premier coup-d'œil, de-
» vient charmant par l'habitude. C'est
» la beauté qu'on cherche d'abord, et
» si, avec elle, il se trouve un cœur
» sous l'habit le plus bizarre, celle
» qui le porte est toujours certaine de
» plaire.

» — M. le Lapon se forme avec une
» rapidité inconcevable. — Peut-être,
» madame, me trouvera-t-on très-dé-
» formé en Laponie, car tout est re-
» latif, et ce que vous daignez applaudir
» ici, pourrait bien n'être à Whardus
» que du galimathias. Au surplus, j'a-
» voue que je dois beaucoup au savant
» mon ami. Il m'a procuré un homme
» complaisant, qui me conduit partout,
» me montre tout, et m'explique tout.
» Si j'osais me permettre d'opposer quel-
» ques-unes de vos modes à celle que
» vous trouvez horrible, peut-être l'a-
» vantage serait-il en faveur des La-
» pones. — Oh, par exemple, voilà qui

» est un peu fort. Hé bien, M. le Lapon,
» voyons vos contrastes.

» — Mesdames, mon complaisant m'a
» conduit dans une vaste salle, garnie
» sur toutes ses faces de rayons chargés
» de gravures faites depuis l'invention
» de l'art, jusqu'aujourd'hui. J'ai de la
» mémoire, et je me rappelle très-bien
» qu'aux 12e, 13e et 14e siècles, les jo-
» lis hommes portaient une soutane, qui
» descendait jusqu'aux pieds, et se
» couvraient la tête d'un capuchon, qui
» tombait sur les yeux, qui était garni
» d'un bourrelet sur le bord, et d'une
» longue queue par derrière. Vous con-
» viendrez, mesdames, que ces jolis
» messieurs-là n'étaient pas mieux mis
» que des Lapons, et on les trouvait
» fort bien, parce qu'on était fait à la
» soutane et au capuchon.

» Sous votre roi Charles V, on eut
» des habits *bizonnés*. Les dames por-
» taient les armoiries de leurs maris à
» droite, et les leurs à gauche. Ces ar-

» moiries couvraient toute la *jupe* sur sa
» largeur et sur sa hauteur, et cette bi-
» garrure attirait plus ou moins de con-
» sidération, selon que la famille était
» plus ou moins ancienne. En Laponie,
» nous ne demandons pas de qui est fille
» une jolie femme; elle séduit; elle est
» au premier rang, et à cet égard en-
» core, je ne crois pas que le désavan-
» tage soit pour les Lapones.

» Sous Charles VI, on imagina l'ha-
» bit *mi-parti*, c'est-à-dire que tout un
» côté, du haut en bas, était d'une cou-
» leur, et l'autre côté d'une couleur
» différente. Cette mode n'est pas éteinte:
» on la retrouve encore sur la personne
» efflanquée de quelques bedeaux. Je
» vous demande, mesdames, quelle est
» la plus bizarre d'une femme couverte
» d'une pelleterie douce et chaude, ou
» de celle qui est rouge à droite et noire
» à gauche?

» Sous François II, les hommes avaient
» trouvé qu'un gros ventre donnait un

» air de majesté, et ils se firent faire
» des ventres à la polichinelle. Les dames
» crurent qu'un derrière volumineux
» avait de la grâce, et elles eurent des
» derrières postiches. Jamais les Lapons
» ne se sont avisés de se faire bossus
» par devant, ni les Laponcs par der-
» rière.

» Sous ce même règne, les femmes
» imaginèrent tout à coup de se couvrir
» le visage d'un masque appelé *loup*.
» Elles allaient masquées au bal, à l'é-
» glise, au spectacle, à la promenade.
» On suivait la dame masquée, lorsqu'elle
» avait de la taille et de la grâce, et
» souvent, lorsqu'elle levait son mas-
» que, on regrettait les pas qu'on avait
» faits, et on finissait par rire des espé-
» rances qu'on avait conçues. Nos La-
» pones ne trompent personne ; elles
» se montrent ce qu'elles sont, et je
» crois qu'ici, mesdames, l'usage du
» *loup* n'est pas tout à fait perdu : un
» marchand m'a proposé, hier, pour

» ma femme, du blanc, du rouge, du
» noir et du bleu.

» Sous Louis XIV on portait des per-
» ruques qui tombaient jusqu'à la cein-
» ture. On trouvait cela très-beau. J'ai
» vu jouer, il y a deux jours, *Zémire*
» *et Azor*; *Azor* a une perruque préci-
» sément à la Louis XIV, et elle contri-
» bue singulièrement à le rendre hideux.

» Ne disputons pas sur les modes; celle
» qui est en vogue est incontestablement
» la meilleure. D'ailleurs, un homme
» dont l'œil n'est pas blessé par quelque
» exagération nouvelle, sépare la jolie
» femme de ses habits : c'est elle seule
» qu'il voit; et souvent, après avoir
» causé deux heures avec elle, il lui est
» impossible de dire comment elle était
» mise.

» — M. le Lapon a raison, mesdames.
» Ce n'est pas pour les hommes que nous
» nous habillons, c'est uniquement pour
» nous. Quoi de plus agréable que de
» critiquer le chapeau de madame une

» telle, la robe de madame telle autre ;
» lorsque nous sommes à l'abri de la
» critique ! Vous n'y êtes jamais, mes-
» dames, dit un monsieur qui avait
» écouté jusques-là. La critique prend
» sur tout, parce qu'il n'est rien qui ne
» lui donne à prendre. Au besoin elle
» convertirait en sottise la timide naï-
» veté des grâces. — Vous m'effrayez,
» monsieur le comte. Hé ! que peut dire
» de ma mise le critique le plus rigou-
» reux ? — Que vous n'avez pas besoin
» d'art, madame, et que ce luxe nuit à
» la nature, qui a tout fait pour vous.
» — Répondre par un compliment, c'est
» ne rien dire du tout. Au reste, je suis
» persuadée que la beauté doit être voi-
» lée et non couverte, et que nos étoffes
» légères, qui laissent entrevoir les for-
» mes, sont fort au-dessus des peaux
» de rennes, qui empêchent de rien devi-
» ner. Soyez franc, M. le Lapon. — Il
» me semble, madame, qu'à force de
» deviner ici, il ne reste plus rien à

» connaître. Mais revenons, s'il vous » plaît.

» Vos mamans se souviennent très-bien » d'avoir vu les femmes de distinction » ressembler à des guêpes. Elles se ser- » raient le bas de la taille de manière à » ne pouvoir respirer, et la partie infé- » rieure du corps était passée dans des » cerceaux de douze pieds d'envergure : » on appelait cela un panier. J'ai vu une » gravure représentant une dame dans » son carrosse, les extrémités de son » panier sortent par les ouvertures des » glaces à droite et à gauche. Dans une » autre gravure, des dames traversent » les appartemens de Versailles. Elles » font jouer leurs paniers dans tous les » sens pour passer les portes, trop étroites » de deux pieds.

» Il y a quelques années, les hommes » ont quitté la perruque ; les femmes » s'en sont affublées, et elles ont poussé » la recherche jusqu'à vouloir être » blondes le matin, et brunes le soir.

» Il y a cinq ans, vos jeunes gens » boutonnaient leur culotte sur le genou, » afin de paraître cagneux. En Laponie, » on aime à paraître droit quand on » l'est. Les Lapones ne conçoivent pas » que la beauté puisse gagner quelque » chose à détruire l'harmonie qui règne » entre la chevelure et le teint, et si une » dame en paniers avait paru à Wharn- » dus, tous les habitans seraient morts » de rire.

» Sans vous en douter, mesdames, » vous êtes Lapones dans les rues : vous » portez des *pèlerines* de pelleteries » très-garnies et très-chères, et vous » avez raison ; mais vous avez avec cela » des bas à jours et des souliers de pa- » pier, et vous avez tort.

» Les Lapones ont de bonnes bottes » fourrées. Je conviens que cette mode- » là ne permet pas de faire valoir un » pied mignonnet un bas de jambe sédui- » sant ; mais les maris lapons retrouvent » cela le soir, et non complaisant, à

» qui j'ai fait quelques observations à
» cet égard, m'a répondu par deux
» vers d'un certain *Molière*, qui me
» paraissent très-impertinens :

« ..... Le soin de paraître belle
» Ne se prend pas pour un mari.

» Vos mamans faisaient un peu plus
» que laisser soupçonner leur gorge.
» Vous voilez la vôtre ; mais vous vous
» découvrez le dos jusqu'au milieu de
» l'épine vertébrale, et vous tranformez
» vos bras en manches de raquette. Je
» ne vois pas quel avantage il résulte,
» pour vous ou pour les autres, de mon-
» trer deux omoplates, et la partie la
» moins arrondie du bras. — Monsieur,
» c'est l'usage. — Convenez au moins,
» madame, que cet usage-là n'a pas le
» sens commun. — Hé, monsieur, le
» sens commun est fait pour les Lapones.
» — Madame, je vous remercie pour
» elles, et je conclus de tout ceci qu'elles
» sont aussi bien raises que vous. »

Il est évident que la dame qui vient de parler est celle qui n'est que jolie, qui ne sait être, qui ne veut être que cela. Si nos dames se soumettent à la mode, on sait *qu'en général elles évitent ce qu'elle a d'exagéré, et que la raison et la décence président à leur toilette.*

« Il est assez particulier, dit la » dame raisonnable et spirituelle, que » M. Werdock soit venu des bords de » la mer glaciale, pour nous apprendre » comment se mettaient nos aïeules. » Vous avez beau faire la mine, mes- » dames, je suis persuadé, et vous aussi » peut-être, que des peaux de rennes » ne sont pas plus ridicules que des » ventres à la polichinelle, des derrières » postiches, des paniers, et des omo- » plates découvertes. Je crois encore que » les usages des différens peuples sont » aussi opposés que les modes, et que » tout est beau et bon pour qui s'en » trouve bien. »

La jolie dame repondait que le *beau* est un, qu'il n'admet pas de distinction, et que tout ce qui s'en éloigne est mauvais. Ce qui voulait dire qu'elle est incomparablement la plus belle, et qu'on est plus ou moins mal, selon qu'on s'éloigne plus ou moins de la perfection de ses traits.

« Ce que vous dites du *beau* n'est pas » sans réplique, dit la dame raisonnable. » Connaissez-vous deux individus qui » définissent le *beau* précisément de la » même manière? Le *beau*, pour chaque » être, est ce qui flatte le plus ses sens, » et comme cette organisation diffère » autant que nos figures, il est impos- » sible qu'à cet égard notre façon de » voir ne soit pas différente. M. Wer- » dock sourit! Que pense M. Werdock?

» — Qu'il est bien extraordinaire, » madame, que tout le monde ne se » rende pas à un raisonnement aussi » simple et aussi vrai. S'il n'est pas de » mode qui vaille mieux qu'une autre;

» il n'est pas non plus de-forme qui
» mérite de préférence. Le reptile peut
» se croire mieux fait que l'élan, et l'ours
» plus gracieux que le chevreuil. — Oui,
» pour lui, M. Werdock ; mais pour les
» autres? — Pour les autres également,
» madame. Les autres, pour le reptile
» et l'ours, sont les animaux de son es-
» pèce ; le reste lui est indifférent. Qui
» sait encore si ce reptile, qui se traîne,
» ne croit pas avoir une marche pleine de
» majesté, et si la souple et vigoureuse
» jument, qui bondit dans la plaine, ne
» rit pas d'une femme qui court sur
» deux pauvres petites jambes, et qui
» s'aide de ses coudes pointus; qu'elle
» porte alternativement en avant et en
» arrière? Cependant si cette femme nous
» paraît jolie, nous la préférons à tout.
» — Et de conséquence en consé-
» quence, M. Werdock viendra à nous
» prouver que les Lapones sont les plus
» belles femmes de la terre. — Pour un
» Lapon, madame, cela est incontestable.

» —Et en quoi consiste la beauté pour un
» Lapon? — En une grosse tête, un vi-
» sage large et plat, de petits yeux, un
» nez épaté, une grande bouche, une
» taille courte et ramassée, et si avec
» cela il se trouve un goître, la femme
» que je viens de dépeindre est proclamée
» la plus belle. — Ah, ah, ah! mon
» cher monsieur, vos Lapones ne feraient
» pas fortune à Paris. — Et vous, ma-
» dame, qui êtes si jolie ici, vous ne
» seriez pas remarquée à Whardus. —
» Tant pis pour messieurs les Lapons.
» — Hé, non, madame. Le franc moi-
» neau ne s'occupe pas de la linotte, ni
» le merle de la fauvette, et ils n'en
» sont pas plus malheureux. Ils font l'a-
» mour avec la compagne que leur dé-
» signe la nature, et ils ne désirent rien
» au-delà. »

La dame raisonnable s'est écriée que M. Werdock avait raison; et elle a été plus loin que lui. Elle a soutenu que la beauté n'est pas sur la figure de l'objet

aimé, mais dans les yeux de celui qui aime. « Cela est si vrai, a-t-elle » ajouté, qu'on ne voit pas de femme » tourner la tête à dix hommes, et que » dix hommes peuvent aimer dix femmes » différentes, dont chacune n'inspirera de » sensations à personne qu'à son amant.

» Oh, laissons-là ces raisonnemens » abstraits, a dit la jolie dame, et sa- » chons comment on fait l'amour en » Laponie. Ces amans-là doivent avoir » une manière d'aimer aussi plaisante » que celle dont ils jugent la beauté.

» Ceci, madame, a répondu M. Wer- » dock, tient exclusivement à l'usage ; et » quoique cette dame, si raisonnable, ait » dit tout à l'heure que les usages sont » aussi opposés que les modes, on peut » trouver, avec un peu de réflexion, qu'ils » se ressemblent assez partout, et que » lorsqu'ils diffèrent essentiellement, » l'avantage peut être encore pour les » Lapons. — C'est ce que nous verrons. » Mais pas de préambule, s'il vous plaît,

» Comment fait-on l'amour dans votre » pays?

» — Madame, en Laponie on voit » une fille, on l'aime, on la marchande » à ses parens, on l'obtient, on la paie, » on l'épouse, et on la conduit chez soi. » — On l'épouse sans lui avoir fait la » cour, sans lui avoir marqué cette as- » siduité, ces tendres soins, ces douces » prévenances qui constituent la galan- » terie! — La galanterie, madame, est » le luxe de l'amour; c'est l'occupation » de ceux qui n'ont rien à faire. — Et » vous marchandez vos femmes! — Mon » complaisant m'a dit qu'on les mar- » chande également dans ce pays-ci. » Nous donnons de l'argent au beau- » père; il en donne à Paris; voilà toute » la différence. Des deux côtés, un ma- » riage est une affaire de spéculation. — » Et vous épousez une fille, sans savoir » si vous lui plaisez! — Mon complai- » sant m'a dit encore, madame, qu'ici » on prend bien quelques petits soins

» pour plaire ; mais qu'on plaise ou
» non, on épouse toujours, si la dot
» est convenable. Dites-moi, je vous
» prie, qui aime le mieux, de celui qui
» achète sa maîtresse, ou de celui qui ne
» se charge de la sienne que pour de
» l'argent?

» — Et ces femmes que vous épousez,
» sans presque les connaître, vous sont
» fidèles? — Ma réponse à cette ques-
» tion, madame, tient à des usages
» purement locaux, dont la comparaison
» peut tourner à l'avantage de mes com-
» patriotes. Vous vous déchargez du soin
» d'exercer l'hospitalité sur des gens qui
» se font payer pour cela, qui se font
» payer très-cher, et chez qui souvent
» on est assez mal. L'étranger qui voyage
» en Laponie est reçu partout, et il est
» l'ami du Lapon, du moment où il se
» présente sur le seuil de sa cabane. Tout
» est à sa disposition et à son usage....
» — Jusqu'à la maîtresse de la maison?
» — Le maître ne se croirait pas hospi-

» tâter, s'il se réservait quelque chose.
» —Voilà un usage infâme! —Madame,
» madame, dans d'autres pays, m'a dit
» mon complaisant, monsieur ne prête
» rien, parce que madame fait les hon-
» neurs de *tout*. Vous ne nierez pas que
» l'amant doive de la reconnaissance au
» Lapon, tandis qu'ailleurs il ne doit rien
» au mari; et l'homme qui inspire un
» sentiment, ne vaut-il pas celui devant
» lequel il faut cacher les siens? En der-
» nière analyse, deux usages ne peuvent
» être opposés, quand le résultat est le
» même.

» Permettez-moi, madame, de con-
» tinuer le parallèle. Mon amour-propre
» gagne à la comparaison, et le vôtre
» n'y peut rien perdre, car je ne vous
» persuaderai jamais qu'un Parisien ne
» vaille pas un Lapon.

» Nous sommes dépourvus de tout ce
» qui brille et frappe les yeux, et vous
» avez des diamans; mais à quoi vous
» servent-ils? Ils rendent la laideur plus

» remarquable, et leur éclat nuit à la » beauté.

» Vous avèz des carrosses, rehaussés » d'or, dans lesquels vous vous bercez » mollement, et qui, peu à peu, vous » privent de l'usage de vos jambes. Nous » courons dans de simples traîneaux, » dont la direction exige un exercice » continuel ; et lorsque vos superbes » chevaux vous font faire à peine dix à » douze lieues, sur des chemins plus unis » que le pavé de nos cabanes, une renne » nous emporte à travers les montagnes, » les rochers, les précipices, et parcourt » cinquante lieues dans la journée. Ici, » il y a compensation.

» Le nombre *trois* est en honneur » partout, et nous avons aussi *Thor*, » *Storiunchar*, et *Parjutte*.

» Nous avons, comme vous, des » églises, et nous y tenons nos foires » pendant l'hiver. Vous avez des mar- » chés à la porte des vôtres, et vous » en faites dans l'intérieur qui ne sont

» pas dans l'esprit du septième sacre-
» ment.

» On trouve en Laponie des sorciers
» qui prédisent l'avenir, et qui vendent
» du vent aux navigateurs. Vous avez
» des tireuses de cartes que vous écoutez
» avec une sorte de vénération, et dont
» tout le talent, ainsi que celui de nos
» sorciers, consiste à lever un impôt sur
» la sottise et la crédulité.

» Vous avez le plaisir de vous occuper
» de votre santé pendant toute votre
» vie. Adhérentes à votre médecin,
» comme le lierre au chêne, vous ne
» faites rien que par lui et pour lui.
» Vous lui devez des infirmités pré-
» coces; mais à la fin vous avez raisonné,
» conjecturé, combiné; vous avez échappé
» à l'ennui, et c'est beaucoup pour
» vous. Nous ne connaissons rien de tout
» cela. Toujours actifs et laborieux, nous
» ne pensons pas au tems qui s'écoule,
» et nous arrivons sans maladies à cent
» vingt ou cent trente ans, sans savoir

» qu'il existe dans le monde des mar-
» chands de santé. »

M. Werdock a continué long-tems encore son parallèle, et la dame raisonnable a trouvé que la balance penchait souvent du côté du Lapon. Or comme la raison est *toute-puissante* à Paris, les dames, après s'être regardées, consultées, ont consulté les messieurs, et le conseil a balancé un grand quart-d'heure entre ces deux questions : Sera-t-on *lapomanes* après avoir été *anglomanes*, ou laissera-t-on de côté le Lapon dont on se sera amusé comme d'un sapajou ?

Il a été décidé, à la très-grande majorité, qu'une Française ne peut s'empaqueter dans une peau de renne, porter des bottes fourrées, s'exposer à se casser la tête dans un traîneau, et surtout permettre à son mari de faire les honneurs de sa personne.

En conséquence de cet arrêté, M. Werdock est aussi délaissé aujourd'hui qu'il était fêté hier. Étonné de l'oubli dans

lequel il est tombé tout-à-coup, il en a demandé la cause à son complaisant, qui lui a répondu par ces quatre mots : *Vous êtes à Paris.*

M. Werdock, très-piqué, a cependant pris son parti. Il a demandé à son savant le ballon qui doit le ramener à Whardus. Le savant lui a répondu que le docteur de Tubinge, qui a annoncé sa découverte, n'a pas encore communiqué son secret au public. M. Werdock ne pouvant s'en retourner par air, s'est décidé à voyager modestement à pied, et il a demandé à son savant de quoi payer l'hospitalité en route. Les savans ne sont pas riches, quand ils ne deviennent pas cordons rouges et excellences. Celui-ci a renvoyé le Lapon à un financier. Les financiers connaissent le prix de l'argent et ne le donnent pas. Celui-ci a envoyé Werdock à un charlatan. Le charlatan lui a prouvé, qu'après avoir été caressé dans les salons et expulsé d'iceux, il n'a rien de mieux à faire que d'amuser la

canaille. Il l'a fait habiller en Lapon ; il le fait parler lapon, chanter lapon, pirouetter, sauter, grimacer, le tout à deux sols par personne.

M. Werdock se trouve très-mal de cette manière d'être ; mais il espère durer autant que le sauvage de l'Aveyron, l'homme qui boit de l'huile bouillante, celui qui se met dans un four chaud, le petit Hercule du Nord, et qu'enfin il pourra, avec ses petites épargnes, retourner au milieu de ses rennes. Alors il écrira sur la porte de sa cabane :

Bien fou qui est heureux chez soi, et qui va courir le monde sur la foi d'autrui.

L'ATHÉISME
EN AMOUR.

J'ÉTAIS hier à la campagne. Je n'y étais pas seul, et parmi les membres d'une société un peu nombreuse, rassemblée dans des bosquets, on a bientôt trouvé la personne avec qui on a quelques rapports d'esprit, de goût et de caractère. Insensiblement on se divise, et, sans s'en apercevoir, on se trouve deux à deux.

Une dame, jolie, aimable et instruite, avait pris mon bras, ou je le lui avais offert, je ne sais lequel des deux : la jeune dame m'occupait trop, pour que je pensasse à la manière dont son bras était venu sous le mien. Il y était; cela me suffisait.

On ne sait quelquefois que dire à une

99956

dame qui intéresse beaucoup, et avec qui on n'a pas de relations particulières. Lui parler science, histoire, géographie, est du pédantisme; l'entretenir de la pluie et du beau tems, vise à la sottise; un pédant et un sot déplaisent toujours, et il est fâcheux de déplaire à une femme qui a son bras sous le vôtre, qui le presse quelquefois sans s'en apercevoir; qui ne s'aperçoit pas, quand vous l'amusez, que, de tems en tems, votre main caresse la sienne; mais qui voit tout, et qui vous échappe bientôt, si vous l'ennuyez. Parler amour, est la première idée qu'inspire une jeune femme. Ce sujet est inépuisable, parce que l'amour se modifie de mille manières, et qu'il paraît toujours nouveau, même à ceux qui l'éprouvent pour la dixième, pour la vingtième fois.

Cependant, parler d'amour et s'adresser directement à une femme à qui on n'en inspire point, c'est l'embarrasser, c'est arrêter la réplique aimable

qui anime, qui soutient la conversation; généraliser ses pensées, c'est ne s'adresser à personne; c'est mettre à son aise celle avec qui on cause; c'est lui laisser la liberté de s'appliquer ce qui peut lui convenir, et les dames aiment à jouir de cette liberté-là.

Émettre sur cet objet des opinions nouvelles, ou du moins peu répandues, c'est forcer l'attention. Je me suis décidé, en conséquence, à ne rien dire qui fût personnel, et à être original, si je le pouvais.

J'ai toujours remarqué qu'il est plus difficile de trouver une première phrase que la millième, parce que la dernière découle toujours de la première dans un entretien bien soutenu, comme dans un discours académique bien fait. Je cherchais donc une donnée heureuse, lorsqu'un franc moineau m'a tiré d'embarras.

Il était auprès de sa femelle. Un autre moineau s'en est approché, et le combat

s'est engagé aussitôt. Ma jolie dame a rêvé quelques minutes, et elle a prononcé que la jalousie est un attribut nécessaire de l'amour.

J'ai relevé le gant; j'ai prononcé à mon tour :

« La jalousie n'est qu'un préjugé fortifié par l'habitude. Si elle était naturelle aux amans, ils seraient partout également jaloux, et il y a des peuples qui le sont beaucoup moins que d'autres. Il y en a qui ne le sont pas du tout. Il en est même qui donnent dans l'excès opposé, et ce qui serait un opprobre pour un Français, est, vous le savez, un honneur pour un Lapon.

» La jalousie est si loin d'être un sentiment naturel, qu'elle se soumet facilement aux usages de la société. Tel homme, par exemple, qui serait jaloux d'un rival jusqu'à la frénésie, ne se permet pas de l'être d'un mari; et en général, les jaloux sont si intérieure-

» ment pénétrés de leur injustice, qu'il
» en est peu qui osent l'avouer.

» On croit que la jalousie marque
» beaucoup d'amour ; mais l'expérience
» prouve que l'amour le plus vif est
» aussi le plus confiant. La jalousie ne
» prouve communément, qu'un amour
» faible, un sot orgueil, le sentiment
» forcé de son peu de mérite, et quel-
» quefois un mauvais cœur... Oui,
» madame, un mauvais cœur. Un
» amant dégoûté cherche un prétexte
» pour rompre : s'il s'aperçoit qu'on
» peut se consoler de sa perte avec un
» autre, sa vanité est blessée de ne pas
» laisser une femme dans les regrets.
» La jalousie, ou plutôt l'envie le ra-
» mène pour être tyran sans être heu-
» reux. L'amour ne vit que d'amour
» propre ; et il n'y a de jaloux que
» par orgueil.

» — Je suis presque tentée de croire
» que monsieur n'a jamais aimé. —
» D'abord, madame, entendons-nous

» sur le mot. Aimer, c'est avoir de l'a-
» mitié; desirer la jouissance d'un objet,
» c'est avoir de l'amour; desirer cet
» objet exclusivement à tout autre, c'est
» de la passion. Le premier sentiment
» est toujours au bien; le second n'est
» qu'un appétit du plaisir; le troisième
» étant le plus vif, ajoute au plaisir,
» mais prépare des peines, au nombre
» desquelles je ne mets pas le chagrin
» passager que cause une infidélité.
» L'infidélité est un grand mot, sou-
» vent mal appliqué. En amitié, c'est
» un crime; mais si une femme aimable
» avait du goût pour moi, je ne
» prétendrais pas être l'unique objet
» de ses attentions; une telle préten-
» tion serait une tyrannie insupportable
» pour elle, et une folie cruelle pour
» moi. Jouissons du bonheur, comme
» s'il ne devait jamais finir, et sachons
» le perdre comme n'y ayant aucun
» droit.

» — Mais quel homme êtes-vous

» donc, monsieur, et à quelles femmes
» avez-vous plu ?

» — Je n'ai pas prétendu, madame,
» qu'il n'y ait pas d'exception aux prin-
» cipes que j'ai établis ; et si j'avais be-
» soin de trouver un exemple de ten-
» dresse et de fidélité, je n'irais pas le
» chercher loin. C'est sans doute un
» malheur d'être athée en amour ; mais
» je ne suis qu'à plaindre ; car, enfin,
» on n'est pas maître de ses opinions.

» — Je voudrais bien savoir, mon-
» sieur l'athée en amour, comment vous
» nierez, avec quelque vraisemblance,
» l'existence d'un sentiment dont vous
» me faites l'honneur de me citer en
» exemple. Expliquez-moi cette contra-
» diction.

» — Je ne l'oserai jamais, madame.

» — Je vous en prie, monsieur ; je
» vous l'ordonne.

» — Madame, j'obéis.

» J'ai déjà eu l'honneur de vous dire
» que j'admets des exceptions ; je gé-

» ralisé mes idées, et je vous supplie
» de ne faire aucune application.

» Les passions, qui agitent les hommes, se développent presque toutes
» dans leur cœur avant qu'ils aient la
» première idée de l'amour. La colère,
» l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition se manifestent dès l'enfance. Les
» objets en sont petits; mais ce sont
» ceux de cet âge. Ces passions ne paraissent violentes que lorsque l'importance de leurs objets les rend véritablement remarquables.

» Il est un âge où ce qu'on appelle
» amour se fait vivement sentir; mais
» est-il en effet autre chose qu'une portion du goût général que les hommes
» ont pour le plaisir? Cette passion prétendue se détruit par son usage; les
» passions réelles se fortifient sans cesse.
» La première est bornée à un tems
» quelconque; les autres s'étendent sur
» tout le cours de la vie. L'amour enfin
» n'est qu'un besoin des sens, et le plus

» court de plaisirs. Je vais développer
» ces idées.

» —Je vous avoue, monsieur, qu'elles
» me paraissent absurdes.

» —Pas tant, madame, pas tant.

» De ce que la sensation du plaisir
» qu'on nomme amour est très-vive, il
» ne s'ensuit pas que ce soit une passion.
» On suppose de la passion où il n'y en
» a pas; on croit même de bonne foi
» l'éprouver; on se détrompe par l'ex-
» périence. On a vu des gens, en ap-
» parence épris de la plus violente
» passion, prêts à sacrifier leur vie pour
» une femme, qui l'auraient fait peut-
» être, comme on fait dans l'ivresse des
» extravagances dont on rougit quand
» elle est dissipée; on a vu, dis-je, ces
» gens sacrifier cette même femme à
» l'ambition, à l'avarice, à la vanité,
» et même à la mode. Citez-moi un am-
» bitieux, un avare, un orgueilleux qui se
» soit corrigé. Pourquoi cette différence?
» c'est que les passions réelles vivent

» de leur propre substance. L'amour,
» au contraire, non-seulement s'use par
» son usage ; ainsi que je le disais tout
» à l'heure ; mais pendant sa courte
» durée, il a besoin d'un peu de contra-
» diction, et alors il s'associe l'amour-
» propre, qui le soutient pendant quel-
» que tems.

» — Monsieur, il est des amans ca-
» pables de tout sacrifier à leur passion.

» — Qu'est-ce que cela prouve, ma-
» dame? il n'est pas de goût sérieux ou
» frivole qui n'ait aussi ses fanatiques. La
» musique, la chasse, la danse peuvent
» devenir le goût exclusif de quelqu'un,
» et fermer son cœur à toutes les pas-
» sions. Mettez-vous pour cela au rang
» des passions la danse, la chasse et la
» musique?

» Les plus grands, et en même tems
» très-rares sacrifices que l'on connaisse,
» ont presque tous été faits par des
» femmes ; presque tous les bons pro-
» cédés leur appartiennent en amour, et

» mence en amitié, surtout quand elle
» a succédé à l'amour. — Ah, monsieur
» veut se remettre bien dans mon es-
» prit! — Non, madame, je veux sim-
» plement remonter à la cause de la
» différente manière d'aimer des deux
» sexes, et ce que j'ai à dire à ce sujet
» ne vous plaira peut-être point. Mais
» qu'il me soit permis de présenter, dans
» toute son étendue, un système qui
» n'est pas aussi chimérique que vous
» paraissez le croire. Je reprends.

» On dit, et les femmes aiment à
» entendre dire qu'elles ont l'âme plus
» sensible, plus sincère, plus coura-
» geuse en amour que les hommes. Cela
» vient uniquement de leur éducation,
» si on peut donner ce nom au soin qu'on
» prend d'amollir leur cœur, et de leur
» laisser la tête vide. Les femmes ne sont
» guères exposées qu'aux impressions
» de l'amour, parce que les hommes ne
» cherchent pas à leur inspirer d'autres
» sentimens. Ne tenant point à ce sexe

» par les affaires, ils ne peuvent [illegible]
» mer avec lui d'autres liaisons que celles
» des plaisirs; les femmes en font d'a-
» bord un devoir, ensuite leur occu-
» pation exclusive, enfin une habitude,
» et la plupart de ces héroïnes de ten-
» dresse passent leur vie à être flattées,
» gâtées, séduites, abandonnées. Livrées
» enfin à elles-mêmes, il ne leur reste
» pour ressource qu'une dévotion de
» pratique, d'ennui et d'intrigue; cette
» dévotion n'est pas plus une passion, que
» l'amour auquel elle a succédé.

» L'éducation des hommes, toute im-
» parfaite qu'elle est, a du moins l'avan-
» tage de les occuper, de remplir leurs
» têtes d'idées bonnes ou mauvaises, qui
» les détournent long-tems de celle de
» s'attacher. Les affaires, les emplois,
» les occupations quelconques viennent
» ensuite, et ne laissent à l'amour qu'une
» place subordonnée à des intérêts plus
» puissans, à de véritables passions. Ce
» qu'alors les hommes nomment amour,

» est l'usage de certains plaisirs qu'ils » goûtent d'abord avec ardeur, qu'ils » varient par dégoût, ou par inconstance, et auquel ils sont enfin forcés » de renoncer quand ce plaisir cesse de » leur convenir, ou quand ils n'y conviennent plus.

» Observez, madame, que si cet attrait du plaisir, qui séduit les deux » sexes, était vraiment une passion, les » effets en seraient précisément les » mêmes dans l'homme et dans la » femme, comme il est de fait que » l'avare court invariablement après l'or, » et l'ambitieux après les grandes places. » Tout bien examiné, il me semble que » l'amour, loin d'être une passion, n'est » que l'affaire de ceux qui n'en ont » point. »

J'allais continuer, lorsque la cloche nous a invités à rentrer au château. Ma jolie dame n'a pas manqué de me dénoncer comme un athée en amour. Toutes les dames ont jeté à l'instant sur

moi un cri général de proscription. Mais comme un bon dîner est préférable à une discussion, quel qu'en soit le sujet, il a été arrêté qu'on me donnait trois heures pour me préparer à comparaître devant une cour d'amour, qui s'assemblerait le soir pour me juger.

On a dîné gaîment; deux femmes de chambre intelligentes ont tout disposé; mes juges sont prêts; les débats vont s'ouvrir.

Le prévenu est revêtu, devant et derrière, d'un écriteau portant ces mots : *Athée en Cupidon.* Une couronne de myrte brisée est attachée à sa ceinture. Chargé de chaînes de roses, il est conduit par deux jeunes personnes, dignes gendarmes du royaume de Cythère. Il suffit qu'elles avancent d'un pas pour que j'en fasse deux : elles sont si jolies!

Je parais devant la cour. Un charmant petit amour en marbre s'élève au-dessus des gradins. Il est bercé par l'espérance, et tous deux sont voilés, sans

doute pour ne pas voir le blasphémateur, peut-être aussi pour ne pas entendre les blasphêmes nouveaux qu'il va proférer.

Je jette les yeux sur mes juges. Ma jolie dame du matin est président. Une brune piquante, qui m'a quelquefois désolé par ses espiégleries, est avocat général. Les conseillers, le greffier sont charmantes.

Le démon malin, déguisé en avocat général, lit mon acte d'accusation. Il n'a rien oublié, et il conclut à ce que je sois brûlé vif.

« Ayez pitié de moi, m'écriai-je; je » brûle déjà, et l'instruction n'est pas » commencée. » Une joie cruelle paraît dans les yeux de tous les membres du tribunal. Mes jolies gendarmes m'imposent silence, et M. le président prend gravement la parole.

« Avez-vous dit que l'amour n'est pas » une passion?

» — Je l'ai dit.

» — Avez-vous dit qu'il n'est que

» l'affaire de ceux qui n'en ont point?

» — Je l'ai dit.

» — Que la plupart des femmes âgées » n'ont pour ressource qu'une dévotion » de pratique, d'ennui et d'intrigue?

» — Je l'ai dit.

» Avez-vous laissé entrevoir à la de- » moiselle que vous êtes sur le point » d'épouser, que la dévotion sera un » jour son unique ressource?

» — Non, M. le président. Mon in- » térêt personnel, plus fort que l'amour, » parce qu'il est passion, ne me permet » pas de donner des armes contre moi. » Que j'épouse ou non, je me conduirai » en galant homme : voilà tout ce qu'une » femme raisonnable peut exiger.

» — Et si ces bons procédés s'éten- » dent jusqu'à la fin de votre vie, que » devient votre système hérésiarque, » abominable?

» — Ces procédés prouveront l'ab- » sence totale de la passion; car, il n'y » a plus d'amour où les procédés com-

» mencer. Mais je vous vois venir,
» M. le président; vous allez m'opposer
» ces liaisons qu'une longue suite d'an-
» nées a rendues presque respectables,
» parce qu'on suppose que le tems ne
» les a point affaiblies. Ces liaisons sont
» celles que l'amour a pu faire naître,
» mais que l'amitié a consacrées. En gé-
» néral, elles ne cessent d'être ora-
» geuses que lorsque l'amour est éteint.
» Ce sont d'abord des amans, qui, tantôt
» ivres de plaisir, tantôt tourmentés
» par des caprices, des jalousies d'hu-
» meur, de fausses délicatesses, passent
» quelquefois en un jour des caresses au
» dépit et à l'aigreur, s'offensent, se
» pardonnent et se tyrannisent mutuel-
» lement.

» Après avoir usé les plaisirs et les
» peines de l'amour, ces amans se trou-
» vent heureusement dignes d'être amis,
» et c'est de ce moment seul qu'ils vi-
» vent heureux.

» Un état si rare et si précieux fe-

» rait le charme d'un âge avancé, et » empêcherait de regretter la jeunesse. » La réflexion, qui détruit ou affaiblit » les autres plaisirs, parce qu'ils consis- » tent dans une sorte d'ivresse, aug- » mente et consolide celui-ci : notre » bonheur est doublé, quand la raison » nous en démontre la réalité.

» A l'égard d'un autre genre de » vieilles liaisons que le public a la » bonté de respecter sur parole, que » verrait-on, si on pouvait voir de près? » Des gens qui continuent de vivre en- » semble, parce qu'ils ont long-tems » vécu ainsi. La force de l'habitude, » l'incapacité de vivre seul, la difficulté » de former de nouvelles liaisons » retiennent beaucoup de ces amans sans » amour, et donnent à l'ennui même » un air de constance. Ils ont cessé de » se plaire et se sont devenus néces- » saires. Ils ne peuvent se quitter; quel- » quefois même ils ne l'oseraient. Ils » soutiennent un rôle pénible par pur

» respect à main. En effet, on s'est
» pris avec l'engouement de l'amour; on
» a annoncé hautement son bonheur;
» on a contracté un engagement devant
» le public; on l'a ratifié dans des oc-
» casions d'éclat. Mais le charme se
» dissipe avec le tems; l'illusion cesse.
» On s'était regardé réciproquement
» comme parfaits; on ne se trouve plus
» même estimables. On se repent, on
» n'ose l'avouer; on s'obstine à vivre
» ensemble en se détestant, et l'on
» tremble de rompre un engagement
» dont on a fait gloire.

» Les vieilles liaisons exigent, pour
» être heureuses, plus de qualités qu'on
» ne l'imagine. L'amour tient lieu de
» tout aux amans; son objet lui suffit;
» mais l'objet se flétrit, l'amour s'éteint,
» et il n'est pas d'esprits assez féconds
» pour remplacer l'illusion, et servir de
» ressource contre la langueur d'un
» tête-à-tête continuel. S'il existait de
» l'esprit de cette espèce, il faudrait

» que les deux amans en fussent également
» pourvus, car la stérilité de l'un
» étoufferait la fécondité de l'autre. Il
» n'y a que l'esprit qui serve d'aliment
» à l'esprit ; il ne produit pas long-
» tems seul.

» On cherche, on croit avoir trouvé,
» et l'on cite des exemples de constance
» dans les hommes d'un âge avancé.
» Cette constance n'est qu'extérieure.
» Un vieillard s'excite à aimer par la
» crainte seule de ne plus paraître jeune.
» Il n'aime qu'avec inquiétude, parce
» qu'il tremble de laisser échapper ce
» qu'il n'est pas sûr de retrouver. Dans
» la jeunesse, on ne connaît que le desir;
» il s'éteint ; mais il renaît à l'instant.
» La jeunesse desire avec force, jouit
» avec confiance, se dégoûte prompte-
» ment, et quitte sans crainte, parce
» qu'elle remplace avec facilité. Voilà
» le secret de la légéreté d'un âge et
» de la constance de l'autre.

» Je me résume. J'ai démontré, je

» crois, ce matin et maintenant que les
» hommes naissent avec toutes les pas-
» sions, hors celle de l'amour; que cette
» prétendue passion n'occupe l'homme
» qu'un tems limité, tandis que les pas-
» sions réelles s'affermissent par l'âge;
» que l'amour, comme la dévotion,
» n'est communément chez les femmes
» que l'effet du désœuvrement; que ce
» qu'on appelle passions constantes
» n'existe que par des causes indépen-
» dantes de l'amour, et je conclus de
» tout cela que nous avons tous plus ou
» moins de goût pour le plaisir; que l'a-
» mour n'est pas une passion, que même
» il n'existe pas, et que le mot *amour*
» n'exprime que le desir, ou l'espèce
» d'ivresse qui l'accompagne.

» — Enfin vous avez développé vos
» odieux principes dans toute leur éten-
» due. Vos aveux sont formels. Avez-
» vous quelque chose à ajouter pour
» votre justification?.

» — Je demande au tribunal qu'il » me soit permis de faire une seule » question, et je supplie qu'on y ré- » ponde avec franchise.

» — Je vous le promets, monsieur.

» — Vous aimez beaucoup vos maris, » mesdames; le fait est constant. Mais » les aimez-vous précisément comme » vous les aimiez pendant les premiers » six mois de votre mariage? Une heure » d'absence vous paraît-elle insuppor- » table? Le retour de l'objet aimé » fait-il encore battre votre cœur? Un » de ses regards allume-t-il ce feu brû- » lant que décèle une aimable lan- » gueur? Passez-vous, à parler de votre » amour, des heures entières qui s'é- » coulent comme des secondes? Retrou- » vez-vous en présence l'un de l'autre, » ce silence qui occupe si délicieusement » des cœurs repliés sur eux-mêmes? Vous » écrivez-vous, quand vous êtes séparés, » avec ce style inégal, mais rapide, que

» donne l'exaltation de la tête et du » cœur? Avez-vous seulement pensé à » comparer vos premières lettres à celles » que vous avez écrites, il y a un an, » il y a six mois, il y a huit jours?

» — Mais, monsieur, il semblerait, » à vous entendre, que nous pourrions, » dans dix ans, ne plus aimer nos maris » du tout.

» — Les aimer d'amour, madame, » la chose est impossible. Mais vous » conserverez pour eux un sentiment » doux, moins tumultueux, par cela » même plus facile à satisfaire, et heu- » reux les époux, qui, comme vous, » se préparent, sans s'en douter, à » remplacer l'amour par des vertus! »

Les membres du tribunal se regardent, et l'avocat général éclate de rire. Le rire se communique de proche en proche. Tout le monde rit, à l'exception de mes jolis petits gendarmes, qui n'ont pas aimé encore, mais qui commencent

à éprouver cette inquiétude vague, qui annonce le développement du cœur. Ils ne peuvent concevoir que quand on aime une fois, ce ne soit pas pour la vie. Les éclats de rire recommencent, et à cet accès de gaieté succèdent méditation, discussion, délibération. Les dames inclinent vers l'indulgence; les petites demoiselles invoquent leur sévérité; mais comme les gendarmes n'ont pas voix délibérative devant un tribunal, celui-ci, sans égard aux réclamations, a prononcé ainsi qu'il suit :

« Le tribunal se gardera bien de rien » décider sur une question aussi délicate : il donnerait peut-être gain de » cause au prévenu, qui ne paraît pas » avoir besoin d'encouragement à l'infidélité. En conséquence, il est absous. » Mais le tribunal le menace de toute » son indignation, s'il propage ses principes, et la colère de six femmes n'est » pas impuissante. Il lui est ordonné de

» laisser Dieu à l'indigent et à l'opprimé,
» Saint-Michel à ceux qui craignent le
» diable, et l'amour constant à ceux qui
» y croient. »

Ici mes chaînes tombent, et l'usage prescrivant à celui qui gagne un procès de remercier ses juges, j'embrasse les miens avec un extrême plaisir; mais sans *passion*.

JE VOUS AIME DE TOUT MON CŒUR.

Il y a deux langues dans ce monde, celle de la franchise, que tout le monde entend; celle de la dissimulation, que chacun cherche à deviner, et sur laquelle chacun se trompe, après y avoir été pris vingt fois.

On ferait de gros volumes sur l'abus des mots, si on avait le tems de prendre note des mensonges continuels que l'usage arrache aux *plus honnêtes gens*, ou si la fausseté du moment ne faisait oublier celle qui a précédé. Mais, après tout, à quoi bon faire des livres? Ont-ils jamais converti personne? Le diable n'est-il pas plus persuasif que tous les raisonnemens nés et à naître, et loin de chercher à le combattre, l'homme n'a-

t-il pas poussé l'absurdité jusqu'à lui élever des autels ? Qu'était Plutus ? Le Diable. Vénus et monsieur son fils ? Le Diable. Mars ? Le Diable le plus diable. Minerve ? Oh, grâce pour celle-là, d'autant mieux que ses temples n'ont jamais été très-fréquentés. N'affligeons pas la bonne déesse de toutes les manières.

On nous dit, on nous répète que Plutus, Vénus et Mars sont des dieux ou des diables du paganisme, et que nous devons les avoir en horreur. Hélas, jamais leur culte ne fut plus répandu. Plutus se loge partout où il aperçoit un palais; il n'est pas de coin dans Paris où ce fripon d'Amour n'ait une petite chapelle; et tous nos jeunes gens veulent avoir le pot-en-tête et la dague au côté. Oh, païens, infâmes païens que nous sommes !

Mais où vais-je m'égarer à propos de l'abus des mots ? Revenons, revenons bien vite à la place modeste que la nature m'a assignée.

Je ne suis pas intéressé, et puis *j'aime les hommes de tout mon cœur.* Mais je tiens à ce qui m'est dû; je dois, et pour que je puisse payer, il faut que l'on me paie.

Je vais chez un ami intime, à qui j'ai prêté de l'argent sur une simple reconnaissance : prend-on des sûretés avec un ami ? Il me propose de déjeûner ; j'accepte : le vin versé par un ami paraît toujours meilleur. En croquant le martin-sec, arrosé de vieux Chambertin, je parle de mes dix mille francs. « Ah, » mon cher ami, jugez du chagrin que » j'éprouve de ne pouvoir me rendre à » vos desirs. Je n'ai pas un sou en caisse, » et je suis forcé de représenter. J'em- » prunte tous les jours à des gens que » je n'aime pas du tout, et à qui je suis » forcé de rendre. Mon cher ami, prêtez- » moi dix mille autres francs ; vous ne » pouvez mieux les placer : vous savez » que *je vous aime de tout mon cœur.* » — Mon cher ami, il faut que j'en

» paie douze demain, et je comptais sur » vous. » Mon cher ami fronce le sourcil; il fait un signe à son domestique; son domestique lui dit, d'un air gauche et bête, que madame la comtesse a déjà envoyé trois fois. Mon cher ami me dit qu'il ne peut faire attendre madame la comtesse, qui *l'aime de tout son cœur*, et mon cher ami est borgne, bossu et boiteux. Il prend son chapeau et sa canne et me laisse avec son valet. Je sors: c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Je rencontre dans la rue l'homme aux douze mille francs. Il m'aborde d'un air franc et ouvert. « Je suis enchanté de » vous rencontrer, uniquement pour le » plaisir de vous voir, car vous n'avez » pas oublié que c'est demain qu'échoit » la lettre de change que vous avez pas- » sée à mon ordre. » Je rougis, je pâlis, je balbutie; je lui raconte ce qui vient de se passer chez l'homme qui est obligé de représenter. « Voilà qui est » très-malheureux, me dit-il. Mais j'ai

» moi-même des engagemens à remplir.
» Si vous ne payez pas demain, je ferai
» protester, je vous poursuivrai au tri-
» bunal de commerce, et j'en serai au
» désespoir, car *je vous aime de tout*
» *mon cœur.* »

Ce misérable a cinquante mille livres de rente, et n'en dépense pas dix par an. Mais que répondre à quelqu'un qui s'exprime aussi clairement? Je ne me soucie pas de faire un semestre à Sainte-Pélagie; il faut que je m'exécute. Je fais porter au *Mont-de-Piété*, qui n'a rien de pieux, les bijoux de ma femme et ma vaisselle, et cela parce que l'un ne veut pas me payer, et que l'autre veut l'être, quoique tous deux *m'aiment de tout leur cœur.*

Il est très-pénible pour un homme qui pense de mettre ses effets en gage. Cependant j'ai toujours cru que lorsque le malheur nous poursuit, et que nous ne pouvons plus lui échapper, il ne nous reste qu'un parti à prendre : c'est de

nous retourner et de lui rire au nez. Afin de lui échapper, ou de rire, je laisse madame à la maison. Une jeune femme, qui a des talens, trouve toujours quelque moyen de dissipation, et je me décide à aller demander, à dîner à un jeune homme marié depuis six mois à une demoiselle qui l'idolâtrait. J'ai contribué à faire ce mariage; j'ai été à la nôce; j'ai fait l'épithalame; j'ai pris la jarretière de la mariée; je suis sûr d'être bien reçu.

On m'accueille comme un vieil ami. La petite dame fait quatre pas au-devant de moi. Elle me présente son menton, parce qu'elle met du rouge, quoiqu'elle n'en ait pas besoin. Je baise ce menton aussi haut qu'il m'est possible; le mari me serre la main; un joli officier me salue d'un air froid; quelques bons hommes me demandent si l'usage des œufs sera permis ce carême; on se met à table.

Le bon vin circule; la conversation

s'égaie ; on oublie les malheurs publics et particuliers. La petite dame m'avait placé à sa droite ; le joli officier était à sa gauche. Je ne sais trop ce qui se passait sous la table ; mais je recevais de tems en tems des coups de genou, dont mon amour-propre était tenté de se faire les honneurs. Il y avait heureusement devant moi une glace, qui a dissipé en un clin-d'œil toutes mes illusions. Je me suis rendu justice, et ne pouvant être acteur, je me suis amusé à faire le tacticien. J'ai bientôt remarqué que ces coups de genou, qui d'abord avaient flatté ma vanité, n'étaient que des ricochets qui me venaient de M. le capitaine. S'il frappe partout, me disais-je, aussi vigoureusement qu'à table..... je plains les ennemis.

Au moment où on passe au salon pour prendre le café, on annonce un bijoutier. « Ce n'est pas le moment, s'écrie » l'époux avec humeur. — Ce l'est toujours, mon ami, de voir de jolies

» choses. — Mais, ma femme !..... —
» Mais, monsieur ! — Faites entrer ;
» puisque madame le veut.
» — Oh, mon ami, les jolies boucles
» d'oreilles ! la charmante bague ! —
» Mais, madame, vous avez de tout cela
» à ne savoir qu'en faire. — Mon bon
» ami, mon cher ami, *je vous aime de*
» *tout mon cœur ;* ne me refusez pas ces
» bagatelles-là. » Elle embrassait son mari avec une affection si vraie !... Mais elle avait passé une main derrière elle, et j'ai surpris le capitaine qui la baisait avec transport : elle a la main fort jolie, cette petite dame-là. Elle s'est aperçue que j'apercevais ce manége, et elle est partie d'un éclat de rire. « Comment
» trouves-tu M. de Saint-Albin, qui me
» baise la main pendant que tu m'em-
» brasses ? — Ah ! c'est très-plaisant,
» madame. — Revenons, mon ami, aux
» boucles d'oreilles et à la bague. —
» Mais quelle enfance, ma chère amie !
» — Tu résistes encore ! ne t'ai-je pas

» dit que *je t'aime de tout mon cœur?*
» — Cela est fort bien, madame; mais....
» — Tiens, mon ami, composons; je
» me contente des boucles d'oreilles, » et elle les tire de l'écrin. « M. de Sain-
» Albin part après-demain pour sa gar-
» nison; tu es son ami; je veux qu'il
» emporte un souvenir. » Elle prend la bague, et la passe au doigt de l'officier. Le mari fait la moue; il réfléchit un moment; il juge sans doute qu'il ne lui conviendrait pas de paraître économe en présence de dix personnes; il paie, et quelques minutes après, sentant peut-être la sottise qu'il a faite, et voulant l'excuser, il nous dit du ton le plus sentimental: « Comment refuser quelque
» chose à une femme qui *m'aime de tout*
» *son cœur?* » L'officier sourit; je lève les épaules; les autres ne voient rien, ne pensent à rien, et boivent de toutes les liqueurs. Je sors.

Lorsqu'on a des effets en gage, on ne peut les en retirer que par deux moyens;

diminuer sa dépense, ou ajouter à ses revenus. Je ne donnerai plus à dîner ; mais je dînerai chez les autres. Je demanderai une place, et je l'obtiendrai : on en donne à tout le monde. D'ailleurs j'ai été l'ami de cœur d'un pauvre diable redevenu grand seigneur, et très-certainement je n'aurai qu'un mot à lui dire.

Je vais chez mon ami le grand seigneur. Un monsieur, couvert d'or et portant une épaulette de colonel, me dit que son excellence n'est pas visible. Je demande la permission d'écrire un mot à son excellence. M. le colonel m'invite à entrer chez lui. Je réponds par une profonde inclination ; j'entre et je vois que je suis chez le portier de mon ami.

J'écris sur un carré de papier, grand comme une carte à jouer ; je tutoie son excellence, et je signe : *ton vieil ami.* Le portier, qui sait lire, me comble de civilités. Il court, aussi vite que le per-

met son triple menton, et un ventre qui tombe sur ses genoux. Il remet mon billet à un domestique, qui le passe à un autre ; celui-ci à un troisième. Un quatrième descend l'escalier en deux sauts ; il vient à moi ; monseigneur m'attend.

Je suis introduit. Mon ami vient au-devant de moi. Il a le sourire sur les lèvres, la satisfaction dans les yeux. Il me prend la main ; il me force à m'asseoir ; il m'adresse les choses les plus obligeantes. Il est fâché de ne m'avoir pas prévenu. Mais le fardeau des affaires est si pesant ! Il regrette d'avoir été si longtems sans me voir. C'est ma faute. Pourquoi ne me suis-je pas présenté plutôt ? Il présume que j'ai quelque chose à lui demander, et je peux compter sur ses services.

Je parle d'une petite place vacante de dix à douze mille francs. Il me permet à peine de finir. « Vous aurez cette place, » mon ami, vous l'aurez très-certaine-

» ment. Qui convient mieux pour la » remplir qu'un homme que *j'aime de » tout mon cœur?* Passez demain chez » le ministre de ***. »

Voilà un brave homme, pensais-je en me retirant : les honneurs et l'opulence ne lui ont pas ôté la mémoire.

Je cours le lendemain chez le ministre. Monseigneur n'est pas visible. On me conduit de sa part chez un chef de division, qui me renvoie à un sous-chef, qui me renvoie à un commis, qui m'apprend que la place que je sollicite a été donnée hier soir, à la demande de mon ami le grand seigneur, au frère d'une danseuse de l'Opéra.

Je suis outré, furieux. Je retourne chez le colonel-suisse-portier, et je jette feu et flammes. Le portier-suisse-colonel veut me mettre à la porte. Je résiste, il fait venir la garde. On me conduit chez le commissaire de police, qui m'apprend qu'il faut parler bas chez un grand seigneur, à peine d'être mis en prison. Je

me le tiens pour dit. Je rentre chez moi, et je répète dans l'amertume de mon âme : « L'ingrat ! le fourbe ! il me pres-» sait la main, en me disant avec effu-» sion, *je vous aime de tout mon cœur.*»

J'évite les hommes ; je me borne à la société de ma femme, que j'ai tirée de la médiocrité, qui est bonne, sensible, reconnaissante, et qui *m'aime* vraiment *de tout son cœur.* La vie sédentaire ne me vaut rien, dit-elle. Elle me prie, elle me presse de prendre le grand air, de faire un peu d'exercice ; sa santé tient à la conservation de la mienne. Je cède à ses instances ; je sors, lorsqu'elle me fait observer que le tems est serein ; qu'un soleil bienfaisant me pénètrera de ses rayons.

Je passe un jour au Palais-Royal. J'achète un fort joli pâté, que je me promets de manger avec ma femme, et comme il n'est pas commode de se promener avec un pâté sous le bras, je rentre aussitôt.

Sur le même carré que moi, loge un assez beau garçon, qui semble épier toutes mes démarches. Je n'aime pas les espions, et je ne veux pas que celui-ci sache que je vais manger un pâté. Je monte par l'escalier dérobé, dont j'ai toujours une clé dans ma poche, et je trouve..... oh, mon Dieu! je trouve le voisin et ma femme..... occupés à m'imprimer un caractère indélébile.

Je fais du bruit, et cela est assez naturel. Ma femme me dit froidement que le soin de ma santé exige que je sorte; qu'elle ne peut, sans ses diamans, se montrer décemment en public, et que pendant mes absences, il faut bien qu'elle passe le tems à quelque chose. Ces raisons ne me paraissent pas convaincantes; je tempête, je menace; ma femme m'atterre, et me ferme la bouche avec ces mots: « Hé, tant d'autres le sont » qui valent mieux que vous. »

Quelle suite d'événemens et de revers, occasionnés par des gens que

j'aimais, ou qui *m'aimaient de tout leur cœur!* Cette phrase serait-elle vide de sens? n'est-elle qu'une de ces vaines formules, qu'on prodigue à tort et à travers? Ma foi, j'en ai peur..... mais non, non.

A MADAME ***.

Je vois une figure empreinte
Du charme heureux de la candeur;
Dans ces yeux, remplis de douceur,
L'âme la plus sensible est peinte.
De l'aimable folie une légère teinte
Fait valoir chaque trait d'un esprit enchanteur.
Ah! c'est à vous qu'on peut dire sans feinte:
Je vous aime de tout mon cœur.

CAUSE CÉLÈBRE.

DANS tous les pays du monde, on recherche les causes célèbres; dans tous les pays du monde, il est des gens qui spéculent sur la curiosité publique, et qui ajoutent à l'éloquence ou au bavardage des avocats. Pourquoi n'exploiterais-je pas aussi une mine qui n'est la propriété de personne, mais qui appartient à tous, comme les fruits de la terre, dans l'âge d'or, étaient à celui qui voulait les cueillir.

Je sais que les causes célèbres sont ordinairement publiées par des savans qui portent la toge et la chausse; mais

L'usage est fait pour le mépris du sage.

Et je ne vois pas d'ailleurs ce qu'une chausse et une toge ajouteraient à mon mérite personnel. Au surplus, pour

calmer les personnes très-scrupuleuses, non pour elles-mêmes, mais pour les autres, ces personnes qui veulent que chacun fasse son métier, et qui en changent selon les circonstances, comme de visage et d'opinion, je veux bien leur apprendre que je ne suis pas tout à fait étranger à l'honorable profession d'avocat. J'ai commencé mon droit à Paris et à Reims : il est vrai que je ne l'ai fini nulle part.

On peut déjà remarquer que je n'étais pas sans dispositions pour le barreau : voici une introduction étrangère au sujet, et par conséquent inutile au lecteur; mais qui, grossoyée en façon de requête, produirait quelques rôles qui ne seraient pas perdus pour tout le monde. J'entre en matière enfin, car il ne faut abuser de rien, pas même du droit de grossoyer.

Un bon marchand de la cité de Londres avait fait apprendre à son fils le grec et le latin, d'après le principe,

généralement admis alors, qu'on ne peut laisser à ses enfans un héritage plus sûr qu'une bonne éducation. En conséquence de ce système, le petit Williams était sorti de son école aussi savant qu'il fallait l'être pour entrer à l'université d'Oxford.

Au bout de quelques années, il parlait latin comme Ciceron, et grec comme Démosthènes. Il possédait parfaitement l'histoire ancienne, et ne se doutait pas de ce qui se passait dans son pays.

Il rentra chez son père, la tête pleine de mots et vide d'idées. Il citait à tout propos; son père était dans l'admiration; mais ses amis, qui ne connaissaient ni M. Thémistocles ni M. Décius, cessèrent de fréquenter sa maison, d'après le privilége qu'on a en Angleterre, d'éviter les lieux où on s'ennuye.

« En Angleterre, allez vous dire? En » Angleterre comme ailleurs. Pas du

» tout, M. l'Aristarque. Ne vous est-
» il jamais arrivé de vous ennuyer au-
» près d'un malade dont vous convoi-
» tiez la succession? De bâiller auprès
» d'un mari, dont la femme vous parais-
» sait aimable? De caresser, chez un
» protecteur, le petit chien qui vous
» enfonçait les ongles dans les jambes?
» De faire des visites de politesse, ou
» de devoir? De faire le piquet d'une
» vieille tante sourde, pour glisser un
» billet à sa nièce? D'écouter, avec des
» marques de déférence, un imbécile,
» qui bégaie, parce qu'il a un cordon
» rouge ou bleu? De lire un ouvrage
» assommant, parce que l'auteur est de
» vos amis, et qu'il faut que vous lui
» disiez du bien de son livre? D'écouter
» cinq à six airs, chantés avec une voix
» aigre et sans mesure, parce que la
» chanteuse vous a donné à dîner?
» D'aller, par complaisance, à une
» séance de l'institut?....

» —Hé, monsieur, tout cela se fait sans

» doute à Londres comme à Paris. —
» Oui, dà? Hé bien, à la bonne heure.
» Revenons. »

Le père de Williams eut le malheur d'éprouver plusieurs banqueroutes, qui l'obligèrent à la faire à son tour, ce qui ne l'enrichit pas, comme cela arrive quelquefois ailleurs. Il vendit tout, jusqu'à son mobilier, pour payer ses dettes, ce qui encore n'arrive pas souvent ailleurs. Il se retira dans un hospice établi en faveur des vieillards indigens et probes, et il laissa son fils dans le monde, avec son grec et son latin, M. Régulus et M. Léonidas.

Le jeune Williams porta son érudition et sa misère aux pieds de tous les gens en place. Il voulait être secrétaire chez l'un, précepteur chez l'autre. L'un n'écrivait que des billets d'invitation; l'autre avait donné à son fils un maître d'arithmétique, et un *professeur à boxer.*

Williams commença à sentir qu'il vaut mieux savoir un métier que le

latin. C'était aussi l'avis de Jean-Jacques, qui n'était pas plus bête qu'un autre, quand il se donnait la peine de raisonner.

On rabat de ses prétentions, à mesure que la misère se fait sentir davantage : un laquais mange tous les jours. Williams serait entré, assez volontiers, dans une maison opulente, pourvu cependant qu'il ne fallût pas porter la livrée. Il trouva bientôt, dans les papiers publics, une condition telle qu'il la desirait. Mais comment se présenter sans répondans, et le moyen de consentir à devoir quelque chose à des amis qui avaient abandonné son père au moment de sa catastrophe, ainsi que cela se pratique assez partout ? Williams s'avisa d'un expédient digne d'un Romain, dans les beaux jours de la république : il fit une liasse des quittances des créanciers de son père, et il fut hardiment se présenter.

« Madame, dit-il, je ne connais per-

» sonne de qui je puisse me recom-
» mander; mais je suis le fils d'un hon-
» nête homme, en voilà des preuves,
» et je tiens encore à l'âge heureux
» où on n'a pas oublié les leçons de
» morale qu'on trouve dans l'histoire
» ancienne. »

Madame tenait plus, selon les apparences, à l'histoire moderne qu'à l'ancienne, car elle ne donna pas une grande attention à la harangue de Williams; mais, en revanche, elle l'examina fort attentivement.

Il était porteur d'une jolie figure; il était bien fait, et il ne s'en doutait pas.

Une femme de chambre, qui paraissait être dans l'étroite intimité de madame, fut aussitôt chargée d'installer Williams, et de l'instruire de ce qu'il aurait à faire. Ses fonctions ne devaient pas être fatiguantes. On lui assigna, pour poste, l'antichambre, où il fallait qu'il fût à huit heures du matin, proprement mis et en linge blanc, et où il

n'aurait rien à faire qu'à être attentif au coup de sonnette, et à se présenter aussitôt chez madame.

Madame avait vingt-cinq ans. Elle était jolie et belle à la fois. On l'avait unie à un homme de soixante ans, grand chasseur, grand buveur, et une semblable position a toujours quelque chose de très-critique pour une femme de cet âge-là.

Il est, dit-on, de belles dames qui ne prévoyent pas la veille ce qu'elles voudront le lendemain; qui ne se soucient ni d'aller chez les autres, ni d'attendre chez elles, et qui sont bien aises d'avoir sous la main, et au premier coup de sonnette, ce qui peut les amuser un moment.

Madame sonna ; Williams entra. Madame lui dit de s'asseoir auprès d'elle ; Williams rougit et recula. Madame se leva et fut lui parler de très-près. Williams rougit plus fort, et sa respiration s'embarrassa. Je ne sais, précisé-

ment, ce qu'ajouta madame; mais elle s'expliqua si clairement, que Williams se rappela le trait qui a immortalisé un des Scipions. Il fit remarquer très-respectueusement à madame qu'un esclave à Rome, qui jouait un pareil tour à son maître, était puni de mort. Les yeux de madame s'allumèrent; elle se pinça les lèvres, renversa un déjeûner de porcelaine, et tourna le dos à Williams.

Monsieur rentra, fatigué, excédé d'avoir couru, pendant six heures, un lièvre qui ne lui avait pas fait de mal, et qu'il n'avait pu prendre. Il trouva madame en colère, Williams interdit, et le parquet couvert des débris de sa porcelaine. Madame se plaignit amèrement de la maladresse du laquais qu'elle avait arrêté la veille; monsieur lui dit qu'il fallait le renvoyer. Williams déclara, avec ingénuité, que madame avait renversé le déjeûner, et qu'il était innocent du fait. Il allait, proba-

blement, remonter à la cause de la colère de madame, lorsque monsieur l'interrompit vivement, lui dit qu'il était un *liar*, un *rascal*, et que madame ne l'avait jamais trompé. Il lui donna un coup de poing et une guinée, et il le mit à la porte.

Williams retourna lire la gazette, qui lui indiqua une autre maison, où il fut se présenter, ses quittances à la main.

Madame n'était plus jeune, elle n'avait jamais été jolie. Cependant elle avait contracté certaines habitudes auxquelles elle tenait encore beaucoup, et elle couvrait, des dons de Plutus, une figure sans effet. Williams fut retenu pour le même genre de service qu'il avait refusé de remplir dans la maison d'où il sortait. Il n'avait pas eu besoin de réfléchir longtems, pour sentir que ce qui avait contribué à immortaliser Scipion était duperie dans un pauvre domestique, qui ne peut prétendre à jouer un rôle dans l'histoire, et il se

soumit d'assez bonne grâce à gagner les guinées de madame.

Les femmes ont, dit-on, une adresse incroyable pour cacher certaines peccadilles, même à ceux qui ont le plus d'intérêt à éclairer leur conduite. Cependant il est des momens où la plus fine ne calcule rien, et madame oublia tout à fait l'heure où monsieur était dans l'usage de rentrer. Monsieur rentra, très-mal-à-propos pour lui, parce qu'il est des choses qu'un mari ne se soucie pas de voir, et plus mal-à-propos pour Williams, qu'il accabla de coups, et à qui il ne donna pas *un penny*.

Williams sortit de cette maison, chargé de contusions, et il se mit à rêvasser, en marchant au hasard. Je suis bien malheureux, se disait-il, j'ai été battu et chassé pour avoir fait le Scipion; me voilà battu et chassé encore pour avoir fait le contraire : comment faut-il donc se conduire, pour n'être ni chassé, ni battu?

En se parlant, en se frottant les joues, en grimaçant, en bâillant, Williams arriva sous les murs de *White-Hall*. Là, un grand tableau, à demi usé, représentait un tigre d'une grosseur effrayante; un lion, près duquel celui de Némée n'était qu'un lionceau; un prince noir, que le dieu des jardins avait comblé de ses dons, et qui méritait l'empire du monde, s'il suffit, pour l'obtenir, de porter le plus beau des sceptres qui jamais ait séduit la beauté.

Un peu plus bas, paraissaient deux femmes, qui pourtant n'en faisaient qu'une. Elles avaient deux têtes, quatre bras, quatre pommes, très-préférables à celles des Hespérides; mais, des hanches à la pointe des pieds, elle n'avaient que ce qui est propre à une seule femme. Figurez-vous l'Isis et la Tamise, séparées jusqu'à leur confluent, et se jetant dans la mer par une même embouchure.

Il résultait de cette organisation, que lorsque l'une voulait marcher, l'autre

était obligée de la suivre ; que lorsque la seconde voulait s'asseoir, la première était forcée de s'arrêter ; que quand une des sœurs éprouvait un besoin, il fallait que son inséparable compagne s'y soumît, quoique elle ne le partageât point ; ce qui amenait quelquefois entre elles des contestations assez vives.

Le Bobêche de ce pays-là arrêtait les passans par ses quolibets. Un lambeau de tapisserie se levait, pour une modique rétribution, et donnait un libre accès aux curieux.

La nouveauté de ce spectacle rappela l'*Androgyne* à la mémoire fidèle de Williams, et il se sentit frappé d'admiration. Les descriptions emphatiques de Bobêche, les plaisanteries un peu vives dont il les assaisonnait, excitèrent la curiosité de l'auditoire ; la salle s'emplit en un instant, et Williams se trouva sur la première banquette.

M. Randall, propriétaire de cette ménagerie, s'étendit longuement sur les

qualités et les vices du tigre, du lion, et d'une quantité d'autres animaux, dont il avait dédaigné de charger son enseigne. Si on l'en croyait, il avait fait, trois fois, le tour du monde. Les montagnes les plus élevées de l'Europe, les déserts de l'Asie, les sables de l'Afrique, les contrées les plus reculées de l'Amérique, n'avaient rien de rare, ou d'intéressant, qui ne fût dans sa précieuse collection, et il faisait à lui seul les délices de la cour et de la ville. « Puisque vous avez » vu tant de choses, lui dit Williams, » pourriez-vous me dire si les *sangliers* » de Macédoine grognent, comme nous » l'assure *Pline* ; si la femme, qui » gronde, fait fuir le lion? Est-il vrai que » le *goulu*, le plus vorace des animaux, » contrefasse l'enfant qui crie, pour attirer sa proie ; que l'oiseau *trochilos* » serve de cure-dent au crocodile, et que » pendant que celui-ci se délecte et bâille » de plaisir, l'*ichneumon* se glisse dans » ses entrailles, et les dévore? Avez-vous

» rencontré des autruches plus hautes » qu'un homme à cheval? avez-vous vu » la *mérope* voler en arrière, avec le » seul secours de sa queue? savez-vous » la dialecte dont se servent les oiseaux » de l'île de *Diomède*? Ce n'est plus que » d'eux qu'on peut apprendre la vraie » prononciation grecque. Hélas! nous » avons perdu le *porphyre*. Ce chaste » oiseau avertissait les maris des infidé- » lités de leurs femmes, et elles se sont » liguées pour en exterminer la race. »

Williams fut arrêté là, et vous devinez par qui. Les femmes, qui faisaient partie de l'auditoire, n'avaient pas payé, disaient-elles, pour entendre les fables qu'ont racontées les voyageurs. Elles appelèrent, à voix basse, d'abord, celui qu'elles avaient admiré en peinture. Ce premier chuchotement s'éleva peu à peu en *crescendo* général. Bientôt, on n'entendit plus, dans la salle, qu'un cri : le prince noir! le prince noir!

M. Randall, très-embarrassé des

questions multipliées que venait de lui adresser Williams, sut intérieurement bon gré à ces dames de le dispenser d'y répondre, et il se hâta de les satisfaire.

Le monarque africain parut. Son front auguste était couvert d'un diadême de plumes de coqs; le cinquant et la pourpre brillaient sur ses reins; son sabre étincelait du feu de diamans faux; il tenait à la main un arc qui avait incontestablement appartenu à la reine de Carthage; enfin il ressemblait parfaitement à un héros d'opéra, à cette différence près qu'il portait une tunique ouverte par devant, et qu'il n'était pas dans ses usages d'avoir le pantalon de couleur de chair.

Il s'avança avec une majesté pleine de grâces, et il salua les dames, qui baissèrent un peu les yeux, par une très-bonne raison : c'est qu'elles n'étaient pas venues là pour regarder.... au plafond.

Les témoignages de l'étonnement et de la plus vive satisfaction éclatèrent de toutes parts. Des soupirs étouffés se mêlèrent aux *bravo*, et on distingua nettement ces mots, articulés par de très-jolies bouches : Plût à Dieu que mon mari !.... Plût à Dieu que mon amant !....

Comme on ne peut toujours admirer et former des vœux inutiles, l'enthousiasme général se calma insensiblement, et on parla de la beauté double, qui pourtant n'en faisait qu'une à un point assez intéressant.

Deux filles, jeunes comme Hébé, jolies et fraîches comme elle, s'avancèrent, soutenues sur deux colonnes d'albâtre. C'est tout ce qu'elles avaient à elles deux, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

M. Randall les fit nées à la Cochinchine. La beauté est de tous les lieux ; partout elle exerce le même empire. On n'écoutait plus M. Randall, on admirait.

Les hommes étaient dans l'enchantement, et les femmes ne trouvaient aux deux sœurs d'autre défaut que celui de leur conformation. Jugez combien elles étaient belles!

Lindamire était blonde. Ses grands yeux bleus exprimaient une douce langueur. Ceux d'Indamore étaient noirs et animés. Les bras les mieux arrondis; des gorges naissantes, dessinées par l'Amour, faisaient des deux sœurs deux femmes accomplies.

Williams avait un cœur tendre, et ce cœur n'attendait que le moment de se développer. La touchante Lindamire fit sur lui l'impression la plus forte, et la jalousie naquit en son sein en même tems que l'amour. Il fut révolté de voir tant de charmes livrés à l'œil de la curiosité impertinente. Il se remit cependant un peu, en pensant que Vénus sortit nue du fond de la mer, et qu'il fallait bien qu'elle eût été vue dans cet état, pour que le fait historique parvînt

jusqu'à nous. Il se souvint que les filles de Sparte paraissaient sans voiles dans les fêtes publiques, et il conclut de tout cela que Lindamire pouvait suivre un plus mauvais exemple que celui d'une déesse qui avait eu des temples par toute la terre, et que celui des filles les moins soigneuses de leur toilette, et les plus chastes de la Grèce.

Le spectacle était terminé; Lindamire et Indamore étaient disparues; les spectateurs étaient sortis; déjà le *Bobèche* appelait d'autres amateurs, et Williams, livré à des réflexions de toute espèce, paraissait cloué sur son banc.

M. Randall l'avertit qu'il n'y a plus rien à voir, et Williams ne l'entend pas. Randall lui prend le bras; Williams le regarde et soupire. « Que ne » donnerais-je pas, dit-il enfin, pour » passer ma vie ici! »

Randall est frappé d'un trait de lumière. Il sent qu'un jeune homme qui possède parfaitement son *Pline*, peut lui

faire un monstre de l'animal le plus commun, et entraîner l'auditoire par sa profonde érudition. Williams est beau et bien fait : Randall prévoit le parti qu'il peut tirer de l'Adonis moderne, en le *tatouant*, et le transformant ainsi en un homme de la mer du Sud. Il entame franchement la négociation, et le traité est bientôt conclu. Williams consent, pour une *couronne* par jour, à faire partie de la collection de M. Randall.

Ivre de joie et d'amour, il lève le rideau de fond, et va se joindre à ses charmantes compagnes. Il est agréablement surpris d'entendre que les petites sœurs parlent anglais aussi bien que lui. Il apprend qu'elles sont nées dans le comté de Sussex, d'une ravaudeuse et d'un porte-faix ; que Randall les a achetées au moment de leur naissance, ce qui fait qu'elles le regardent comme leur père.

La journée n'était pas écoulée, que

Williams avait déclaré le tendre penchant qui l'entraînait vers Lindamire. Lindamire n'avait que quinze ans. Elle ne voyait habituellement que Randall, qui était vieux, et le prince maure, plus propre à inspirer l'effroi que l'amour à une petite fille de cet âge. Ce jeune cœur n'avait pas battu encore; les douces paroles de Williams lui causèrent une certaine émotion. Elle le regarda plus attentivement, et elle rougit. Naïve et sincère, elle répondit par un aveu à celui de son amant.

Ce fut alors seulement que Williams eut assez de liberté d'esprit pour s'occuper du passé et de l'avenir. Il revint à cette idée, que le genre de vie que suivait Lindamire, s'accordait peu avec les principes que tout homme veut trouver dans sa maîtresse.... et auxquels il aime tant à la voir déroger en sa faveur. Des questions multipliées, mais présentées avec adresse, et faites du ton de l'indifférence, amenèrent des ré-

ponses ingénues qui le convainquirent que sa belle n'avait contracté d'autre mauvaise habitude, que celle de se montrer en public cinq à six fois par jour, précisément dans l'état où Vénus parut sur sa conque marine, poussée par des flots de tritons.

Williams réfléchit ensuite qu'il avait été battu, d'abord, pour avoir été trop sage, ensuite pour ne l'avoir pas été assez, et il conclut que pour n'être querellé par personne, il faut avoir une femme à soi.

En conséquence de ce raisonnement, Williams s'adressa à M. Randall, et lui fit solennellement la demande de mademoiselle Lindamire. Randall, homme prudent et avisé, demanda huit jours pour penser à cette affaire-là.

Il espérait bien qu'il pourrait naître de ce mariage quelque chose d'aussi original que Lindamire et Indamore; mais il sentait, en même tems, que le mari d'une des deux sœurs pour-

rait les emmener toutes les deux et lui faire perdre la plus belle pièce de sa ménagerie. Ces idées contradictoires lui travaillaient fortement la cervelle.

La semaine était prête à finir. Williams l'avait employée à plaire à M. Randall. Créteur un jour, homme de Taïti le lendemain, il remplissait ses deux rôles avec un égal succès. Il étonnait les savans les plus opiniâtres, et il donnait à plus d'une femme l'envie de voyager sur la mer du Sud. Il passait ses momens de repos aux genoux de Lindamire; à chaque instant il lui devenait plus cher, et la petite commençait à trouver que huit jours sont bien longs pour deux cœurs qui desirent. Indamore dormait pendant ces touchantes conversations, par la raison qu'une femme s'intéresse peu aux plus jolies choses, quand c'est à une autre qu'elles s'adressent.

Le soleil éclaira enfin ce huitième jour tant attendu, et M. Randall, som-

mè de s'expliquer cathégoriquement, répondit qu'il consentait à ce mariage, sous la condition expresse que Williams et les deux sœurs s'engageraient à son service pour neuf ans ; que pendant la durée du bail, ils ne pourraient s'éloigner de lui sous aucun prétexte, et qu'ils ne prétendraient à d'autres honoraires que ceux de trois *couronnes* par jour.

Williams se serait engagé pour toute sa vie, et à bien meilleur marché. Il sauta au cou de Randall, il sauta au cou de Lindamire, d'Indamore ; il aurait, je crois, sauté au cou de Matapan, le prince maure, si son altesse n'eût été alors occupée à remettre au noir quelques parties de son individu qui commençaient à blanchir.

Williams avait reçu quelques guinées des deux femmes qu'il avait si différemment traitées, et la semaine lui avait rapporté sept *couronnes*. Avec cela, on peut penser à des présens de noces, et

on en fait à Londres comme à Paris. Le plus indispensable était un jupon; car mademoiselle Lindamire allait paraître devant un public nouveau ; il fallait nécessairement changer un certain meuble contre un autre assez spacieux pour recevoir un nouvel hôte; enfin il était dans les convenances d'offrir à M. Randall, à Matapan et au Bobêche le *roast-beef*, le *plumb-pudding* et le *porter*. Williams faisait ses dispositions en invoquant l'entremise du ministre anglican. Il n'avait pas besoin de notaire, parce qu'où il n'y a rien, il ne faut pas de contrat. Lindamire n'avait pas de parens ; le père de Williams venait de mourir à son hospice, où il manquait du nécessaire, bien que les journaux anglais s'extasiassent souvent sur la beauté, la salubrité de ces établissemens, leur utilité et les soins et les secours de toute espèce qu'on y prodigue à la vieillesse. Ainsi Williams, dispensé d'une foule de formalités, faisait marcher ses

affaires de front, et arrivait à grands pas au dénouement.

M. Randall n'entendant pas perdre une recette, il fut décidé qu'on s'épouserait de grand matin; et l'époux, radieux de plaisir, Lindamire, rouge de plaisir, se disposèrent à se rendre au temple.

Il était indispensable qu'Indamore accompagnât sa sœur, et il lui était égal que Lindamire se mariât ou non. Elle consentit à passer sa jambe dans le jupon qui venait de recevoir celle de sa sœur, et on partit.

Le ministre anglican parut d'abord étonné de voir deux futures épouses. On lui dit que la blonde seule requérait son ministère. Il invita la brune à se retirer en arrière; on lui répondit que ces demoiselles étaient jumelles, et qu'elles ne se quittaient jamais. « Ce » soir pourtant..... » grommelait le ministre..... Au reste, c'était un homme accommodant, qui faisait rondement, bonnement son métier, et il maria ma-

demoiselle Lindamire, aussi bien qu'une fille puisse l'être.

Le banquet nuptial terminé, les nouveaux époux se retirèrent chez eux, et M. Williams prétendit.... il venait d'en obtenir la permission au temple.

Ici commence la longue suite d'événemens, d'incidens principaux ou accessoires, qui donnèrent lieu au procès le plus étrange, le plus inouï, le plus compliqué, le plus incroyable qui jamais ait occupé les docteurs du consistoire de Londres et les jurisconsultes de tous les tribunaux.

Indamore, en consentant à prêter à sa sœur une jambe pour aller au temple, sentait confusément qu'elle pourrait être témoin de certaines choses qui, dit-on, piquent toujours un peu la curiosité d'une jeune fille; mais, très-novice encore, elle était loin de soupçonner qu'elle dût prendre une part très-active à ce qui allait se passer.

Williams avait trouvé, pendant le dîner, le moment de donner quelques instructions à sa femme. Lindamire était prévenue que tout ne glisse pas comme un mât de Cocagne, et Lindamire se résignait. Indamore, qui n'était prévenue de rien, et qui ne croyait pas avoir d'intérêt à prendre son parti, Indamore cria, tempêta, s'agita, s'échappa, entraîna sa sœur, gagna les tréteaux du haut desquels Bobêche alléchait les passans, passa sa jambe pardessus la barre de bois qui tenait lieu de balustrade, et se disposa à sauter dans la rue. Lindamire, étonnée, exaspérée de la violence des mouvemens de sa sœur, effrayée de l'intervalle qui la séparait du pavé, arrêtée par son mari furieux, Lindamire porta avec force sa jambe en arrière, et les parties supérieures se trouvant en équilibre, retinrent le tout à califourchon sur la maudite barre, attitude dont une ri-

goureuse modestie n'avait pas donné le dessein.

Un grand et vieux singe à qui on avait accordé la vétérance, la liberté, et qui était devenu commensal de la maison, Coco regardait cette scène d'en bas. Il se sentit ranimé à l'aspect de certaines choses bien propres à opérer des prodiges, et il s'élança sur sa proie. Cet attentat porta la rage de Williams au dernier période. Il saisit son épouvantable rival, et le détacha malgré ses efforts. L'animal, dépossédé, tourne le théâtre, un œil sur son adversaire, l'autre sur l'objet séduisant de ses vœux. Williams se jette sur le bois d'une licorne, et le lance à la tête de Coco. Coco esquive le coup, renvoie le javelot à Williams, et lui fait venir une bosse au front. Williams croyait aux présages. « Du moins, s'écria-t-il en écumant, » ce ne sera pas de ta façon. » Il pousse d'un bras nerveux le sabot d'un élan, et blesse Coco à la mâchoire. Coco, plus

habitué à combattre corps à corps qu'à se servir d'armes meurtrières, fait une feinte, saute sur les épaules de Williams, et lui arrache une poignée de cheveux. Williams ne peut se défaire de cet ennemi acharné qu'en se plongeant avec lui dans une cuve d'eau qu'on tenait toujours pleine pour prévenir un incendie. Coco n'évite une suffocation certaine qu'en sautant promptement à terre. Il tombe sur le pied d'un monstre marin, et le convertit en assommoir. Déjà le dos et la poitrine de Williams ont résonné sous les coups, lorsque la cuisse d'un géant s'offre à l'œil égaré de celui-ci. Il s'en fait une arme nouvelle qui menace le redoutable Coco. Ils s'arrêtent et se mesurent des yeux. Tel on vit autrefois, sur les bords du Simoïs, l'indomptable fils de Thétis attendre et braver le plus redoutable des défenseurs d'Ilion.

Cependant, comme des guerriers déterminés à mourir ou à vaincre ne s'ob-

servent pas toujours, Coco revient à la charge avec une nouvelle vivacité. Il croit assener à Williams un coup décisif; l'époux outragé se détourne. La violence du mouvement et la pesenteur de l'arme entraînent Coco, la tête la première. Son ennemi profite du moment, et lui pourfend le crâne. Ses membres s'étendent en frissonnant, et ses yeux se couvrent d'ombres éternelles.

La belle Hélène, du haut des murs de Troie, avait applaudi, non à la valeur du beau Pâris son époux, mais à celle d'Hector son beau-frère. Ainsi, Lindamire, à cheval sur son balcon, venait d'admirer l'intrépidité de son Williams. La bravoure plaît à toutes les femmes, et la criarde Indamore daigna donner des éloges au vainqueur. Williams profita de ces dispositions favorables pour réintégrer la beauté double sur le trône de l'hymen, et il allait finir ce qu'il avait si glorieusement commencé, lorsque l'intraitable Idamore l'arrêta de

nouveau pas ses gestes, ses contorsions et ses grimaces.

Lindamire était patiente. Mais il n'est pas de vertu qui ne s'épuise enfin, et la jeune épouse crut mettre fin à des débats fatiguans, en disant d'un ton très-aigre à sa sœur : « Je le veux. — » Et moi, je ne le veux pas. — Je me » suis mariée pour quelque chose. — » Moi, je ne dois rien à ton Williams. » — Il a pour lui les lois et le ciel. — J'ai » pour moi mes ongles, et je lui arrache » les yeux, s'il ne sort de là à l'ins- » tant. »

Plus fait douceur que violence, dit un vieux proverbe. Lindamire, voyant que la fermeté ne pouvait rien sur Indamore, essaya les moyens insinuans. Elle lui expliqua comment, grâces à leur conformation, elle pourrait, sans exposer sa réputation, sans même que le monde ait à gloser, partager son bonheur. Elle lui démontra que son époux lui appartiendrait autant qu'à elle. Elle

ajouta que la félicité de toutes deux, ne lui coûterait qu'un moment de résignation.

Les discours les plus longs ne sont pas toujours les plus persuasifs. Celui-ci avait plus de substance que toutes les harangues académiques ensemble, et Indamore, après avoir réfléchi un moment, se résigna aussi complètement que sa sœur.

Deux jours n'étaient pas écoulés, que la plus douce harmonie régnait dans le petit ménage, double d'un côté, simple de l'autre; mais dans le cas dont il s'agit, un mari en valait deux. La huitaine toute entière passa comme un éclair, et Indamore, la récalcitrante Indamore, entièrement corrigée, disait souvent à sa sœur, pendant l'intervalle d'une représentation à l'autre : « Lindamire, » appelle donc ton mari. »

Est-il un bonheur durable ici bas? Les deux sœurs étaient innocentes comme Eve, avant que le serpent la tentât;

comme elle, elles furent tentées, et elles succombèrent comme elle.

Pendant le temps qui précéda le double et simple mariage, elles ne s'étaient pas aperçues qu'elles étaient sans voiles, et elles n'avaient remarqué dans certains charmes de Matapan, si puissans sur l'imagination des belles dames de Londres, qu'une monstrueuse difformité. Indamore était brune; son esprit était vif; elle avait toujours eu la manie des comparaisons, et comme le dit fort bien un autre proverbe : l'appétit vient en mangeant.

« Ah, dit-elle un jour à sa sœur, » Williams est un homme fort aimable, » mais d'ailleurs fort ordinaire. Je suis » sûre que Matapan..... — Qu'oses-tu » penser, Indamore! Moi, je tromperais mon époux! — Hé ne t'en donne-t-il pas l'exemple? Ne t'est-il pas infidèle tous les jours, même en te prouvant sa tendresse? — A la bonne heure; mais c'est malgré lui. D'ail-

» leurs, si tu gagnes, moi, je ne perds » pas. — Quelles misérables subtilités ! » Allons au fait. Quand tu as voulu te » marier, me suis-je opposée au succès » de tes vœux, et n'ai-je pas incontes- » tablement le droit de faire en ma fa- » veur ce qui t'a paru légitime pour toi ? » Williams d'ailleurs sera-t-il réelle- » ment fondé à se plaindre ? Il n'a pu » épouser qu'une de nous, et son ma- » riage est-il un titre qui voue l'autre » au célibat ? »

Lindamire éprouvait bien quelques scrupules. Mais Indamore combattait ses raisonnemens avec une arme qui est très-souvent victorieuse auprès des femmes, l'attrait de la curiosité et de quelqu'autre chose encore. Ses tableaux étaient si vifs, si variés, si vrais, qu'enfin sa sœur lui dit, l'œil humide, l'organe voilé : « Mais Matapan ne pense » pas à t'épouser. »

Il est vrai que le prince maure n'avait fait aucune attention particulière à ces

demoiselles. Il les avait vues croître, et leurs charmes, se développant lentement sous ses yeux, n'avaient produit sur lui aucune sensation. Matapan d'ailleurs jouissait depuis longtems d'un privilége qu'ont à Londres, comme à Paris, les hommes publics, doués d'un mérite éminent quelconque. Celui de Matapan était de nature à charmer toutes les belles, et il n'éprouvait d'autre embarras que celui du choix.

La petite Indamore savait tout cela, ou du moins elle s'en doutait. Depuis quelques jours elle observait; elle remarquait des coups-d'œil expressifs, qui partaient de toutes les banquettes; elle voyait Matapan répondre à celles qui lui paraissaient dignes de ses bontés, et elle se promit bien de faire jouer à son tour des yeux que la nature avait faits très-jolis, et que le desir rendait éloquens.

Matapan rit d'abord des agaceries de la petite. Bientôt son amour propre y

attacha quelqu'importance. Il cajola, il caressa, il pressa Indamore. Indamore lui déclara avec dignité qu'elle ne donnerait son cœur qu'avec sa main. L'idée d'un nœud indissoluble effraya d'abord Matapan. Il réfléchit bientôt qu'il ne serait pas plus mari qu'un autre, et qu'il est avec le ciel des accommodemens. Williams d'ailleurs, fier de son alliance avec Randall, commençait à prendre avec lui des airs de supériorité qui lui déplaisaient fort, et l'envie de lui jouer un tour, les agrémens des deux sœurs, l'idée d'une union qui n'avait pas d'exemple, tout contribua enfin à le déterminer.

La proposition d'un engagement de neuf ans gagna facilement M. Randall. Mais il fallait tromper Williams, qui ne consentirait pas à ce nouvel arrangement, et qui ne verrait dans Matapan qu'un rival heureux, bien qu'il fût le mari d'Indamore. Lindamire, la volage, l'infidèle Lindamire, et Randall en-

trèrent dans le complot. Les formalités, secrètement, bien et duement remplies, on envoya Williams à l'autre bout de la ville acheter une oie, dont il devait faire un griffon. Il est à peine parti, que Randall, la double beauté et Matapan sautent dans un fiacre. On arrive au temple. Le marieur, qui avait béni la flamme de Williams, et qui ne connaissait pas le dessous.... non des cartes de ces demoiselles, n'avait pas de raison pour ne point consacrer les feux de Matapan. Il le conjoint à la sémillante Indamore, délivre son certificat en bonne forme, et les nouveaux époux rentrent à la ménagerie.

L'homme qui n'est que géomètre, parle toujours problêmes; le procureur imbécile, papier marqué; le gobemouche, politique, et Matapan, qui n'avait qu'un genre de mérite, se hâta de le faire briller. Il venait d'opérer des prodiges, lorsque Williams rentra, son oie sur l'épaule. Hélas, le malheureux

ne se doutait pas de l'accident qui lui était arrivé. La bosse que Coco lui avait imprimée au front était cependant un pronostic à ne pas négliger. Toujours tendre, toujours empressé, il court dans les bras de la perfide Lindamire.... Un bas de soie va à toutes les jambes; mais celui qui a la jambe grêle, doit veiller à ce qu'une jambe forte ne le chausse pas. O surprise! ô douleur! ô rage!... La voix de Williams expire sur ses lèvres.

Indamore part d'un éclat de rire; le rire se répète derrière la toile du fond. Matapan paraît dans un état à prouver qu'il est l'auteur du délit, et qu'il a les plus fortes dispositions à le renouveler. « Oh, traître, s'écrie Williams, tu » paieras cet outrage de ta vie. » Et il saute sur une dent d'éléphant, qui menace alternativement les deux yeux de son rival. Matapan le regarde d'un air dédaigneux, lui fait faire une pirouette, et lui dit gravement : « Me prends-tu » pour Coco ? Crois-moi, expliquons-

» nous, c'est ce que tu as de mieux à » faire. » Williams, calmé tout à coup par l'air imposant et décidé de son adversaire, voulut lui parler scrupules, honneur, délicatesse; Matapan lui ferma la bouche, en lui présentant l'acte de célébration de son mariage.

L'infortuné, ne sachant plus sur qui tourner sa colère, se décide à battre vigoureusement la partie de ces dames qui lui appartenait exclusivement. Un geste menaçant du prince maure l'arrête; les pleurs de sa femme le désarment. « Hélas! lui dit-elle, pouvais-je » empêcher ma sœur de se marier? — » Tu pouvais m'avertir de son projet; » j'en aurais prévenu l'exécution. Mais » tu étais leur complice. Ciel, juste ciel! » je partagerais avec Matapan..... que » dis-je, partager! Je viens de me convaincre qu'il est tout maintenant, et » que je ne suis rien. Il a pour lui des » bras redoutables; mais j'ai la loi en » ma faveur, et je cours l'invoquer. »

Williams met son bel habit et court frapper à la porte du consistoire, que cette affaire ne regardait pas. Il est reçu par un vieux prêtre anglican, qui ne comprend rien à ce qu'il lui conte, et qui le fait répéter dix fois. Il entrevoit enfin que le plaignant s'est marié à une jeune et jolie fille; qu'un rival et l'épousée se sont rendus coupables de viol et d'adultère; qu'au moment même où la plainte est portée, l'honneur du mari reçoit peut-être un nouvel échec... Et cela était vrai.

Le vieux prêtre s'était marié tout bonnement, avait tout bonnement fait trois ou quatre enfans, avait vécu avec sa femme sans penser à rien, et ne soupçonnait pas la moindre chose des nuances, des subtilités dont cette affaire-ci était surchargée. Modeste, se défiant de lui-même, et simple comme la bonhommie, il fait entrer Williams dans une salle, où était rassemblés dix à douze ministres, des plus fins, de ce

coquin de Luther, qui est damné, lui et ses adhérens, ainsi que chacun le sait.

Le cas, bien et duement exposé par Williams, parut aussi clair et nouveau qu'infâme à messieurs du consistoire, et une discussion profonde, savante et vive s'engagea aussitôt. On déclara Randall coupable, avec effronterie et récidive, des sept péchés capitaux.

Coupable d'orgueil, pour annoncer chaque jour à son auditoire que son spectacle est unique, et que ses confrères ne sont que des charlatans.

Coupable d'avarice, pour ne s'être prêté à deux mariages qu'à condition que les époux s'engageraient pour neuf ans à son service.

Coupable de luxure, en cherchant à répandre ce vice affreux par l'aspect immonde de son prétendu prince noir.

Coupable d'envie, pour avoir acheté ou escroqué à deux de ses camarades des pièces en possession d'attirer le public.

Coupable de gourmandise, parce qu'il

mange les meilleurs morceaux des marchés de Londres, et qu'il ne donne que l'exact nécessaire aux animaux de ménagerie.

Coupable de colère, parce qu'il roue de coups, et pour la moindre peccadille, les habitans de ladite ménagerie.

Coupable de paresse, en ce qu'il gagne ce qu'il veut, sans faire œuvre de ses dix doigts.

Or, comme sa maison est le receptacle de tous les vices, il est du devoir du clergé anglican de la faire fermer, sauf à la partie civile à prononcer sur le sort à venir des objets de scandale qu'on montre dans ladite maison.

Il est certain que les sept péchés capitaux sont particulièrement du ressort du consistoire. Mais quel moyen employer pour les réprimer dans cette circonstance? La persuasion? Randall ne s'y rendra pas. L'autorité? on voudrait bien empiéter sur les attributions des tribunaux; mais le souffriront-ils? C'est

au moins ce qu'il faut voir, et que risque-t-on d'y essayer d'après le vieux proverbe qui dit que ce qui est bon à prendre est bon à rendre.

En conséquence, le consistoire arrête que, pour le salut de Randall et celui des habitans de Londres, la ménagerie sera fermée aussitôt, et ceux qui la composent condamnés à une pénitence publique.

Rien d'aussi facile que de prendre un arrêté : il ne l'est pas toujours autant de le faire exécuter. Cependant un vieux *constable*, qu'on avait conduit à un point de perfection tel qu'il ne faisait plus un pas sans l'avis du consistoire, fut mandé et endoctriné. Il opposa les lois à l'arrêté qu'on venait de prendre ; mais quand il sut que les honneurs du martyre pouvaient être la suite de sa brillante expédition, il se décida et marcha tête baissée.

On n'avait rien décidé sur le compte de madame Williams. Son mari pensait que c'était déjà quelque chose d'être vengé de Randall, qui avait donné les

mains au mariage de Matapan, et il croyait fermement enlever sa femme au milieu du tumulte inséparable d'une telle opération. Il marche à côté du *constable*; il entretient sa belle chaleur par tous les exemples édifians que sa mémoire peut lui fournir.

On arrive à la porte de la ménagerie, et le *constable* lit à haute voix le décret dont il est porteur. Matapan était en scène, et les dames s'écrièrent que l'arrêté est absurde, illusoire, visant à la tyrannie, et qu'elles ne quitteront pas leur place. Le rusé Randall fait paraître Lindamire et Indamore, et les hommes protestent qu'ils assommeront l'envoyé du consistoire et le consistoire lui-même, si on inquiète les deux plus jolies créatures qui ayent encore charmé leurs yeux. Le Bobêche arrête les passans; il leur raconte le fait; il les exhorte, il les presse de maintenir les libertés anglicanes. Le peuple anglais respecte beaucoup ses ministres; mais il entend

qu'ils se mêlent de leurs affaires, rien que de leurs affaires. On menace le *constable*, qui tremble à l'aspect de la couronne qu'il ambitionnait une heure auparavant.

Pressé de toutes parts, il s'échappe; il court au corps-de-garde des *Watchmen*, il amène main-forte.

Les ennemis sont en présence. Les watch-men ne sont pas gens bien redoutables : se promenant toute la nuit, en criant l'heure, accablés de sommeil pendant le jour, et n'ayant pour arme qu'un long bâton, ceux-ci ne paraissaient pas disposés à se mesurer contre des gens qu'animaient le *porter* et la présence de Lindamire et d'Indamore. Cependant il est des circonstances où il faut être acteur malgré soi. Un watchmen ayant reçu, au nom des libertés anglicanes, un vigoureux coup de poing dans l'estomac, ne put se dispenser d'y répondre par un autre, et le combat s'engagea aussitôt.

Le suppôt de la religion réformée ayant mis les ennemis aux prises, attendait derrière une tapisserie quel serait le sort de sa pitoyable troupe. Mais bientôt les cris des vainqueurs lui firent connaître sa défaite, et en homme prudent il pensa à se retirer. Tantôt debout, tantôt se glissant sur les coudes et les genoux, il gagna la rue au moment où un piquet de la garde à cheval passait tranquillement, et était loin de croire qu'il fallût ferrailler. Le *constable* montre au commandant du piquet son bâton noir, lui dit qu'on méconnaît dans la ménagerie l'autorité du roi, et le requiert de lui prêter assistance.

Quelle est la garde d'un roi, qui, au nom du souverain qui la paie, ne se porte en avant? De deux ou trois coups de sabre, M. le commandant fait sauter le rideau de tapisserie, qui dérobe aux passans les belles choses que montre M. Randall. Il commande *en avant*, et il entre au galop suivi de toute sa troupe.

Voyez-vous trente hommes à cheval, et le sabre à la main, dans le parterre d'une salle de spectacle? entendez-vous crier les banquettes, rompues, renversées? entendez-vous siffler les éclats des planches que lancent les pieds des chevaux, à droite, à gauche, de tous les côtés? entendez-vous les plaintes lamentables de celui qui a une côte enfoncée, de la beauté à qui cette scène inouie vient de coûter un œil? vous représentez-vous les plus intrépides boxeurs, pâles, abattus, consternés, et ne pensant plus qu'à fuir? pensez-vous que le danger est égal, soit qu'on veuille rester, soit qu'on veuille sortir? Quel combat! par comparaison, celui des Centaures et des Laphites, aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, n'était qu'un jeu d'enfans.

Les vainqueurs permettent aux vaincus de se retirer, et ceux-ci ne se le font pas dire deux fois. Les éclopés s'accrochent à leurs camarades, qui ont conservé

l'usage de leurs membres; les femmes, échevelées, contusionnées, et maltraitées de bien des manières, fuient en cachant de leur mieux des charmes profanés. La salle est vide, et le *constable* s'empare, *de par la loi*, de tout ce qui compose la ménagerie.

Les singes, les chats-tigres, les perroquets sont enchaînés. Un cavalier de la garde prend en croupe un crocodile empaillé; un autre tient devant lui la mâchoire d'une baleine, et on allait se mettre en route pour ajouter cette ménagerie à celle que formait déjà le consistoire, quand le *constable*, qui était un casuiste éclairé, jugea qu'aucun des effets saisis n'avait pu être un sujet de scandale, et en conséquence de ce raisonnement, et sous la protection immédiate de monsieur le commandant, il commença une perquisition générale dans les débris de cette salle, naguères si voluptueusement ornée.

L'amour se rit des vains efforts qu'on

lui oppose, et ses disgrâces mêmes tournent toujours au profit de quelqu'un. Lors de l'irruption de la cavalerie, Lindamire et Indamore s'étaient réfugiées sous le théâtre. Matapan et Williams les y avaient suivies. Williams pérorait; c'est la ressource de l'impuissance. Matapan s'habillait; puis détachant d'un bras vigoureux le rideau du fond, il le roule autour des deux sœurs, et les charge sur son épaule. Williams veut prouver à Matapan qu'il agit contre le droit des gens; Matapan réplique par un coup de poing qui renverse l'orateur; Williams, étourdi, saisit le bout d'une jambe féminine; d'un coup de pied Matapan lui fait lâcher prise; il se jette dans la foule avec son précieux fardeau; il se fait faire place en criant qu'il enlève des blessés; il se jette dans un fiacre; Williams se cramponne derrière. Ils arrivent tous à la porte d'un prétendu hôtel garni, situé dans le quartier de la Tour; Matapan y entre avec

ses femmes, et arrête le taudis le moins cher; Williams prend le numéro de la maison, et va chercher une justice plus expéditive que celle du consistoire, qui se mêle de tout, et qui n'a pas la puissance de rendre une femme à son mari.

Cependant la boutique de Randall était fermée, réellement fermée, sans qu'aucun ouvrier y ait mit la main, par la raison qu'il était impossible à qui que ce soit de se tenir debout ou assis sur les débris amoncelés dont l'intérieur était garni. Du haut du balcon de Bobèche, Randall, la poitrine gonflée, les yeux éteints, les bras croisés, regardait dans un morne silence les ruines de sa propriété, comme le dernier des citoyens contemplait du haut des remparts d'Ilion les murs fumant de sa patrie.

Un procureur, un procureur se fourre partout, était venu *incognito* voir Lindamire et Indamore, et avec la prudence qu'inspire sa robe, il s'était tapi, dès les premiers coups, sous la dernière

banquette, accollée au mur du fond, et sur laquelle par conséquent les chevaux n'avaient pu monter. Enhardi par le calme profond qui règne autour de lui, il sort de sa retraite, et se piquant, par-ci, par-là, aux pointes des planches brisées, il se traîne jusqu'à la porte, d'où il voit Randall continuant sa méditation.

« Vous rêvez, lui dit-il, et vous êtes » ruiné! Je vous laisserais rêver, et je » suis procureur! De l'or, mon ami, de » l'or pour vous et pour moi. Une mine » est ouverte devant nous; nous n'avons » qu'à nous baisser et prendre.

» Un décret illégal est l'unique cause » de votre infortune; il faut attaquer en » dédommagement le consistoire qui l'a » rendu. Un *constable* l'a mis à exécu- » tion; il faut l'accuser de forfaiture et » l'attaquer en dédommagement. Un » lieutenant de la garde a prêté main- » forte au *constable*, sans avoir pris » communication de la pièce en vertu

» de laquelle il a été requis de ferrail-
» ler; il faut que le lieutenant soit cassé
» et qu'il paye. Que deviendraient les
» habitans de Londres, si la garde du
» roi se permettait de les sabrer sur le
» dire pur et simple d'un magistrat su-
» balterne? »

Randall commence à respirer. Il conçoit l'espérance d'être indemnisé de ce qu'il a perdu et de ce qu'il eût pu gagner en dix ans, s'il n'eût été arrêté dans sa carrière. Il embrasse le procureur; il le nomme son sauveur, son dieu tutélaire. Ce n'est pas là ce qu'il faut au suppôt de Thémis; c'est de l'argent. Les frais alloués aux procureurs sont si modiques, qu'ils ne peuvent se charger d'aucune cause, si on ne leur paye d'avance des épices supplémentaires. Mais chaque *couronne* allouée en sus du mémoire rapporte infailliblement le centuple, et il faudrait entendre bien peu ses intérêts, pour refuser de payer d'avance son procureur.

Randall se rend à ces raisons, sans réfléchir que ses parties-adverses paieront aussi leur procureur d'avance, et sans penser qu'il n'y a pas de procès qui ne fasse au moins une dupe. Il conduit le robin à son logement; il ouvre son secrétaire, et lui donne, *sans reçu*, comme cela se pratique, une petite somme assez rondelette.

Pendant que Randall contribuait d'un côté, Bobêche était allé donner ses épargnes à un homme de loi qu'il chargeait d'attaquer ceux qui lui avaient ôté son pain; Matapan, après avoir enfermé sa femme ou ses femmes, faisait les mêmes démarches contre le pauvre consistoire; Williams amoureux, et de plus jaloux, intentait deux procès à la fois, l'un contre les ministres de l'église anglicane, l'autre contre le ravisseur de sa femme.

Et pendant que ces messieurs ameutaient contre les desservans de Luther, les limiers de la justice, le *constable* triomphant, et le détachement de la

garde arrivaient, avec leurs trophées, à la porte du consistoire.

Au bruit que faisaient le cortége et les badauds anglais qui le suivaient, les vénérables membres du consistoire mettent leurs têtes à perruques aux croisées, et ne sont pas peu surpris à l'aspect du genre de dépouilles qu'on leur amène. M. le doyen allait remontrer, très-pathétiquement au *constable*, qu'il avait outrepassé ses ordres, que *trop embrasser c'est mal étreindre*, et que les membres du consistoire ne pouvaient se mettre en société avec des singes et des perroquets; lorsque le cheval d'un des cavaliers de la garde, piqué par une guêpe, fit un saut épouvantable. Hélas! hélas!... la ficelle, qui tenait toutes les chaînes attachées aux sangles de la selle, rompt à l'instant. Les singes s'échappent; les uns sautent dans l'intérieur du consistoire, prennent les perruques des révérends, s'en affublent, et font, des croisées, des grimaces aux

spectateurs. D'autres grimpent les escaliers, et portant avec eux la terreur. Un de ces infâmes se jette dans la boutique d'un épicier, trouve sa fille au comptoir, et en use réellement avec elle comme *Coco*, son papa, avait essayé de le faire avec Indamore et Lindamire. Les perroquets, dont on cesse de s'occuper, prennent leur volée. L'un d'eux va se percher sur le chef dépouillé de M. le doyen; M. le doyen lui applique un coup de houssine, et le perroquet indigné s'accroche au bout de son nez, s'y suspend et ne veut pas lâcher prise. Plus on le frappe et plus il serre. M. le doyen, exasperé par la douleur, court à travers la salle sans savoir ce qu'il fait; ses confrères le suivent armés de pêles, de pincettes, de flambeaux. Les singes sautent sur les épaules de messieurs du consistoire, et comme les contorsions du doyen leur paraissent plaisantes, chacun d'eux saisit le nez de celui qui le porte. Tous les

membres du consistoire crient et dansent, mais sans ordre et sans mesure. Ils ne savent où se réfugier, ni comment échapper à leurs ennemis; le désordre est au comble. Les uns fuyent au grenier, portant avec eux le trait qui les déchire; d'autres se jettent dans la rue, et sont suivis par la canaille qui les hue. Pourquoi le patron de l'Angleterre ne parut-il pas sur son cheval blanc, et ne pourfendit-il pas, de son cimeterre vierge, et sapajous et perroquets?

Pour comble de disgrâce, on crie tout à coup *au feu*. Un singe, entré dans la boutique d'un arquebusier, avait trouvé une pipe allumée, qu'avait quittée le maître, pour aller rire à son aise de ce qui se passait dans la rue. Le singe s'était approprié la pipe, et avait jugé à propos d'achever de la fumer auprès d'un baril de poudre de chasse ouvert. Une étincelle tombe dans le baril; la détonation se fait entendre; le plafond

s'écroule ; les flammes se manifestent ; les clameurs se multiplient ; les pompiers arrivent, et comme le clergé anglican doit être, dans tous les cas, l'objet de la vénération et des premiers soins des croyans, les pompiers laissent brûler la maison de l'arquebusier et dirigent leurs tuyaux sur les faces vénérables des membres du consistoire. Les singes et les perroquets fuyent ; tout en apparence rentre dans l'ordre. Mais l'arquebusier, mais le père de la petite fille qui a perdu ce qu'une femme donne assez volontiers, mais qu'elle n'entend pas qu'on lui ravisse, remontent jusqu'à la cause première de cette épouvantable scène, et tous deux prennent le consistoire à partie.

Pauvre consistoire ! ce n'est pas assez d'être poursuivi comme ayant porté atteinte aux libertés anglicanes ; il faut qu'il le soit encore comme fauteur de viol et d'incendie ! Et quel prix mettra le père à une vertu de dix-huit ans,

chose si rare à Londres et peut-être ailleurs ? Tout cela était inquiétant, alarmant, affligeant, désespérant. Payer les fredaines d'un singe ! on a déjà tant de peine de payer pour soi !

Le consistoire avait retrouvé ses perruques ; le sang des nez était étanché, les vêtemens séchés, et dans cette circonstance, très-critique, on ne pouvait trop se hâter d'aviser au parti qu'il fallait prendre. Le doyen, homme rusé, qui prétendait descendre de Guillaume le Normand, et qui par conséquent était fin chicaneur, improvisa le discours suivant :

« Révérends pères en Luther et en » Henri VIII, ce qui s'est passé aujour- » d'hui nous prouve que les pauvres d'es- » prit, s'ils sont sauvés, ne doivent pas » être nos agens. Ce malheureux *cons-* » *table* ignore l'art, que nous possédons » si bien, de plumer la poule sans la » faire crier. Il a tout heurté, tout osé, » et au lieu de faire clore une porte par

» la persuasion ou la crainte, il a ren-
» versé une maison, il en a fait brûler
» une autre, et il est cause qu'une fille
» vierge a été traitée comme le fut
» *Thamar* par un de ses proches parens.
» Je ne vous parlerai ni de nos nez, ni
» de nos perruques; nous avons souffert
» pour la bonne cause, et cela nous
» suffit. Mais fussions-nous, en effet,
» coupables d'un délit, nous l'avons suf-
» fisamment expié, vous, sous les griffes
» du singe, moi, sous le bec du perro-
» quet. Ne pensons plus qu'à nous dé-
» rober aux poursuites des hommes, qui
» ne veulent pas faire de nous des mar-
» tyrs, mais qui attaquent notre bourse,
» ce qui est encore assez cruel, car
» comment se *substanter* sans argent,
» et comment chanter en public sans
» subsistance?

» Tachons donc, mes révérends pères,
» de mettre nos bourses à l'abri de
» toute atteinte. Voilà le moyen que
» j'imagine pour parvenir à cette fin.

» Les assignations pleuvent ici. Ren-
» voyons-les à la cour du *King's bench*,
» et assignons-y le *sheriff* et les *aldermen*,
» qui non seulement font très-mal la
» police de Londres, mais qui, par leur
» insouciance, favorisent le dérèglement
» des mœurs, qui est aujourd'hui porté
» à un point intolérable. Prouvons, et
» cela n'est pas difficile, que si la police
» eût supprimé le repaire de Randall,
» nous n'aurions pas entrepris de le
» fermer. Or, si nous parvenons à faire
» supporter par l'autorité publique les
» frais énormes dont nous sommes me-
» nacés, les rieurs seront de notre côté,
» ce qui est assez agréable, et on finira
» par croire que nous avons fait une
» bonne action, ce qui nous fera beau-
» coup d'honneur. »

Bravo, bravo, bravo s'écrient à la fois les révérends pères en Luther et en Henri VIII. Ils envoyent chercher un *attorney*, et le chargent d'instrumenter à l'instant.

Cependant ce *sheriff* et ces *aldermen*, que le consistoire accusait de nonchalance, n'avaient pas perdu un moment pour venger leurs attributions méconnues et outragées. Ils avaient gagné les révérends pères de vitesse, et au moment où ils allaient se séparer, ils reçurent une assignation de plus.

Ainsi voilà ce vénérable corps chargé d'un procès contre Randall;

D'un second contre Matapan;

D'un troisième contre Williams;

D'un quatrième contre l'épicier;

D'un cinquième contre l'arquebusier;

D'un sixième contre l'administration de police.

Voilà un constable et un lieutenant de la garde également chargés, chacun, de six procès, et cela parce qu'il a plu à M. Williams d'aller se plaindre d'un accident qui fait vivre tant de maris.

Je vous entretiendrais bien du procès existant entre Williams et le prince noir. Mais je n'ai pas le talent de César,

qui dictait à quatre secrétaires à la fois et en styles différens. D'ailleurs vous ne pourriez lire tout cela en même tems ; ainsi je reviendrai à l'*affaire* de la beauté simple ou double, comme il vous plaira l'appeler, quand j'aurai épuisé celle-ci.

Sentez-vous quel effet un pareil procès fit dans Londres? On se battait aux portes du tribunal pour y entrer. Ceux qui étaient obligés de rester en dehors, interrogeaient ceux qui sortaient, et allaient raconter tout de travers ce qu'ils avaient entendu. Les folliculaires avaient de quoi remplir leurs feuilles, ce qui ne leur arrive pas toujours ; les avocats sans cause, qui ne savent que transcrire l'esprit d'autrui, barbouillaient du papier à la fin de chaque audience, et préparaient un corps d'ouvrage, dont ils comptaient faire hommage au public..... pour son argent. Dans tous les cercles on ne s'entretenait que de ce singulier procès ; partout les paris étaient ouverts. Les jeunes gens et les jeunes femmes pariaient

pour le schériff; les imbéciles et les vieillards pariaient pour le consistoire ; enfin la curiosité publique était portée à un tel point d'exaspération, que les courses de chevaux furent suspendues, les combats de coqs abandonnés, ce qui n'arrive en Angleterre que dans les très-grandes occasions.

Des monceaux de guinées sont déposés partout. Bientôt va luire le jour qui en assignera la propriété. C'est après demain.... c'est demain.... c'est aujourd'hui.

Arrêt de la Cour du KING'S BENCH.

« Le Sauveur ne se mêlait pas des » affaires de ce monde. Ceux qui se » disent ses ministres doivent l'imiter » en cela, comme en toute autre chose. » Le clergé anglican n'a, par son insti- » tution, d'autres influence à exercer » que celle de la persuasion. Il n'a pas » le droit d'examiner la conduite des » membres qui composent l'autorité pu-

» blique, ni même celle des particuliers;
» il a moins encore celui de la condamner
» par paroles, ou par écrit, et il devient
» nécessairement coupable, lorsqu'il
» s'immisce dans des fonctions dont l'es-
» prit évangélique l'éloigne sans retour.

» En conséquence, il est ordonné aux
» ministres de Londres, et ce à peine de
» punition corporelle, de se borner à
» prier Dieu avec ceux qui veulent le
» prier, et sans ceux qui ne le veulent
» pas; d'éviter soigneusement de se li-
» vrer à un orgueil et à une ambition
» couverts du masque d'une fausse piété,
» et dont il résulte toujours un scandale
» dont gémit la religion. Pour répara-
» tion de celui qu'a causé l'attentat du
» consistoire à la propriété de Randall,
» et son empiétement sur les droits de
» l'autorité temporelle, ledit consistoire
» est condamné en mille livres sterling
» envers les pauvres.

» Et pour réparation envers Randall,
» et autres co-plaignans, il est condamné

» en cinq cents livres sterling envers le » premier ; en cent livres envers Wil- » liams et Matapan ; en mille livres en- » vers Tompson, arquebusier, et en » deux mille livres envers miss Sara » Wilkins. Le présent jugement est » exécutoire et par corps.

» La cour déclare l'officier Roberts et » le *constable* Dickson, pour avoir at- » tenté aux liberté anglicanes, incapa- » bles de remplir aucunes fonctions ci- » viles et militaires ; les condamne en » outre à cinquante livres d'amende » envers les pauvres, et à six mois de » prison.

» Donné à Londres, le..... »

Ceux à qui cet arrêt avait fait gagner leurs paris, trouvèrent que la cour avait parfaitement jugé. Ceux qui avaient perdu leur argent, allaient criant partout que les membres du tribunal étaient *sans foi* et *sans loi*, puisqu'ils ne voulaient pas que les ministres de la religion gouvernassent le monde.

Mais comme les clabaudeurs étaient en petit nombre, sans influence, sans aucune espèce de considération, le gouvernement les laissa crier, à peu près comme un homme raisonnable marche, sans se retourner, lorsqu'un roquet le suit en aboyant, le museau sur ses talons. D'ailleurs, l'attention générale allait être fixée par un objet nouveau. Le procès de Williams contre Matapan faisait déjà un bruit du diable. Les grands mots de viols, d'adultère, d'inceste retentissaient à toutes les oreilles. Les parties adverses dépensaient à publier des *factum*, l'indemnité que leur avait accordée le tribunal. Tout le monde les lisait. Ceux qui n'avaient pas vu Lindamire et Indamore, établissaient des conjectures. Ceux qui les avaient vues, expliquaient, commentaient le cas. Les dames qui *connaissaient* Matapan, faisaient des vœux contre l'ingrat qui avait tout quitté pour se ranger sous le joug de l'hymen; celles qui ne l'avaient ja-

mais vu enviaient le destin d'Indamore ou de Lindamire, ou de l'une et de l'autre. On recherchait tous les membres du tribunal depuis le président jusqu'au dernier clerc d'huissier; tous les moyens, tous les individus étaient bons, pourvu qu'on obtînt une place d'où on ne perdît pas un mot de cette étonnante plaidoirie. On cherchait à deviner quel jugement rendrait le tribunal. On se perdait dans ses idées, et les juges d'une affaire de cette nature, n'étaient pas les moins embarrassés.

Vous pensez bien que ce n'était pas sans motifs que Williams avait pris le numéro de la maison où Matapan avait caché leurs femmes. Muni de son acte de célébration de mariage, il avait obtenu un jugement en référé, qui ordonnait que l'épouse de la partie plaignante serait, jusqu'à jugement définitif, séquestrée, non dans un couvent, par la raison très-simple qu'il n'y en a point à Londres, mais dans une de ces maisons où on col-

loque ceux dont on veut s'assurer, et qui n'ayant ni parens, ni amis, ni fortune, sont dispensés de donner caution.

Or, comme madame Williams ne pouvait faire un pas sans que madame Matapan la suivît, les deux sœurs furent enlevées, et les maris de deux femmes chacun se trouvèrent veufs *ipso facto*.

Les lois, en Angleterre, sont interprétées à la lettre, et il en est une qui prescrit aux juges d'avoir sous les yeux les pièces les plus importantes d'un procès. Mais comme il n'est pas de règle sans exception, lorsque l'objet en litige est une terre ou un château, on n'est pas tenu de les présenter à l'audience. Comme mesdames Williams et Matapan étaient des effets très-portatifs, elles n'avaient aucun moyen d'éluder la loi. Habituées d'ailleurs à paraître en public, elles ne tinrent pas grand compte du décret qui leur enjoignait de *comparoir* pardevant *messieurs*.

Et messieurs, à qui la dignité de leur

ministère ne permettait pas de courir les spectacles à tréteaux, furent fort aises de pouvoir examiner une ou deux jolies femmes, et de s'assurer très-positivement, avant de prononcer, si elles étaient doubles ou simple.

Mais quand on sut en ville que ces dames paraîtraient à l'audience dans l'état où on avait négligé de les aller voir chez Randall, tout tomba en combustion. Les grands dignitaires de l'Etat, les lords; les baronnets et les *squires* opulens firent arrêter toutes les places; une pluie d'or tomba sur les aboyeurs, les *paix là* du parquet. Mais comme la canaille de Londres a des droits auxquels on n'attente pas impunément; que cette canaille prétend qu'on ne doit acheter ses places ni à l'audience, ni à l'église; que hors les circonstances qui exigent de la subordination, elle est l'égale de tout le monde, quand elle a payé les impôts, la canaille se porta en foule au *King's bench*, et les chevaliers de la jarretière

et du bain, furent houspillés, et contraints d'aller cacher leurs contusions dans leurs carrosses, qui les ramenèrent chez eux beaucoup plus vite qu'il n'étaient venus.

Les places furent remplies à l'instant par les plus fameux *boxeurs* de Londres, au grand mécontentement des avocats, qui avaient arrangé de très-beaux discours, le premier, pour prouver qu'un et un font un; le second, pour démontrer qu'un fait deux. Or, comme la canaille n'entend rien aux divisions, aux subdivisions, aux subtilités, aux subterfuges, et qu'elle juge de tout, et assez bien, à l'aide seule de son gros bon sens, les Démosthènes anglais furent contraints de renoncer aux jouissances de l'amour-propre, et ils se bornèrent à gagner loyalement leurs honoraires, c'est-à-dire à parler beaucoup, sauf à être bernés par un auditoire qui pourrait bien ne pas les comprendre.

Déjà on avait fait paraître Indamore

et Lindamire sans autre ceinture que celle de Vénus ; déjà *messieurs*, lunettes sur le nez, avaient soigneusement examiné le cas qui donnait lieu à cet étrange procès ; déjà l'avocat de Williams, dont le client était *demandeur*, et qui par cette raison devait parler le premier, avait toussé, craché, et s'était bénignement incliné vers les auditeurs dont il voulait capter la bienveillance.

Le plus profond silence règne dans la salle, et l'avocat commence par une période à quatre membres, ainsi que l'a prescrit Aristote et tous les régens de rhétorique qui lui ont succédé. Or, comme une période n'est qu'une période, c'est-à-dire pas grand'chose, je vous en fais grâce, et je suis l'orateur dans le développement de ses moyens. C'est lui qui va parler.

« Je parle pour Williams, contre Ma-
» tapan, accusé, convaincu d'avoir
» méchamment, sciemment, et contre
» les lois les plus précises, fait à ma

» partie l'affront le plus sanglant; d'a-
» voir cohabité par surprise, et au mé-
» pris d'un mariage précédent avec
» Lindamire-Indamore, épouse légitime
» de ma partie; d'avoir, pour couvrir
» son crime et s'assurer la continuation
» de ses jouissances illicites, forcé notre-
» dite épouse à lui donner la main
» qu'elle avait déja accordée à un autre.
» Un délit de cette importance est d'au-
» tant plus digne de châtiment, que le
» coupable veut s'en faire des armes
» contre nous, ce qui nous met dans la
» nécessité d'entrer dans une exacte dis-
» cussion du fond, aux fins de prouver
» la nullité d'un second engagement
» formé au mépris des lois divines et
» humaines.

» L'hypothèse sur laquelle il établit
» ses prétentions n'est pas moins absurde,
» messieurs, que s'il avançait qu'un peut
» faire deux. Il prétend que Lindamire-
» Indamore, unique et seule épouse de
» ma partie, forme deux femmes dis-

» tinctes et différentes; qu'il n'a rien à
» prétendre sur Lindamire, qu'il recon-
» naît être bien mariée à sa partie ad-
» verse; mais qu'Indamore lui appar-
» tient au même titre, et que l'ayant
» acquise par un mariage subséquent,
» on ne peut lui contester sa propriété.

» Pour détruire un raisonnement aussi
» extraordinaire qu'absurde, j'établirai :

» 1°. Que Lindamire-Indamore n'est
» qu'une seule femme.

» 2°. Que s'il était possible de la pré-
» sumer *double*, *elle ne pourrait avoir*
» qu'un mari.

» 3°. Qu'en admettant que chacune
» partie de ce tout ait réellement con-
» tracté un engagement particulier,
» Matapan n'aurait pas le droit de re-
» tenir notre épouse légitime, sous le
» prétexte du mariage qu'il aurait con-
» tracté avec sa sœur.

» Pour donner la preuve de ma pro-
» position que Lindamire-Indamore n'est

» qu'une seule femme, il est nécessaire
» de recourir au principe constituant de
» tout individu. Les savans reconnais-
» sent que nous sommes un composé
» d'une âme identique et simple, et d'un
» corps simple et identique. Ce n'est pas
» le nombre des membres qui détermine
» l'identité et l'individualité. Quelques
» têtes, quelques bras de plus ou de
» moins ne déterminent pas l'espèce;
» elle l'est uniquement par le foyer,
» centre précieux des opérations du tout,
» et qui renferme le germe de la der-
» nière postérité.'

» En effet, messieurs, on n'a jamais
» prétendu qu'un homme qui a perdu
» une jambe, qu'une femme à qui on a
» coupé un bras, ne fussent pas un homme
» et une femme, et ils le sont si réelle-
» ment, que lorsqu'ils se marient ils
» procréent des enfans aussi complets
» qu'enfans puissent l'être.

» Or, comme un ancien axiome dit
» que ce qui abonde ne vicie pas, on

» ne peut rien conclure, contre l'é-
» pouse de ma partie, de la sura-
» bondance de membres dont son
» individu est composé. Janus avait
» deux visages, Gérion avait trois têtes,
» Briarée cent bras, Argus cent yeux,
» et personne ne s'est encore avisé de
» multiplier leurs âmes par leurs mem-
» brés. On ne leur a jamais contesté
» l'unité, et je vous demande, mes-
» sieurs, ce que vous auriez prononcé
» si quelque fillette eût voulu prendre
» pour mari une des têtes de Gérion,
» et que sa première épouse se fût op-
» posée à se second mariage? Vous au-
» riez jugé que ces trois têtes, n'ayant
» qu'un *medium* de l'immortalité com-
» municative, ne faisaient qu'un seul
» homme, d'où je conclus à mon tour
» qu'où le *type* de l'humanité n'est qu'un,
» il n'existe qu'un individu. Voilà ce qui
» a consacré que l'homme et sa femme
» ne sont qu'une chair, parce qu'en
» effet l'unité s'opère par la réunion

» des organes destinés à la reproduc-
» tion de l'espèce.

» J'irai plus loin, messieurs, dussé-
» je vous étonner. J'avancerai que le
» point de cette réunion est le véritable
» siége de l'âme. Je m'étonne qu'on ait
» tant disputé pour trouver une vérité
» que je m'honore d'avoir découverte.
» N'est-il pas connu que le gouverneur
» d'une province doit s'établir au centre
» pour communiquer plus commodé-
» ment, plus promptement avec les ex-
» trémités? Le soleil n'est-il pas au point
» central de l'univers, d'où il répand par-
» tout la chaleur, la vie et le mouve-
» ment? C'est sans doute aussi du *me-*
» *dium* dont j'ai parlé que dérivent la
» sagesse du philosophe, la science de
» l'académicien, les grandes vues de
» l'homme d'état, la verve du poëte, le
» feu de l'orateur, le génie du sculp-
» teur et du peintre. Ce *medium* est le
» foyer de toutes les sensations, le
» creuset de l'humanité, le magasin des

» âmes; c'est l'atelier de la nature, et » l'ouvrier réside nécessairement dans » son laboratoire. Cette opinion est » à peu près celle de la philosophie » moderne, qui, depuis cinquante » ans, a découvert et fait de si belles » choses!

» Je le répète, l'homme entier, ce » composé de l'âme et du corps est jeté » dans un même moule, et conséquem- » ment l'âme qui préside à la fabrica- » tion de ce chef-d'œuvre ne doit pas » s'éloigner de sa fabrique.

» C'est de là qu'elle exerce une in- » fluence rapide et souveraine. Que de » femmes insensibles aux discours les » plus pressans, aux grâces piquantes » d'un joli homme, aux menaces d'un » amant emporté, se sont rendues à » un être dépourvu, en apparence, de » toute espèce d'avantages! Je vais vous » en dire la raison. Les impressions pro- » duites par de vaines paroles s'affaiblis- » sent en passant de l'oreille au siége de

» l'âme, et celui-là doit réussir qui » frappe droit au but.

» J'ose me flatter, messieurs, d'avoir » présenté mon premier moyen d'une » manière tellement victorieuse, que » mon adversaire n'a rien à m'opposer, » et s'il n'existe qu'un *medium* entre » nos prétendues sœurs, vous en con- » cluerez qu'elles ne sont qu'une seule » femme. Or, pour établir clairement, » évidemment, incontestablement cette » vérité, ma partie requiert la visite de » matrones et de gens à ce connaissans; » et je demande de plus que leur rap- » port soit joint au procès pour y faire » droit en tant que de raison.

» J'ai dit, dans ma seconde proposi- » tion, que s'il était possible de présu- » mer Lindamiré-Indamore double, elle » ne pourrait avoir qu'un mari. C'est ce » que je vais prouver.

» J'admets pour un moment l'exis- » tence d'une âme distincte dans chacun » des demi-corps. On n'y trouvera encore

» qu'une seule femme propre à perpé-
» tuer la race humaine. L'organe seul
» décide le nombre : un couteau qui n'a
» qu'une lame, peut avoir deux man-
» ches, et n'est pourtant qu'un cou-
» teau. Hé, messieurs, ce couteau peut-
» il être dans deux mains à la fois, et
» un seul *medium* peut-il appartenir à
» deux maris ? Si deux mariages avec la
» même femme blessent toutes les lois,
» vous devez en casser un, et certes ce
» ne sera pas le premier, qui a été con-
» tracté suivant les formes prescrites.

» J'ai avancé enfin qu'en admettant
» que chaque partie de ce tout ait pu
» se lier particulièrement, Matapan n'au-
» rait pas le droit de retenir notre épouse
» légitime, sous le prétexte du mariage
» consenti par sa sœur. Non, messieurs,
» quand il serait avéré que Lindamire-
» Indamore a deux âmes, deux corps
» et deux organes, Matapan ne pourrait
» retenir Lindamire à la faveur des
» droits qu'il prétend avoir acquis sur

» Indamore. Ils ne sont fondés que sur » un mariage postérieur à celui de ma » partie, pour qui je réclame la prio- » rité. D'ailleurs, Matapan peut-il con- » traindre notre épouse légitime à suivre » sa sœur, sans exiger de l'une et de » l'autre les mêmes complaisances; et » dans ce cas la polygamie n'est-elle » pas évidente? Mais, je le répète, elle » ne sont qu'une; c'est nous qui avons » épousé, et les deux sœurs se trouvant » unies par un lien indissoluble, il s'en- » suit que l'engagement de l'une a lié » nécessairement les volontés de l'autre.

» D'après les moyens que je viens de » déduire, je demande, messieurs, qu'il » vous plaise ordonner que notre épouse » légitime, circonstances et dépendances, » soit remise en notre pouvoir; que » défenses soient faites à Matapan de » chercher à s'en approcher à l'avenir, » et qu'il soit condamné aux dépens. »

Vous sentez quel effet prodigieux un tel plaidoyer dut produire sur l'assem-

blée. On se regardait, on s'interrogeait, on s'extasiait sur les talens de M. l'avocat, et on convenait franchement qu'on ne comprenait pas grand'chose à ce qu'il avait débité avec tant d'emphase. Les lords qu'on avait expulsés eussent trouvé ce discours très-clair et très-simple, parce que les grands seigneurs savent tout sans avoir rien appris.

On se flatta que la plaidoirie de l'avocat adverse jetterait quelque jour sur une matière furieusement embrouillée. Son discours ne fit, comme vous allez le voir, qu'ajouter aux ténèbres qui enveloppaient l'auditoire, et à l'embarras des juges, tout à fait étrangers aux causes de cette espèce. Voilà presque toujours à quoi servent les avocats..... à Londres, bien entendu; car à Paris!!!!!

« Messieurs, dit l'avocat adverse, » s'agit de prouver que l'unité dans un » point ne peut empêcher l'individu » d'être double, et que pour avoir mé» connu cette vérité, Williams s'est rendu

» coupable de polygamie et d'inceste. Il
» ne niera pas, et l'expérience le lui a
» fait mille fois connaître, que ces dames
» ont chacune leur volonté. Il ne niera
» pas davantage que les droits des deux
» sœurs sur le point en litige soient par-
» faitement égaux, et que celui qui en
» userait du consentement de l'une et
» de l'autre serait nécessairement incès-
» tueux, s'il n'était point polygame.

» Loin de convenir d'une chose aussi
» manifeste, Williams, pour ne trou-
» ver qu'une femme où il y en a évidem-
» ment deux, s'avise de placer le siége
» de l'âme de la manière la plus ridi-
» cule, dans la partie la moins suscep-
» tible d'intelligence ! Mettre le carac-
» tère distinctif de l'humanité dans ce
» qui nous est commun avec les animaux !
» c'est renverser les notions les plus clai-
» res, détruire les prérogatives qui nous
» caractérisent, confondre les ténèbres
» avec la lumière. Il n'appartient qu'à
» mon confrère de loger la raison, cette

» reine superbe dans l'endroit le plus
» obscur de son palais.

» Pour démontrer l'absurdité d'une
» telle assertion, il suffira d'établir que
» l'âme existait dans l'homme avant qu'il
» ait abusé de ce don pour pécher ; et
» bien certainement elle n'était point
» où mon confrère la loge, puisque nos
» plus fameux docteurs assurent que
» l'homme devait se reproduire par une
» voie plus pure et plus noble que celle
» qui est si fort à la mode aujourd'hui.
» Il devait suffire de l'union spirituelle
» des âmes pour procréer son sembla-
» ble ; et alors il devient incontestable
» que les signes caractéristiques des sexes
» n'étaient pas avant la chute de nos
» premiers parens, et leur furent don-
» nés en punition de leur péché. Cette
» addition est conforme au sentiment
» des rabbins qui ont expliqué le plus
» finement l'Écriture.

» Or si Adam et Eve n'avaient pas
» d'abord ce qui nous fait faire tant de

» folies aujourd'hui, il est prouvé jus-
» qu'à l'évidence, que leur âme n'était
» pas logée là, et je défie le plus rusé
» chicanneur de rétorquer mon argu-
» ment.

» Notre adversaire soutient en second
» lieu que si Lindamire-Indamore for-
» mait en effet deux personnes distinctes,
» l'unité d'organe constituerait une seule
» femme. C'est là que je l'attendais et
» que je l'écrase sous la force du raison-
» nement. Si l'organe n'est qu'un, il
» faut convenir que le droit de pro-
» priété est égal entre les deux sœurs, et
» que celui qui en use du consentement
» de l'une seulement, outrage l'autre.
» Williams a-t-il obtenu l'agrément
» d'Indamore? il est polygame, adultère
» et incestueux. Indamore s'est-elle re-
» fusée à ses empressemens? il est cou-
» pable de rapt et de viol.

» Mon client a sagement pressenti ce
» dilemme, et, pour en prévenir l'effet,
» il a suspendu l'exercice des prérога-

» tives du mariage, jusqu'à ce qu'il ait
» pu s'éclairer de vos lumières, mes-
» sieurs, sur la manière dont il doit en
» agir. Il est par conséquent inhabile à
» argumenter sur l'état des lieux; mais
» il présume que si la visite en est ordon-
» née, on trouvera de quoi remplir plus
» d'un engagement, et qu'ainsi la pro-
» cédure tombe d'elle-même.

» Je conclus, messieurs, à ce que
» ladite visite soit décrétée, et qu'en-
» suite il soit fait défense à Williams de
» troubler Matapan dans la jouissance
» d'un bien acquis, et à ce que ledit
» Williams soit condamné en tous dom-
» mages et intérêts, ensemble à tous
» les dépens, notamment ceux de des-
» cente sur les lieux, de visite et de
» procès-verbal.

» Ah! vous le prenez sur ce ton-là,
» mon confrère! s'écrie l'avocat de
» Williams; vous n'en êtes, parbleu,
» pas où vous pensez. Je vais vous con-
» vaincre de mauvaise foi et d'impos-

» ture ; d'imposture, en ce que vous
» déclarez que Matapan s'est abstenu de
» jouir de ses droits. Williams l'a surpris
» sur le fait. — Williams est partie, et
» son témoignage ne peut être admis.
» D'ailleurs *testis unus, testis nullus.* —
» Ah ! le témoignage de Williams n'est
» pas admissible ! mais celui des ma-
» trones le sera. Je demande que leur
» visite s'étende jusque sur les deux
» époux, et elles déclareront si le doux, le
» fluet, le moelleux Williams a pu cau-
» ser le ravage qu'a souffert Lindamire-
» Indamore. Vous êtes de mauvaise foi
» en accusant Williams de polygamie,
» d'inceste, de rapt et de viol, crimes
» dont mon candide client ne savait pas
» même le nom. Mais vous qui les con-
» naissiez, puisque vous les définissez
» si clairement, n'avez-vous pas senti
» que, par un mariage subséquent, vous
» les commettiez tous, plus celui d'adul-
» tère ? Chargé évidemment de cinq cri-
» mes, sciemment commis, dont quatre,

» d'après nos lois, sont punis de mort.
» Matapan mérite d'être pendu quatre
» fois. Je me borne à demander qu'il
» le soit une seulement, ce qui suffira
» pour que sa prétendue femme soit
» veuve, et que Williams cesse d'être
» troublé dans l'exercice de ses droits. »

La réplique des deux avocats prouve que le talent d'improviser n'est pas commun. J'en tire encore cette conséquence, que l'homme fortement ému, qui est obligé de parler, revient malgré lui au naturel et à une sorte de franchise. Aussi l'auditoire connut beaucoup mieux l'état de la cause par les répliques que par les plaidoyers, arrangés avec réflexion dans le silence du cabinet, et destinés à tromper, s'il est possible, les auditeurs, les juges, tout l'univers. Nos *boxeurs, suffisamment éclairés dans leur âme et conscience*, prononcèrent hautement que le mariage de Williams était seul bon, et que Matapan était un homme à pendre. A ces mots, Matapan

frissonna et pâlit. Son avocat trembla, et offrit tout bonnement de rendre Lindamire à son mari, si elle consentait à subir l'amputation. A ce mot effrayant, Lindamire jeta les hauts cris, et les juges, qui déjà ne s'entendaient guères, finirent par ne plus s'entendre du tout.

Cependant il fallait rendre un jugement quelconque, et malgré cet axiome : *Vox populi, vox Dei*, il ne convenait pas à des magistrats d'être de l'avis de la canaille. Ceux-ci, d'ailleurs, étaient bien aises d'avoir quelques jours à eux pour consulter les plus anciens casuistes, et tâcher de trouver, en remontant de nos jours au déluge, une cause semblable à celle-ci, ou qui du moins y eut quelque rapport direct. Hélas ! la nature est avare de prodiges ; jamais elle n'en a produit, jamais peut-être elle n'en produira d'aussi admirable que celui-ci. Mais les juges espérant trouver quelques lumières dans Pline ou dans Sanchez, ordonnèrent que l'examen rigoureux des pièces aurait

lieu sur Lindamire-Indamore, sur Williams et sur Matapan, et que le procès-verbal en serait rapporté à huitaine.

A la fin des huit jours, les juges n'étaient pas plus avancés, et le procès-verbal ne leur ayant rien appris de nouveau, si ce n'est que Matapan avait corporellement épousé Indamore ou Lindamire-Indamore, fait que son avocat avait nié avec impudence, les juges passèrent dans la salle du conseil, et après une délibération de sept heures consécutives, ils rendirent le jugement suivant.

Les juges, vu le rapport et description des matrones et experts, pensent qu'en supposant, sur un point, une unité absolue, les lieux sont disposés assez commodément pour toutes les parties, maintiennent les deux mariages dans toute leur intégrité; enjoignent aux époux de vivre tous trois, ou tous quatre, en bonne intelligence, et aux maris de se conduire honnêtement, comme le feraient les propriétaires de

deux corps de logis séparés, dont l'entrée serait commune à tous deux ; ordonnent à Williams de ne jamais regarder, et moins encore toucher ce qui distingue Indamore de Lindamire, et font à Matapan les mêmes défenses à l'égard de l'épouse, ou soi-disant épouse de son adverse partie.

Ce jugement ne contenta personne, et les époux déclarèrent qu'ils en appelaient. Mais devant quelle cour ? Il n'en existe pas au dessus du *King's bench*. L'arrêt allait être maintenu, lorsque l'avocat de Williams s'avisa d'observer qu'un jugement ne peut être légalement rendu qu'en vertu d'une loi, et que le code civil anglais ne traitant d'aucune matière analogue à l'affaire dont était cas, il entendait se retirer pardevers les deux chambres, aux fins de les supplier de rendre une loi faite exprès pour la circonstance, et qui puisse guider les juges dans le second jugement qui serait nécessairement invoqué. En attendant,

il demandait que l'épouse, ou les épouses soit, ou soient mises en subsistance chez Randall, à qui elles avaient fait gagner des sacs de guinées, et à qui elles en procureraient encore, nonobstant l'opposition et protestation du consistoire. Le tribunal, errant dans les ténèbres, goûta beaucoup le nouvel aperçu de monsieur l'avocat, et lui accorda les deux fins de sa requête. Ainsi un aveugle, sans guide, s'assied sur la première borne qui se trouve sous sa main, et attend tranquillement celle qui doit le tirer d'embarras.

Il était dans les convenances qu'on s'adressât à la chambre haute, qui est composée de grands seigneurs, ce qui ne prouve pas l'instruction, ni même l'intelligence. Mais cette déférence était dictée par un préjugé, et on sait que les préjugés sont beaucoup plus respectables que la raison. Cette marque de considération devait flatter l'orgueil des lords, et par conséquent les disposer en faveur

de Williams : son avocat, bavard d'ailleurs, connaissait le cœur humain.

La chambre des communes, indignée de la préeminence qu'on accordait à la chambre haute, fit imprimer des mémoires par lesquels elle prouvait que les lords ne sont que l'écho des représentans du peuple; qu'à ces derniers seuls appartient la première trituration des lois, et qu'une marche qui s'observe dans les choses les plus simples ne pouvait être intervertie dans un cas aussi délicat, aussi extraordinaire que celui-ci.

La chambre haute répondait que les observations de la chambre basse n'étaient applicables qu'aux choses communes; mais que dans une affaire surnaturelle, c'était à la noblesse à prononcer, comme représentant directement le souverain, qui, très-certainement, est l'image de celui qui est le véritable juge des écarts de la nature.

Cette opinion était sans doute celle de la cour de St.-James, qui tient beau-

coup à la propagation de pareils principes. Mais comme il est difficile d'être roi sans sujets, et que les Anglais se détachent assez facilement des princes qui cessent de leur convenir, le souverain, dont l'intervention fut sollicitée par les deux chambres, maintint les prérogatives de celle des communes; et la chambre des communes étant assez éclairée pour sentir que la discussion d'une loi, sur le fait de Lindamire-Indamore, ne pouvait qu'apprêter à rire, ajouter au scandale déjà existant, et nuire à la dignité de la représentation nationale, elle envoya une députation au roi, pour supplier sa majesté de l'autoriser à choisir dans son sein des commissaires chargés de statuer définitivement sur cette affaire.

Et comme il était égal au roi que Lindamire-Indamore fût, où fussent une ou deux, et qu'il y eût dans ses états un C. de plus., sa majesté consentit que ce procès se terminât d'après la supplique qui lui était adressée.

La chambre eut le bon esprit de nommer pour commissaires les Buffon, les Linnée, les Daubanton qu'elle possédait dans son sein, mesure que n'eut pu adopter la chambre des lords, par la raison que les connaissances et les lumières sont ordinairement le partage du tiers-état, qui cependant est très-inférieur à la noblesse.

Mais comme l'étude de la nature et de la philosophie ne donne pas l'esprit du contentieux, messieurs les commissaires furent aussi embarrassés que les juges du *King's bench*, et se transformant tout à coup en petits Alexandres, ils coupèrent le nœud gordien, qu'ils ne pouvaient pas dénouer.

Ils prononcèrent la nullité des deux mariages, parce qu'en admettant la facilité de la double co-habitation, on ne pouvait nier qu'elle fût incommode et même impossible dans certaines circonstances; que les parties ne pouvaient exercer le *jus petendi* à la fois, ni toute-

fois et quantes, et que le droit à la chose étant égal des deux côtés, on ne pouvait limiter celui de l'un au gré du besoin ou du caprice de l'autre.

O versalité, ténèbres, faiblesse de l'esprit humain! Voilà deux jugemens tout à fait contradictoires, et il n'est peut-être pas un lecteur qui ose prononcer qu'un des deux soit bon. Moi, qui ne suis que rédacteur, je confesse volontiers mon ignorance.

L'instruction, confrontation, interpellations, premier jugement, conflit d'autorité des deux chambres, jugement définitif ayant employé quatre mois et demi, vous pensez qu'il ne reste rien à dire sur cette affaire, et qu'elle est irrévocablement terminée. Pas du tout : à l'expiration des quatre mois et demi, Lindamire-Indamore, ou Indamore et Lindamire déclare, ou déclarent, qu'elle est, ou qu'elles sont grosse, ou grosses.

Messieurs les commissaires avaient cassé le ou les mariages, non parce que

les formalités prescrites par la loi n'avaient pas été remplies, mais seulement en raison de l'organisation extraordinaire de l'épouse, ou des épouses. En conséquence, il fut fait droit à la requête de madame et de ses maris, et il fut prononcé que l'enfant à naître serait légitime. Mais à qui appartiendra-t-il ? Lindamire et Indamore prétendent, à l'exclusion de l'autre, aux droits de la maternité. Williams et Matapan réclament, chacun de leur côté, le titre et les prérogatives de père. Tous quatre soutiennent leur prétention avec chaleur et souvent avec animosité. Lindamire et Indamore vont quelquefois jusqu'à l'injure ; et Williams reçoit, comme à l'ordinaire, des taloches de Matapan. Ces excès troublaient quelquefois le spectacle de Randall, et Williams versait souvent des larmes sur sa déplorable situation. En effet, ces dames, étant bien et duement *démariées*, ne lui devaient plus rien, et il avait le chagrin poignant d'être

témoin des préférences, des faveurs dont on comblait son bienheureux rival.

Cependant la grossesse de madame, ou de mesdames était un attrait de plus pour la curiosité publique; la ménagerie ne désemplissait pas, et Randall, voulant mettre un terme à des divisions qui devaient à la fin nuire à ses intérêts, eut recours pour la troisième fois à la chambre des communes, qui adjoignit, à ses commissaires naturalistes, trois de ses membres anatomistes et de plus médecins.

L'un des docteurs, homme d'un sens profond, pensa que la beauté double pouvait avoir une double grossesse, ce qui satisferait tout le monde, si les commissaires ses collégues avaient seulement la complaisance de distribuer les enfans par la voie du sort. Cette proposition plut beaucoup à messieurs, qui décidèrent que l'exécution de tout arrêté serait suspendue jusqu'après l'accouchement de ces dames. A cette époque, on retomba dans l'embarras qu'on avait

cherché à éviter : les petites femmes n'auront qu'un enfant à elles deux ; à quelle mère, à quel père le donnera-t-on ?

Lindamire et Indamore se l'arrachaient. Toutes deux se disputaient la douce satisfaction de l'alaiter, et jamais enfant ne fut ni aussi bien nourri, ni aussi dodu ; mais sa belle santé ne faisait rien préjuger sur le fond de la question. Williams s'était marié avant son rival, et il arguait de sa priorité pour établir ses droits paternels. Matapan prouvait par cent exemples, que de jeunes mariées n'étaient devenues grosses qu'après trois mois, six mois, un an, et qu'il pouvait prétendre, comme le premier mari, aux honneurs de la paternité. Les commissaires, médecins et naturalistes, convenaient que les deux maris pouvaient avoir raison, et que, dans l'impossibilité absolue où était la commission de se convaincre qu'un d'eux eût tort, elle l'était également de proclamer le père sans vouloir s'exposer à com-

mettre une erreur grave, et préjudiciable au droit naturel de l'une des parties.

Les prétentions des deux petites mamans étaient bien plus faciles à régler. Il était notoire que l'une et l'autre étaient bien mères : il ne restait qu'à les décider à arranger à l'amiable une affaire sur laquelle l'autorité ne pouvait rien, à moins cependant de parodier le mémorable jugement de Salomon, jugement qui pouvait être très-sage dans le tems où il fut rendu, mais qui n'est pas du tout en analogie avec nos usages.

Messieurs les commissaires s'assemblèrent, s'enfermèrent, discutèrent, raisonnèrent ou déraisonnèrent pendant plusieurs semaines. Après s'être inutilement cassé la tête, ils rompirent celle de leurs amis, et tous finirent par avouer que le cas était diablement embarrassant.

Cependant un aveu de cette espèce ne dispense pas des juges de l'obligation de prononcer. Les parties et le public de-

mandaient à grands cris un jugement. Les habitués du café de Lloyd plaisantaient ouvertement sur l'irrésolution de messieurs les commissaires, et on sait quelle influence ont sur toute l'Angleterre les plaisanteries de ces habitués-là. La chambre des lords faisait faire, sur celle des communes, des couplets bons ou mauvais, par les auteurs de *Sadler's-well*, et ces couplets avaient une vogue prodigieuse, parce qu'ils étaient méchans. La chambre des communes, poussée à bout, enjoignit à ses commissaires de juger, bien ou mal, dans les vingt-quatre heures.

En conséquence, la commission prononça :

1°. Que l'enfant avait deux pères, ce qui n'était pas sans exemple, mais ce qui n'avait jamais été reconnu par aucun jugement.

2°. Que l'enfant avait également deux mères, ce qui paraît impossible, mais ce qui ne laissait pas d'être.

3°. Qu'il succéderait aux biens présens et à venir de ses deux pères et de ses deux mères.

4°. Qu'en attendant que la succession fût ouverte, ils étaient tenus, tous quatre, à lui donner leurs soins et à diriger son éducation, s'ils jugeaient nécessaire de lui en donner une.

5°. Que celui des deux pères qui insulterait ou maltraiterait l'autre, perdrait tous ses droits à la paternité.

6°. Enfin, que la chambre présenterait au prince un projet de loi qui ferait défenses expresses à tous monstres, beaux ou laids, de s'occuper de la propagation, à peine de voir leur postérité privée de l'état civil.

J'ignore si cette loi a été promulguée, ou non. Mais j'invite le lecteur avide de renseignemens plus étendus, à attendre que je puisse lui en donner, ce qui, probablement, n'est pas très-prochain.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

AUX DAMES. page 1
CHAP. PREMIER. *Un mot sur Paris.* 11
CHAP. II. *Les Spectacles.* 38
CHAP. III. *Le Voyageur.* 55
CHAP. IV. *Un Dîner chez de bonnes gens.* 89
CHAP. V. *Les Gobe-Mouches.* 101
CHAP. VI. *Le Magnétisme.* 122
CHAP. VII. *Les Découvertes.* 139
CHAP. VIII. *Les Beaux-Arts.* 154
Eloge historique du général comte de Lasalle. 164

Ma Maison de campagne. Page 183
*Vers présentés à madame ***, le jour de sa fête.* 203
Un grain de philosophie. 208
Anacréon. 223
Le vieux Bossu. 235
Abrégé de la Vie d'un pauvre Diable. 251

TOME SECOND.

Dimanche. Page 1
La Résurrection de l'Amour. 13
Le Tems passé. 25
La Dot. 37
*Vers présentés à madame ***, le jour de sa fête.* 50
L'Esprit et la Chose. 53
Les Usages. 65
L'Athéisme en amour. 101
Je vous aime de tout mon cœur. 126
Cause célèbre. 141

00099956

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015